57E ANNÉE AVRIL 1950

REVUE DE PARIS

GEORGES DUHAMEL : La Querelle de la Radio
PIERRE BILLOTTE : Défense de l'Europe
STEFAN ZWEIG : Balzac Collectionneur
PASTEUR VALLERY-RADOT : La Médecine, profession libérale?
ADÈLE HUGO : Journal de l'Exil
ANDRÉ DHOTEL : Idylle à Samos
ED. GISCARD D'ESTAING : Propos sur l'Or
HOWARD FAST : Mes glorieux Frères (II)
MAXIME MOURIN : Une Sédition allemande à Paris
L. DE GENNES : La Streptomycine
PAUL GUTH : André Roussin
THIERRY MAULNIER : Le Théâtre
MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres
Le Mois à Paris

LA LIVRAISON : 140 FRS

SOMMAIRE

		Pages
Georges DUHAMEL	La Querelle de la Radio	3
Pierre BILLOTTE	Défense de l'Europe	17
Stefan ZWEIG	Balzac Collectionneur	25
PASTEUR VALLERY-RADOT	La Médecine, profession libérale?	34
Adèle HUGO	Journal de l'Exil	37
André DHOTEL	Idylle à Samos	52
Ed. GISCARD d'ESTAING	Propos sur l'Or	77
Howard FAST	Mes glorieux Frères (II)	84
Maxime MOURIN	Une Sédition allemande à Paris	110
L. de GENNES	La Streptomycine	125
Paul GUTH	André Roussin	135
Thierry MAULNIER	Le Théâtre	145
Marcel THIÉBAUT	Parmi les Livres	150
	Le Mois à Paris	162
	Chronique bibliographique	168

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

SOUVENIRS DE MON AMBASSADE A BERLIN

par **Robert COULONDRE**

CAHIERS INÉDITS

de

Maurice BARRÈS

UN AMOUR DU COMMANDANT NEKRASSOV

par Jean ROUNAULT

ÉMILIE

par J.-L. VAUDOYER

de l'Académie Française

UN AMOUR DE GŒTHE

par Maurice TOESCA

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

France :	Un an (12 num.).	Fr. **1.300** »	**Étranger :**	Un an (12 num.).	Fr. **1.650** »
—	Six mois (6 num.)	.. **650** »	—	Six mois (6 num.)	.. **825** »

En cas de paiement en monnaie étrangère :

U.S.A.	$	**6.** -	**Égypte**	Piastres.	**175.** -
Suisse	F.S.	**25** »	**Angleterre**	£.	**1.16.** -
Belgique	F.B.	**270** »	**Hollande**	Florins.	**19.** -
Portugal	Escudos.	**155.** -	**Italie**	Lires.	**3.200.** -

payables par chèque adressé à la **REVUE DE PARIS**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88).
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1950

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

AMEUBLEMENT
DÉCORATION

MEUBLES DE LUXE
ET UTILITAIRES

100, Fg SAINT-ANTOINE
PARIS
(XIIe)

EXPOSITION PERMANENTE DE
MEUBLES ANCIENS ET MODERNES
Devis sur demande

ORFÈVRERIE
Christofle
12, RUE ROYALE, 12 PARIS

MÉTAL ARGENTÉ - ARGENT MASSIF
COUTELLERIE - CRISTAUX - PORCELAINES

Fermez! PELIOR vaclore

LE RUBAN MÉTALLIQUE
qui rend portes et fenêtres
hermétiques
PARIS-14e • DAN 80-26
40, r. Hippolyte-Maindron

DENTOL

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

UNE MAISON CENTENAIRE

LA MAISON PAUL JORROT

GRANDS VINS DE BOURGOGNE A MOREY ST-DENIS

FONDÉE EN 1850 par **GEVREY-CHAMBERTIN** (Côte-d'Or) C. C. P. DIJON 328-40

Vous propose un ***assortiment très étudié :***

4 Bts Morgon 1948
4 Bts Côte de Nuits 1947
4 Bts Gevrey-Chambertin 1947
4 Bts Volnay 1948
2 Bts Charmes-Chambertin 1947
4 Bts Bourgogne Blanc 1948
2 Bts Puligny-Montrachet 1947

24 Bts tout compris **franco** pour **6.200** francs.

Le même assortiment en 12 Bts : **3.200** francs.

La caisse 24 Bts + I Bt de Marc de Bourgogne : **6.700** francs.

Pour compléter ce choix et composer, si vous le désirez, une caisse de ***30*** *Bts ou encore* ***36*** *Bts nous vous offrons franco également :*

Pouilly-Fuissé 1948	230 frs	la Bt.
Chambertin 1947	600	—
Bourgogne Mousseux blanc 1/2 sec (Méthode Champenoise)	300	—
Crème de cassis 18°	500	—
Prunelle de Bourgogne 40°	700	—

" Un homme qui possède une bonne cave se reconnaît rien qu'à la façon dont il sourit en tendant la main à ses amis. " **(Maurice des Ombiaux)**

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 Décembre 1949.

La Situation au 31 décembre se totalise à 267.234 millions en augmentation de 15.816 millions sur la précédente Situation.

Au passif, les Comptes de chèques progressent de 3.451 millions, les Comptes courants de 6.437 millions et les Banques et correspondants de 3.125 millions.

A l'actif, on constate une augmentation de 3.074 millions des postes Caisse et Banques et correspondants et de 11.154 millions du Portefeuille effets.

Établissements POLIET ET CHAUSSON

Capital porté de fr. 1.121.000.000 à fr. 1.681.500.000 par l'émission, au prix de fr. 550, de 1.180.000 actions nouvelles de fr. 475 nominal, portant jouissance du 1er Janvier 1950.

Droit de préférence réservé aux anciens actionnaires, à titre irréductible (1 action nouvelle pour 2 anciennes) et à titre réductible.

Souscriptions reçues du 20 mars au 21 avril 1950, aux gichets des Établissements désignés à cet effet.

(B.A.L.O. du 13 mars 1950, N° 11).

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

Pour les Amateurs de Livres

LIBRAIRIE DU PONT-NEUF
(RIVE GAUCHE)
57, Quai des Grands-Augustins, PARIS-VIe
LIVRES ANCIENS ET MODERNES
Catalogues périodiques sur demande
ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES

ÉDOUARD LOEWY
LIBRAIRE-EXPERT
184, Bd Haussmann - PARIS-8e
ÉDITIONS ORIGINALES ET TEXTES RARES
ANCIENS, ROMANTIQUES ET MODERNES
LIVRES ILLUSTRÉS : XVIIIe AU XXe SIÈCLE
Catalogue périodique sur demande

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e
DOCUMENTATION HISTORIQUE
MÉMOIRES
Catalogue périodique "LE CURIEUX" *sur demande*
(n° 227 consacré à la Révolution Française en distribution)

LA QUERELLE DE LA RADIO

GRIEFS, OBSERVATIONS ET VŒUX

A PEINE mon titre déclaré, je prévois les objections et il me semble les entendre : « La querelle de la radio ? Quelle querelle ? Pourquoi ce mot ? La radio chemine et triomphe. Pourquoi y aurait-il querelle ? »

Je dis, je réponds qu'il y a querelle quand des esprits attentifs et pondérés se trouvent en désaccord sur le sens d'un phénomène ou d'un événement, sur ses conséquences prévisibles, sur l'importance qu'il peut prendre dans le développement et les aventures d'une civilisation.

Il n'y a pas de querelle imaginable sur le fait de la radiotélégraphie ou de la radiophonie, j'entends sur le fait scientifique qui est en vérité considérable et qui demeure, pour l'esprit, un objet d'admiration, c'est-à-dire d'étonnement.

Il n'y a certes pas de querelle sur les services rendus par les techniques de la radio, en cet instant du siècle, à la navigation maritime ou aérienne, ou dans le domaine de la météorologie, ou pour ce qui touche aux relations ordinaires entre les individus et entre les groupes humains, etc., etc.

Si nous en venons aux problèmes de l'information, le ciel se trouble et le premier train de nuages paraît. L'observateur reste arrêté devant le premier de tous les problèmes, celui du contenant et du contenu,

celui du principe et de l'usage, celui de la méthode et de l'application. Un tel problème se précise et s'impose, aujourd'hui, pour un grand nombre d'inventions. Les savants eux-mêmes s'interrogent avec anxiété, non sur les philosophies qu'ils servent, non même sur les règles qu'ils donnent ou sur les appareils qu'ils inventent, mais bien sur l'usage que les hommes font de tout cela, au gré des passions, des ambitions et des appétits.

L'emploi de la radio pour la diffusion d'œuvres musicales ou littéraires ne semble pas, dans l'absolu, soulever de problèmes sérieux. Il en soulève toutefois, indirectement, un grand nombre. J'examinerai certains d'entre eux tout à l'heure.

Enfin l'usage de la radio comme instrument pédagogique forme la matière d'un débat que de touchantes expériences et d'honorables illusions raniment chaque fois que la froide raison semble l'avoir épuisé et jugé.

Avant que d'aller outre, force m'est de revenir en quelques mots sur l'évolution de mon sentiment personnel, dans les différentes phases d'une controverse à laquelle j'aimerais d'apporter des clartés. Ces clartés sont les clartés de l'heure, il va sans dire.

Bien que, dès la guerre de 1914-1918, les plus fortes de mes pensées se soient trouvées orientées et déterminées par les effets de la civilisation scientifique, je n'ai pas pris franche position sur les problèmes de la radio avant mon premier voyage aux États-Unis, voyage accompli en 1928. Or s'il m'arrive de feuilleter le livre que j'ai rapporté de ce premier voyage et dans lequel j'ai sévèrement jugé les égarements d'une civilisation soumise à la technique pure, je vois que la radio ne fait pas l'objet d'un chapitre particulier. Elle est partout, mais comme un épiphénomène. Les excès de la musique mécanique sont mentionnés, sans doute, à maintes reprises, et avec ressentiment ; toutefois le voyageur n'en est pas encore à formuler des griefs, clairement et en bon ordre.

Deux ans après la publication de cet ouvrage, je repris, sous une forme vivement satirique, l'examen de mes observations en ce qui touche la civilisation mécanicienne. Je revins donc à la radio dans un livre intitulé *Querelles de Famille*. Les avertissements que je pensais devoir donner alors concernaient surtout le prix du silence, les débauches de bruit, l'introduction de la radiophonie dans les cérémonies religieuses, la collusion de la musique mécanique et du cinéma, pour m'en tenir aux principaux thèmes.

Ces réserves, ces critiques me firent aussitôt considérer comme un contempteur de la radiophonie. Parce qu'un mauvais usage de la radio m'apparaissait tout à fait capable de perturber gravement l'équilibre des sociétés humaines, et que je le disais, je fus tout aussitôt traité comme un ennemi du progrès.

J'étais, en tout cas, bien résolu à ne pas relâcher de ma vigilance.

Dans les années qui suivirent, j'eus donc lieu de publier un certain nombre d'écrits touchant l'avenir de la radio, son importance dans la vie individuelle et collective, l'influence qu'elle devait exercer et celle qu'elle exerçait réellement, la valeur qu'il convenait de lui reconnaître en tant qu'instrument de diffusion et d'éducation.

C'est pendant cette période que fut créé le Conseil supérieur de la radiodiffusion nationale. Il comportait des philosophes, des savants, des médecins, des écrivains, des artistes, des musiciens, etc... Depuis longtemps, maintes expériences faites, je ne fonde que des espoirs modestes sur ce qu'on appelle les travaux des commissions. Je n'en affirme pas moins que les hommes rassemblés dans certaine petite salle de la rue de Grenelle et qui, pendant des années, y ont travaillé ne prenaient pas leur fonction à la légère. La plupart d'entre eux étaient assidus. Tous sentaient qu'ils étaient en présence d'un grand devoir, qu'il leur fallait faire effort pour employer aussi bien que possible cette puissance étonnante — c'est de la radio que je parle — au bénéfice d'un peuple, leur peuple, le peuple français, qui a toujours tenu sa place au premier rang dans les recherches de la civilisation créatrice.

En ce temps-là, notre ambition la plus évidente était d'employer noblement le puissant véhicule offert par la radio. Nous nous proposions d'abord d'enrichir les programmes. Certains d'entre nous pensaient — et c'était mon opinion personnelle — que tout eût été simplifié par la spécialisation des postes émetteurs, que l'on aurait eu grand avantage à disposer, comme cela se fait en Angleterre, d'un poste particulier pour les émissions de haute qualité, pour les matières sérieuses, les causeries consacrées aux sciences, aux lettres, à la poésie, aux œuvres musicales qui exigent de la ferveur et de la contention d'esprit. Ce vœu s'était trouvé tout de suite écarté, à cette époque, pour des raisons techniques et géographiques dues à la répartition selon des zones déterminées, raisons qui ne jouent plus aujourd'hui.

En dépit de cette difficulté, le Conseil supérieur demeurait fermement attaché à son propos qui était d'élever sans cesse le niveau intellectuel des émissions. A titre d'exemple, je peux rappeler ici qu'en 1938 je fis adopter par le Conseil un projet comportant une quarantaine de conférences sur ce thème considérable : *Histoire et Avenir de la Civilisation.* Ces conférences furent données avec le concours de savants illustres, de philosophes, d'écrivains renommés, de spécialistes, de lettrés. Je ne sais ce que sont devenus les textes de ces causeries, et on peut le regretter, car leur réunion aurait formé un volume du plus grand intérêt. Un tel volume n'a pas été publié. Et nous touchons ici à une des lacunes de la radio qui devrait, en maintes circonstances, pouvoir confirmer une action nécessairement fugitive par la publication de textes durables.

Environ le même temps, j'avais proposé que la radio nationale entreprît de former son public, de le préparer à l'audition des concerts en

instituant de véritables leçons sur chacun des instruments de l'orchestre, puis sur les familles d'instruments, puis sur les principales manières de grouper ces instruments : duo, trio, quatuor, quintette, etc... le tout accompagné d'exemples nombreux et démonstratifs. Cette idée a été reprise par la suite, heureusement.

Prié, en 1938, de représenter l'Académie française et de parler en son nom à la séance publique annuelle dite des cinq académies, je choisis comme sujet : *Radiophonie et Culture intellectuelle*. Le texte que je lus ne comportait qu'une douzaine de pages ; mais il manifestait mon désir d'exprimer précisément toutes mes préoccupations en ce qui concernait la radio. Ce texte montrait et il montre encore que je n'accepte pas de me ranger parmi les philosophes sarcastiques qui règlent tous les problèmes de la radio par quelques paroles de raillerie ou de dédain.

Ainsi donc allaient les choses quand la seconde guerre mondiale éclata. Instamment prié par Jean Giraudoux de travailler encore, avec plus de continuité, pour tirer parti d'un instrument si précieux, si dangereux, si difficilement maniable, je poursuivis, pendant les premiers mois du conflit, l'œuvre entreprise durant les années qui l'avaient précédé. Je me garderai bien de revenir ici sur cet effort.

Alors vinrent les saisons amères, le triomphe des radios asservies, le temps des écoutes clandestines, la confusion et les combats des ondes, le primat de l'information, les attentes non récompensées, les avertissements mystérieux, toutes les guitares du brouillage.

Notre liberté recouvrée, j'entrepris de parcourir le monde pour y célébrer la civilisation française, la gloire de nos lettres, les vertus de notre langue. Cependant, la radio nationale se relevait de ses disgrâces. Elle a repris courage et vigueur sous la direction de Wladimir Porché que j'ai vu pendant longtemps à l'œuvre, que j'ai donc pu connaître et juger. Dès ce moment, j'appris que la radio allait disposer de véritables laboratoires, le Club d'essai, puis le Centre d'études radiophoniques. Je me réjouis à la pensée qu'elle allait pouvoir entreprendre ainsi les expériences nécessaires au développement d'un véritable art radiophonique.

Je prie que l'on m'entende bien. Par nature, la radio est un instrument ou, si l'on veut, un véhicule. Or je suis persuadé que l'instrument finit par exercer une influence déterminante sur l'art auquel il procure des voies.

Que la radio emprunte des thèmes, des matériaux, mieux encore des textes aux œuvres littéraires, aux œuvres musicales, c'est inévitable : les personnages de la fable, de la légende ou de l'histoire, les personnages d'Homère, par exemple, après avoir inspiré les poètes, sont montés sur le théâtre ; ils ont pris le masque et le cothurne. Ensuite, les musiciens d'opéra les ont, à leur tour, poussés sur la scène et fait chanter. Il est logique, il est fatal que le cinéma, que la radio s'efforcent, leur temps venu, de faire paraître sur l'écran, de faire gémir sur les ondes Iphigénie, Andromaque, Hector, Ulysse et leurs compagnons. Il est seulement

nécessaire qu'un art vraiment radiophonique trouve ses règles, ses normes, ses méthodes, fasse tous les essais indispensables et donne enfin ses chefs-d'œuvre. Ces chefs-d'œuvre peuvent donc emprunter leurs éléments à d'autres arts anciens et éprouvés ; ils peuvent aussi être entièrement et expressément conçus pour l'instrument nouveau, ce qui ne tardera plus guère et ce qui est dans l'ordre historique : l'immense littérature musicale composée pour l'orgue démontre ce que l'art et l'artiste doivent à l'instrument, d'une part, et, d'autre part, ce que l'instrument doit aux exigences, aux vœux, au génie des artistes.

Or, la naissance d'un art radiophonique original n'est possible qu'à la faveur de recherches poursuivies sans hâte, avec méthode, et j'ajoute de recherches menées de manière à réserver la part de la fantaisie, celle du rêve, et même celle du hasard, de recherches entreprises et conduites avec des moyens techniques suffisants, enfin de recherches contrôlées par la réaction du public. Parce qu'il se range au nombre des arts dynamiques, parce que le public auquel il s'adresse est invisible pour les artistes, les orateurs ou les professeurs, l'art radiophonique ne peut, à peine d'inanité, se passer de l'oreille réceptrice, de l'esprit adverse, de la caisse de résonance représentée par le public, puisqu'il faut appeler le public par son nom. Et c'est bien pourquoi l'activité du studio d'essai et du centre d'études radiophoniques répond sérieusement, pour l'avenir, à une part des critiques formulées par les gens de ma sorte.

C'est justement sur ce public, sur les particularités et les manques de ce public, que je voudrais, aujourd'hui, attirer l'attention des observateurs et des spécialistes, et, particulièrement, l'attention des chercheurs qui travaillent au studio d'essai et au centre d'études.

Les gens de ma génération ont vu se constituer les grands orchestres symphoniques. Ils ont vu se former, et cela ne s'est pas fait en un jour, un ample et fervent public, particulièrement celui du concert dominical. Tout art, au fur et à mesure de son développement, appelle, pétrit, modèle, instruit et élève le public de spectateurs ou d'auditeurs qu'il mérite de gagner. Tout artiste, de même, doit, au long des années, au long des œuvres, retenir, dans cette multitude, la cohorte plus ou moins nombreuse qui forme son public personnel, ce qu'un de mes amis appelle parfois de manière imagée son « église » personnelle.

La radiophonie, servie par des industries actives, a très vite, et dans tous les pays du monde, intéressé un auditoire immense.

Je ne sais si l'on peut parler de la valeur intrinsèque d'une œuvre d'art, de la valeur absolue d'une œuvre d'art. J'entends bien que la composition d'un poème admirable procure au moins, tout d'abord, une vive et douloureuse jouissance à celui qui fait sortir ce poème du néant. Mais si l'œuvre, à peine créée, est enfouie dans un sépulcre, ou détruite, si le hasard veut qu'elle soit, et à jamais, privée du moindre retentissement, elle est alors semblable à ces rayons lumineux qui traversent les

espaces interplanétaires et qui, faute de rencontrer un obstacle qui les mettrait en évidence, se trouvent privés d'existence sensible.

Je ne dis pas, on me comprend, qu'une œuvre sans public n'existe pas : tant que l'œuvre n'est pas anéantie, un public peut toujours se révéler. Et le public, à sa manière, recrée l'œuvre qu'il reçoit. Si le public est fervent, l'œuvre s'enrichit et s'élève. Si le public est ignorant et frivole, l'œuvre s'avilit, s'amenuise et périclite.

Le public de la radio, ce public insaisissable, invisible, épars, inconnu, que vaut-il, somme toute ? Que peut-on lui demander ? Que peut-on attendre de lui ? Dans quelle mesure peut-on le former et le modifier, ce que, par exemple, Wagner a fait de manière si impérieuse pour le public du théâtre lyrique ?

Je viens d'écrire « somme toute ». C'est une locution présomptueuse. Il est précisément impossible de faire la somme d'un public tel que le public de la radio. Il est même très difficile, en dépit de certaines réactions, de se représenter ce que vaut, dans son ensemble, un public tel et, présentement, de faire fonds sur lui.

Je mets tout de suite à part les infirmes, les malades, les vieillards, les solitaires, ceux qui, pour telle ou telle raison, et pour un temps bref ou prolongé, se trouvent à peu près retranchés de la communauté des hommes ordinaires. La radio a considérablement transformé la vie de toutes ces personnes. Serait-elle uniquement destinée à les atteindre, à les renseigner, à les distraire, à les émouvoir, à les instruire, à les édifier, la radio serait encore assurée d'une magnifique justification. Nombre d'entre eux, — non point tous, on l'imagine — sont mûris par la souffrance ou par la retraite, ils sont affamés de la présence humaine, des ouvrages de l'esprit, affamés de joie, de beauté, d'émotions. Nombre d'entre eux ont appris à bien écouter, à saisir promptement, à comprendre et à critiquer ce que la radio leur apporte. S'ils savent se défendre contre la distraction, la frivolité, les excès, la confusion des genres, la surimpression des sentiments, les mélanges douteux, s'ils savent, dans le torrent de la radio, choisir avec exactitude ce qui doit les intéresser, et s'ils parviennent à s'y tenir, ils forment l'élite de l'auditoire.

Il me faut mentionner ensuite les amateurs sincères dont la vie est normale, ceux qui consultent les programmes, font leur choix, se ménagent, selon l'occurrence, une heure ou deux heures de calme, mettent leur poste en marche et, si d'aventure ils écoutent un concert, ou un opéra retransmis, l'écoutent pieusement, comme ils l'écouteraient dans la salle du concert ou dans la salle du théâtre.

En ce qui me concerne, je n'ai pas la chance de prendre l'écoute souvent et longtemps ; mais, quand il m'arrive de le faire, je m'arrange pour n'être point dérangé, pour tirer tout le parti possible de ma dépense d'attention. Cette méthode loyale, cette application me valent d'assez beaux souvenirs. Je ne saurais oublier, sans ingratitude, telle audition de *Pelléas*, ou de *la Passion selon saint Jean*, le soir, dans ma maison des

champs, toutes portes fermées, au cœur de l'ombre et d'un parfait silence.

Eh bien, j'ai lieu de croire que ces amateurs sincères, parmi lesquels je me range quand j'en ai le loisir, ne sont pas innombrables. Cent fois, mille fois, il m'est arrivé, me trouvant chez des amis, hors de chez moi donc, et par exemple en voyage, d'entendre quelqu'un parler d'un concert annoncé par les programmes de la radio et proposer à la société réunie là d'écouter ce concert. Cent fois, mille fois, oui, je dis mille fois, j'ai soigneusement observé les résultats d'une semblable proposition.

Le bouton tourné, le poste émetteur repéré, l'appareil au point voulu, toute la société prête l'oreille. Il y a là des gens sérieux, des personnes cultivées, parfois même des mélomanes fervents, des musiciens instruits. Leur patience est rarement longue.

Au bout de quelques minutes, l'un des assistants manifeste le besoin d'allumer une cigarette. Il se lève pour aller chercher du feu ; il ouvre négligemment la porte et il revient au bout d'une ou deux minutes en faisant à voix haute une remarque imprévue sur ce qui se passe dans la chambre voisine. D'autres personnes profitent de ce trouble léger pour déplacer leur siège. Certaines s'efforcent d'atteindre un livre, un cendrier, un bibelot qui attire leur attention. Encore quelques minutes et l'un des auditeurs tire de sa poche un journal qu'il se met tranquillement à lire. Cependant, dans un coin, deux amis se sont pris de querelle ; le bruit qu'ils font commence à couvrir celui de la musique. Parfois un mélomane déçu entre en fureur, et cette fureur n'est pas silencieuse. Il crie : « Si vous continuez comme cela, nous n'entendrons pas la belle phrase de la flûte au début de l'andante... » Un autre mélomane répond avec flegme : « Bah ! Bah ! moi je connais ça par cœur. » Là-dessus, retentit l'appel du téléphone. Trois personnes se lèvent en même temps qui, toutes les trois, ont justement quelque raison d'attendre ou même de souhaiter une communication. La personne appelée saisit le récepteur et, pour répondre, élève la voix. Dans leur coin, les bavards en profitent pour s'abandonner sans retenue à leur querelle. Cependant l'appareil, imperturbable, répand le sublime colloque de la flûte, du piano et du violon, dans le fameux concerto brandebourgeois.

Il serait aventureux d'affirmer que, sur les quinze ou vingt auditeurs assemblés en ce lieu, un seul mérite le nom d'auditeur. Mais, soudain, que s'est-il passé ? Une voix caverneuse prononce des paroles incompréhensibles. C'est que l'une des personnes présentes, saisie d'un accès de curiosité, s'est prise à tourner le bouton pour « chercher autre chose ». Car, ne l'oublions pas, la faculté indéfinie de chercher, de changer, de papillonner au gré de tous les caprices est l'une des grandes misères de la radio.

Pour finir, l'appareil vomit un air de jazz. A ce moment de la soirée, une bonne moitié des chers auditeurs est déjà plongée dans les délices du bridge. Le jazz peut s'épanouir. Nul ne l'écoute. La substitution

du jazz à Jean-Sébastien Bach s'est opérée comme par magie, sans surprise pour personne. Il arrive qu'un homme à l'esprit clair s'écrie soudain : « Fermez donc cet appareil! On ne s'entend plus! » Il arrive même qu'un tel conseil soit suivi. Et l'assistance glisse à d'autres divertissements.

Que ce petit tableau ne paraisse pas trop sévère. Entre tous les problèmes que le développement de la radio pose aux observateurs vigilants, je mets au premier plan les problèmes du public et, singulièrement, celui de l'attention dans le public.

Il ne faudrait pas croire que ce problème de l'attention ne s'est jamais posé pour le théâtre. Au temps de Balzac, les belles dames de l'Opéra papotaient dans leur loge, pendant que s'évertuaient chanteurs et musiciens. De temps en temps, un personnage de sang-froid, un amateur serein disait : « La prima donna va bientôt attaquer ses vocalises. Elle y est incomparable. » Et le silence régnait pendant quelques minutes, pour saluer cette curieuse démonstration. Le public du théâtre a fait l'apprentissage de l'attention et du respect. Le public du concert aussi. Les gens de ces publics ne se révoltent plus si l'on empêche les retardataires d'aller prendre leurs places pendant l'exécution d'un acte ou d'une symphonie.

Dès le début, cette discipline a bénéficié de sérieux adjuvants. La mode, en premier lieu. A partir du moment où il a été de bon ton d'écouter, les gens les plus futiles ont fait effort pour écouter, ou pour laisser croire qu'ils écoutaient.

Il faut, en second lieu, mentionner l'espèce de respect qu'inspire la présence réelle des artistes, le fait que les artistes sont là, en chair et en os, le fait que des bruits incivils pourraient les troubler et par conséquent compromettre le spectacle ou le concert.

Le public de la radio se sent à l'abri de la mode et de la crainte. S'il écoute mal, s'il fait du vacarme, il a le sentiment, à mon sens absurde, de n'importuner que ses voisins immédiats. Est-il possible de lui faire comprendre que, même devant l'appareil inanimé, s'il se conduit avec impertinence, il insulte non seulement au talent des artistes, mais encore, selon la nature de l'émission, à l'intelligence, à l'art, à la science, à la religion? Telle est l'une des questions que j'entends poser aujourd'hui.

A cette question, j'imagine que les techniciens vont bientôt donner quelque réponse mécanique, vont, mieux encore, opposer quelque artifice de leur spécialité. Il n'est pas impossible d'envisager, par exemple, un dispositif de sécurité qui, au moment où le bruit extérieur deviendrait par trop fort, suspendrait automatiquement le jeu de l'appareil — des licences particulières étant attribuées, sur sollicitation expresse, aux salles de danse et aux forains, etc..., etc. —

Je demande aussitôt à nos inventeurs s'ils pourront construire un appareil propre à couper la réception quand l'auditeur ouvrira son journal ou, plus simplement, s'endormira.

Non! non! le mal est ailleurs et le remède est ailleurs également. La radio, malgré les difficultés presque insurmontables que comporte un tel dessein, doit entreprendre non pas de châtier l'auditeur incivil qui, pour prendre sa revanche, n'aurait qu'à tourner le bouton, mais bien de faire l'éducation esthétique et morale de ce public fuyant et inconstant.

Qu'on ne parle pas d'entreprise chimérique. L'avenir de la radio est dans une discipline. Et, avec l'avenir de la radio, l'avenir de l'intelligence pour les multitudes que la radio contribue à modifier dans leurs habitudes, dans leur être. Si des hommes péniblement formés par les pratiques scolaires à l'effort intellectuel se trouvent inclinés ensuite, par l'usage de la radio, à l'inattention, à la légèreté, ils s'abandonneront, dans toutes les autres circonstances de la vie, aux défauts ainsi contractés. Quand bien même il faudrait, pour commencer, créer un snobisme, il me semble nécessaire de faire comprendre, finalement, à la foule que la radio est le véhicule, parfois, de manifestations artistiques, scientifiques, intellectuelles qui sont tout à fait respectables et qui doivent être respectées.

Au moment même où, comme il convient, j'énonce, avec fermeté, les articles élémentaires de cette future discipline, voilà que surgissent les objections. Certaines peuvent nous retenir. Elles sont, de prime abord, déconcertantes : elles émanent d'hommes intelligents, parfois rompus aux exercices de l'esprit.

L'un, — que nous appellerons Sosthène, et seulement pour les commodités de l'argumentation — me déclare, avec un sourire, que, chaque jour, quand il s'assied à son bureau, dans le dessein de rédiger un rapport sur telle ou telle question de sa spécialité, il trouve agréable d'allumer une cigarette et de tourner le bouton de la radio. Sosthène ajoute que ce qu'il cherche alors c'est, de préférence, une émission musicale, qu'il ne fait pas marcher l'appareil trop fort, que la musique forme, a ses pensées, une sorte de toile de fond, un décor sonore et harmonieux, que cela ne l'empêche pas du tout d'appliquer son esprit, par exemple, à de graves problèmes techniques, que c'est, au contraire, pour son intelligence, un tonique, un excitant.

Dois-je faire observer que Sosthène est un gourmet, qu'il ne s'aviserait pas de servir le fromage avec les huîtres, ou la glace à la vanille en même temps que le gigot à l'ail? Sosthène aime la musique et déclare qu'il la respecte. Sa culture musicale n'est pas médiocre. Comment lui faire admettre que confier à la musique, ainsi versée au petit bonheur, le soin de caresser l'esprit qui s'évertue, c'est contraire aux règles d'un sage travail intellectuel, d'un travail qui exige recueillement et concentration? Comment lui faire comprendre, surtout, que c'est manifester aux œuvres des maîtres musiciens un mépris offensant, puisqu'elles se trouvent traitées à la façon d'un condiment dans une confuse ratatouille?

J'ai, naguère, assisté à la projection d'un film, d'ailleurs fort bien fait, et destiné à illustrer un chapitre de la pathologie humaine. Or ce film, parlant et sonore, était, dès le départ, accompagné par quelques mesures de la *Symphonie inachevée*, de Schubert. La malheureuse symphonie en a vu bien d'autres, si j'ose ainsi m'exprimer. N'empêche que cette collusion de choses profondément étrangères m'a choqué, comme le ferait un abus de confiance.

Qu'on ne parle pas de polyphonie, d'intelligence polyphonique! La mission de la polyphonie est de faire jouer ensemble des sensations de même nature pour la juste jouissance d'un esprit expérimenté.

Ce que je voudrais dire à Sosthène, c'est qu'il renonce, d'abord, au souverain bienfait du silence, c'est enfin et surtout que si la radio, sagement employée, peut contribuer à la culture d'un homme, elle devient dangereuse dès que, pour cet homme, elle tient lieu de vie intérieure.

Je comprends sans doute le travailleur industriel qui, tout le jour, a vécu dans le vacarme inhumain de l'usine et qui, rentré chez lui, met son appareil en marche pour bercer sa fatigue, pour oublier, jusqu'à l'heure du sommeil, les disgrâces de sa vie.

Il paraît qu'à Londres il est impossible de trouver une cuisinière si la cuisine ne comporte pas un poste de radio que l'on fait marcher pendant toute la durée de la besogne. Ainsi les ouvriers primitifs, dans certaines régions du monde, exigent, pour fournir l'effort dont ils sont capables, d'être excités sans relâche par le bruit d'un petit groupe de musiciens.

A peine ai-je examiné, réfuté peut-être les observations de Sosthène, je dois examiner celles de Zacharie.

Zacharie est un savant, peut-être un philosophe. Si je lui dis que, par sa nature même, la radio ne peut prétendre à une valeur pédagogique comparable à celle de l'enseignement humain et direct, comparable surtout à celle de la lecture, parce que la radio ne permet guère la réflexion, le retour en arrière, parce qu'elle ne répète pas, Zacharie hausse les épaules. « La vertu de la radio, dit-il, ne saurait être comparée à celle des anciennes méthodes de l'enseignement. La radio n'a pas souci de procurer, dans le minimum de temps, au sujet qui l'écoute, un trousseau de connaissances bien classées, bien claires, et enracinées par l'effort. Elle agit à la manière d'une force de la nature, par la répétition presque inconditionnée de certaines excitations. L'homme qui, sans désir précis, sans programme, ouvre chaque jour, pendant quelques heures, le robinet de musique et de mots, se trouvera finalement imprégné. La culture et l'imprégnation sont évidemment deux choses différentes; mais la culture agonise et le temps de l'imprégnation est venu. Les hommes des siècles futurs baigneront dans un bain de musique, dans un bain d'idées, comme les microbes dans un milieu de culture. Assurément, ils ne retiendront pas tout de ce qui leur passera par les oreilles.

N'importe! ce qu'ils retiendront leur permettra de vivre et de se former une idée du monde. »

J'écoute Zacharie et je rêve. Mon rêve n'est pas confortable. Un bain de musique, de mots, d'idées! Mais qui fournira tout cela? L'élite ne se forme qu'aux dépens d'une multitude labourée et instruite. Si la multitude ne travaille pas, elle n'engendrera plus d'élite.

Je songe, au vol, pendant que Zacharie s'évertue, je songe à l'école coranique, telle qu'on la voit encore dans les pays musulmans. Les écoliers se balancent en psalmodiant une phrase du Coran et en regardant cette phrase écrite sur une tablette qu'ils tiennent entre leurs mains. A force de regarder et de chantonner, ils apprennent à lire, affirme-t-on. En foi de quoi, il m'est arrivé, jadis, d'écrire qu'il n'y a pas une méthode susceptible d'empêcher un enfant d'apprendre à lire.

La philosophie de Zacharie me semble impie, désespérée, désespérante. Elle insulte aux plus hautes vertus de l'esprit. Elle s'inscrit narquoisement en faux contre des règles considérées comme sacrées par les hommes de ma sorte, contre des règles qui proclament la nécessité de l'effort, du travail, de l'ordre, de la discipline, puisqu'il faut sans cesse revenir à ce dernier mot.

Là-dessus, Zacharie se reprend à gronder. « Vous dites, s'écrie-t-il, que le cinéma va tuer le théâtre et que la radio va tuer la lecture. Mais, après tout, que le théâtre et le livre se défendent! »

Cet argument, sans réplique en apparence, ne me déconcerte pas, il me révolte. Allons-nous changer, au pied levé, sans peser longuement le pour et le contre, sans attendre les résultats d'une telle expérience, allons-nous changer une méthode de formation intellectuelle éprouvée par tant de siècles de civilisation, une méthode qui a donné des hommes remarquables en multitude, contre une recette de fortune dont il nous est impossible de prévoir les effets? Trompée par ses propres prestiges, l'intelligence va-t-elle se renier elle-même?

Quelles que soient les difficultés de la conjoncture, ne convient-il pas de faire tout le possible pour insérer les moyens nouveaux mis à notre disposition, et par exemple la radio, dans un système d'éducation, d'instruction et de divertissement sans remettre en cause des principes légitimés par une longue expérience?

Cette controverse à peine engagée, car elle suppose maintes gloses, maints développements, j'aimerais d'aller outre et d'attirer l'attention des spécialistes, celle aussi de tous les témoins attentifs sur d'autres questions qui concernent le comportement de l'auditoire, notamment certaines habitudes que l'auditoire est en train de prendre et dont il aura grand peine à se débarrasser dans la suite des temps.

La plus évidente de ces habitudes est celle du gaspillage.

Alors que les nourritures et les plaisirs sont aujourd'hui sévèrement tarifés, parfois même payés d'un prix décourageant, la radio apparaît,

pour l'homme de la multitude, comme une fontaine de divertissements, fontaine assez peu coûteuse et presque inépuisable. Payée la redevance réclamée par l'État pour la jouissance de l'appareil, l'usager ne devra compter qu'avec la dépense d'électricité, qui est faible, et avec les réparations. Il est bien évident que nous n'avons pas lieu d'admirer cette apparente libéralité des pouvoirs publics. La radio, qui pénètre dans l'intimité de presque toutes les maisons, est, pour un gouvernement, et quel que soit ce gouvernement, un très puissant moyen de pression ou même d'endoctrinement. L'État n'a donc pas intérêt à grever la radio de trop lourdes charges, au contraire.

A partir du moment qu'il possède un poste récepteur et qu'il paye l'impôt annuel, l'usager n'a donc plus qu'à jouir. Il est très rare qu'il n'en profite pas pour abuser, c'est-à-dire pour faire marcher à longueur de journée cet appareil qu'il n'écoute même pas.

Force m'est d'affirmer que l'emploi désinvolte, inconsidéré, négligent d'un instrument souvent très utile et parfois très précieux me semble tout à fait contraire aux espérances qu'un tel instrument a pu susciter dans les âmes généreuses des savants auxquels nous en sommes redevables.

Quelle importance attacher, je le demande, à un plaisir prodigué de cette manière, sans discernement, sans mesure et surtout sans dessein bien défini ?

Il faudrait faire comprendre aux usagers que, loin de leur procurer des surcroîts de plaisir, ce gaspillage affaiblit chez eux le principe même de l'intérêt, qu'il les blase et les dégoûte, qu'il les rend progressivement incapables de s'attacher aux œuvres de l'esprit, d'honorer la beauté classique et traditionnelle, de reconnaître, de pressentir et de saluer la nouveauté véritable.

Certains réformateurs, pour conjurer ce genre d'abus, envisageront, sans doute, des mesures de contrainte, des contrôles, des taxes. L'État n'en viendra que trop tôt à ces méthodes ; elles seront inefficaces ; elle détermineront la fraude plutôt que la correction, plutôt que le redressement.

Tout bien pesé, les réformateurs de la radio, contre l'avis des sceptiques et des pessimistes, devront, une fois de plus, se tourner vers l'éducation. Il leur faudra mettre l'auditeur à l'école, entreprendre, sans défaillance, de le convertir et de l'instruire. Oh! je ne vais pas jusqu'à souhaiter l'institution d'un diplôme d'auditeur, la fondation de prix, de récompenses, pour les amateurs intelligents et raisonnables. Laissons-là ces imaginations. Mais ne désespérons pas dès le principe, car, somme toute, l'histoire de la radio n'en est qu'à son commencement. Efforçons-nous de former des auditeurs diligents et sobres. Ne nous lassons pas d'expliquer en quoi la nature humaine a besoin de ménagements et que l'abus de plaisir aboutit bien vite à la mort du plaisir.

Je me suis parfois demandé pourquoi la radio nationale, qui, dans l'ordre de la technique, a déjà pris des initiatives de ce genre, ne donnerait pas, périodiquement, de véritables cours dont l'objet serait le juste usage. Elle entreprendrait ainsi de montrer aux auditeurs d'abord ce qu'ils peuvent attendre des émissions que l'on fait pour eux ; ensuite elle s'efforcerait de leur expliquer, et c'est la chose capitale, ce qu'ils doivent donner d'eux-mêmes pour tirer parti de leur exercice favori. Elle leur enseignerait enfin tout ce qu'ils ont à redouter s'ils s'abandonnent à l'excès.

Dès l'abord d'un tel programme, il conviendrait de traiter avec franchise et insistance le problème de l'intensité.

L'homme qui assiste à une conférence, à une leçon, à un concert, à la représentation d'une œuvre dramatique ou lyrique ne peut, en aucune manière, agir sur l'intensité du son qui parvient jusqu'à ses oreilles. Dans certains cas, quand il s'agit surtout d'un orateur ou d'un chanteur isolé, la salle se trouve « sonorisée », comme l'on dit dans le jargon moderne. Cela signifie que le volume du son est amplifié de manière à remplir le vaisseau et à donner satisfaction à toutes les parties du public. Ce n'est certes pas inutile, surtout dans les salles modernes, qui sont, la plupart, construites en dépit des règles reconnues. Dans une salle bien faite, l'auditeur, s'il n'est point sourd, doit entendre les sons tels qu'ils lui sont livrés, les uns étant forts, les autres faibles. Il n'est pas, et c'est heureux, au pouvoir de l'auditeur, dans une salle de théâtre ou de concert, de modifier à son gré la puissance des sons émis par les artistes. Ainsi la volonté des créateurs et de leurs interprètes se trouve, en définitive, et jusqu'à l'heure du jugement critique, respectée.

Il n'en va pas de même quand l'auditeur, en possession de son poste, se juge seul maître de son plaisir et de ses besoins. Par le moyen des boutons de réglage, il est loisible à l'auditeur d'agir à sa guise, c'est-à-dire de faire un brutal *forte* d'un subtil *piano*, de transformer un délicat menuet en une valse torrentueuse, en un ouragan de vacarme.

Je laisse de côté toutes les considérations sociales qui devraient être introduites dans un débat complet. J'ai, plusieurs fois déjà, parlé de l'indiscrétion extrême avec laquelle presque tous les amateurs de radio se servent de leur appareil, du supplice qu'ils infligent à leurs proches voisins, des rivalités sonores qui empoisonnent, un peu plus gravement chaque jour, la vie des agglomérations urbaines ou villageoises. Je ne songe, aujourd'hui, qu'à l'auditeur exemplaire, à l'auditeur que je juge perfectible, qui se désire lui-même perfectible et qui, faute de conseils, risque de déformer, de dénaturer, par des erreurs d'intensité, tout ce qu'il entendra.

Les anciens compositeurs, ceux des grandes époques du passé, s'en remettaient, pour le *tempo*, parfois, souvent même pour l'intensité, au bon goût des exécutants. Les compositeurs du XXe siècle sont moins

confiants, et ils n'ont pas tort. Ils indiquent, avec précision, le mouvement par un chiffre métronomique, et ils marquent toutes les nuances, mesure par mesure. Ces sages précautions sont sans aucun pouvoir sur l'auditeur de la radio, en ce qui concerne l'intensité. Si, de surcroît, la musique répandue est de la musique enregistrée, l'arbitraire peut atteindre jusqu'au mouvement et jusqu'à la tonalité.

De sages conseils pourraient épargner aux usagers de la radio certaines erreurs et les amener ainsi à faire, de leur appareil, un usage plus utile et plus décent.

Dès le début de ce bref essai, j'ai dit que certains de mes vœux, surtout en ce qui concerne l'enrichissement des programmes, les études radiophoniques, l'invention radiophonique, l'amélioration de l'instrument radiophonique, en bref ce que les travailleurs du Centre ont fort bien appelé la *Connaissance de la radio*, j'ai dit que certains de mes vœux étaient en train de recevoir une satisfaction substantielle, grâce aux recherches d'une équipe spécialisée. Il convient de laisser travailler ces organismes nouveaux, de les laisser découvrir leurs procédés et leurs chemins.

La présente note est donc principalement consacrée à l'examen du public, aux erreurs, aux fautes, aux préjugés et à l'impéritie de ce public encore neuf. Précisément parce que ce public, dans l'exercice de ses droits, me paraît dépourvu de ces règles qui lui sont prodiguées pour tous autres exercices, et de manière impérative, on peut souhaiter qu'en ce qui touche la radio il soit de mieux en mieux conseillé, éclairé, instruit.

Les spécialistes de la radiophonie ont, aujourd'hui, toute la compétence voulue pour donner des avis précis, en chaque occasion, à cet auditoire diffus, confus, obscur, comme auraient dit les contemporains d'Erasme, à cet auditoire que l'on traite avec politesse, que l'on flatte volontiers, et qui a surtout besoin d'être contenu, sinon contraint, pour s'élever, jour après jour, dans la difficile carrière du savoir, dans la chanceuse carrière du plaisir.

A ce beau travail, sans lequel tous autres demeureront vains, je convie donc, aujourd'hui, les hommes courageux qui s'évertuent avec l'espoir non seulement de parfaire et d'ennoblir leur instrument d'élection, non seulement de servir la cause de l'esprit, mais aussi, j'en suis sûr, de nourrir, de pourvoir, et d'exaucer ce grand peuple qui les écoute et qui, de leur effort, doit tirer le plus grand bienfait.

GEORGES DUHAMEL,
de l'Académie française.

DÉFENSE DE L'EUROPE

Pierre Billotte — le général Billotte — auteur de l'article qu'on va lire, a été pendant quatre ans chef de la délégation militaire française au comité d'Etat-Major des Nations Unies. Il s'est trouvé placé ainsi dans un poste d'observation d'une importance exceptionnelle et a pu suivre de près le développement de la situation stratégique internationale. Après avoir été un des premiers partisans du Pacte Atlantique, le général Billotte a jugé que les conditions dans lesquelles la réalisation de ce pacte est envisagée n'assurent ni à l'Europe ni à l'Amérique une protection contre une agression éventuelle. Il a donc tout récemment donné sa démission de l'armée pour retrouver une pleine liberté et pouvoir éclairer l'opinion sur une question dont l'importance est aussi essentielle pour l'indépendance et la vie des pays européens que pour la sauvegarde de notre civilisation. Une menace formidable pèse sur nous. Elle peut être écartée. Mais le plan de défense allié doit être élargi, les ententes d'armement mises au point. Il faut agir — tous les Etats occidentaux, tous les Etats atlantiques doivent agir : c'est-à-dire prendre des décisions nouvelles et les faire suivre rapidement d'effet. (N.D.L.R.)

QUAND furent acquises, le 8 mai et le 1er septembre 1945, les reddi-tions sans condition des forces allemande et japonaise, les peuples libres se crurent débarrassés pour longtemps du cauchemar de la guerre. La politique « d'apaisement » pratiquée par les gouvernements anglo-saxons à Yalta, Potsdam et même à San Francisco, à l'égard de l'étrange alliée soviétique, avait achevé d'installer les opinions publiques occidentales dans l'illusion et l'euphorie. Ce fut alors la démobilisation générale et précipitée des forces de l'Ouest. En moins d'un an s'évanouirent les plus puissantes armées qu'aient jamais eues les peuples civilisés.

Mais l'U.R.S.S. pendant ce temps, avait garde, elle, d'amoindrir sa puissance militaire. Elle décidait au contraire, d'exploiter les voies que

les Alliés de l'Ouest avaient ouvertes par leurs concessions à son hégémonie et de tirer parti des armées de la guerre et de son potentiel industriel pour organiser la plus redoutable puissance de guerre dont l'Histoire ait donné l'exemple. Ainsi l'U.R.S.S. demeurait, dans le monde, le seul grand État qui disposât des attributs de la force et d'une force sans cesse croissante.

Égarés dans leurs illusions, dès 1946 les gouvernements européens accordèrent tous leurs soins aux tâches immédiates de reconstruction qui les accablaient et au rétablissement des niveaux de vie et de production de leurs peuples. Ils négligèrent la sécurité.

LA SÉCURITÉ COLLECTIVE

Au lendemain du dernier conflit, il ne semblait même pas que le problème de la sécurité se posât. L'Allemagne écrasée, les territoires ex-ennemis occupés, on pouvait confier croyait-on, la sécurité générale à l'organisation des Nations Unies. Selon les principes et les stipulations de la Charte de San Francisco, un système idéal devait naître tout naturellement qui permettrait d'assurer le respect de la loi internationale et de maintenir en toute certitude la paix du monde. Ce système allait comporter l'établissement d'une véritable sécurité collective, le désarmement des forces nationales et la mise en place d'un appareil de contrôle effectif de ce désarmement. La sécurité collective aurait pour instrument un ensemble de forces terrestres aériennes et navales dont disposerait, sous les ordres de son Comité d'État-Major, le Conseil de Sécurité, organe suprême et permanent des Nations Unies.

Certes, cette conception de la paix et de la sécurité, assurée par les soins d'un système international, est, de loin, la meilleure. Mais, pour prendre corps et efficacité, elle exige, de tous les États, un égal esprit de coopération internationale.

Or, la Russie soviétique n'a cessé de faire échec aux efforts déployés par les Nations Unies au cours des années 1946, 47 et 48 pour établir la sécurité collective. Pendant que les États occidentaux perdaient un temps précieux dans des essais loyaux mais vains, l'U.R.S.S., parce qu'elle nourrissait des desseins d'hégémonie aujourd'hui bien établis, ne songeait qu'à devenir la plus grande puissance de guerre du monde et à enfermer dans un mystère impénétrable les espaces placés sous son contrôle.

Au surplus, les gouvernements occidentaux en fondant leurs espoirs de sécurité sur l'action de l'organisation internationale avaient négligé un point essentiel par ses conséquences : le droit de veto. Concédé par Roosevelt au nom de la politique de confiance et d'apaisement pour obtenir l'adhésion soviétique à la Charte de San Francisco, ce droit exorbitant dans une organisation qui se réclame des principes démocratiques, rendait nulle toute décision du Conseil de Sécurité qui ne recueil-

lerait pas les suffrages unanimes des cinq grandes puissances. La conséquence évidente était que les Nations Unies devaient demeurer hors d'état d'appliquer les mesures de sécurité collective à des conflits dans lesquels l'une des grandes puissances aurait part. Seuls, les conflits mineurs pouvaient être l'objet de ces mesures. La sécurité des peuples libres, face à la Russie soviétique, même si cette puissance n'avait pas fait obstacle à l'institution des moyens de contrainte collectifs prévus par la Charte des Nations Unies, ne pouvait donc être qu'illusoire.

LES PACTES D'ALLIANCE

Cette insécurité des peuples libres quand elle apparut après l'échec des conférences des quatre ministres des Affaires étrangères à Moscou et à Londres en 1947, ne pouvait qu'inciter les États occidentaux les plus exposés ou les plus visés, à assurer leur propre sécurité par de classiques alliances.

Ce furent le Pacte de Bruxelles, puis le Pacte de l'Atlantique. Il ne convient point ici de s'étendre sur l'un ni sur l'autre : ces deux instruments diplomatiques n'ont point de contenu stratégique précis. Le premier, parce qu'il est mort presqu'aussitôt qu'il est né, mort de ses équivoques, dont la plus évidente est l'insuffisance notoire des moyens réunis de la France, de la Grande-Bretagne, de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg, face à la puissance militaire soviétique. Le second, parce qu'il n'a pas encore vécu. Retardé par la fausse manœuvre qu'a constitué le Pacte de Bruxelles, le Pacte de l'Atlantique, conclu deux ans trop tard, répond à une conception stratégique encore dispersée qui est déjà dépassée. De là les difficultés et les atermoiements qui rendent, depuis un an qu'il fut signé, ses effets sensiblement nuls. Le seul avantage qu'il ait apporté aux nations d'Europe est le bénéfice d'une garantie indirecte et de délais de sécurité semblables à ceux dont jouit le partenaire américain. Mais le Pacte de l'Atlantique est assez fondé dans son principe pour qu'il puisse donner corps, si ses signataires s'y prêtent, à la stratégie précise et commune qu'imposent les événements.

L'intégration des nations satellites, la conquête chinoise, l'accroissement de son potentiel de guerre et de ses armements, la possession de l'arme atomique et d'armes de destruction massive, les manifestations d'une politique de plus en plus désinvolte à l'égard des autres États trahissent plus nettement chaque jour la volonté de puissance et d'expansion de l'Union soviétique.

Serrée à l'extrémité du continent eurasiatique sur son territoire trop petit pour sa population trop grande, l'Europe occidentale sent venir le péril. Mais le danger lui paraît si grand et tant d'erreurs et d'illusions ont été répandues sur les moyens d'y parer que les peuples occidentaux n'ont qu'une vue confuse des moyens d'assurer leur sécurité. Il importe donc de tracer les voies stratégiques qui s'offrent à leur choix.

LES VOIES FAUSSES

L'erreur serait égale, chez les Européens et les Américains, et sans doute également désastreuse pour les uns et pour les autres, de vouloir édifier une stratégie américaine isolée ou une stratégie européenne indépendante.

De 1945 à 1949, les États-Unis ont adopté une politique de relatif isolement. Confiants dans leur potentiel industriel et leurs ressources, dans leur avance scientifique et technique, dans leur éloignement relatif et assez désabusés du comportement européen, les Américains avaient fait reposer leur sécurité sur la possession exclusive de l'arme atomique. Le Congrès n'accordant pour les forces armées que des effectifs réduits, ils avaient limité leur conception stratégique à une manœuvre initiale de contre-offensive par une puissante armada d'avions de bombardement atomique. Ces avions ne disposant pas alors, pour la plupart, de l'autonomie de vol nécessaire au voyage, depuis le continent américain jusqu'aux territoires soviétiques, aller et retour, il apparut qu'il fallait disposer de bases avancées. D'où, la création d'une zone de sécurité englobant ces bases et définie par une ligne enveloppant la Grande-Bretagne, l'Afrique, ainsi qu'une portion notable du Sud-Est asiatique et des îles du Pacifique. L'Europe occidentale en était exclue. Non que son importance fût sous-estimée par les stratèges américains. Mais parce que, dans cette conception stratégique, l'Europe continentale encore libre ne représente, à l'échelle du monde, qu'une étroite péninsule du continent eurasiatique. Comprimée entre la masse soviétique et la mer, elle n'offre pas les garanties réclamées pour les bases stratégiques. Sa défense exige de grands moyens et pose alors un problème d'une autre envergure que celle de la défense des plates-formes terrestres nécessaires à l'aviation de bombardement : la défense de l'Europe entraîne la décision d'appliquer l'effort principal d'une grande coalition à une bataille acceptée d'avance et longuement préparée avec les moyens terrestres, aériens et scientifiques capables d'assurer qu'elle sera gagnée.

Au cours des années dernières, les Européens n'ont point agi de telle sorte que les États-Unis fussent convaincus qu'il fallait entreprendre un tel effort.

Mais la conception stratégique à laquelle les Américains ont limité leur effort militaire était imprudente parce qu'elle confiait le sort des États-Unis et de la guerre elle-même aux seules forces aériennes de bombardement atomique. Quand il fut conçu, le système de sécurité américain avait une valeur par rapport à la puissance soviétique du moment. Il ne pouvait que perdre cette valeur au fur et à mesure que l'U.R.S.S. augmenterait son potentiel de guerre, rattraperait ses retards techniques, assimilerait de nouveaux territoires. La Russie de 1950 prive d'efficacité un système de sécurité américain isolé.

En effet, la Russie de 1950 dispose de la bombe atomique. La marge de supériorité que possédaient les États-Unis n'est plus absolue. Elle tendra à s'effacer progressivement, dans la mesure où se perfectionnera la production atomique soviétique et aussi dans la mesure où les Russes développeront leurs moyens d'interception des bombardements stratégiques américains. En outre, les grandes agglomérations que constituent les villes et les industries américaines affectent la course aux armements atomiques d'un coefficient de vulnérabilité qui joue au profit des soviétiques.

La bombe à hydrogène, cependant, peut prolonger le délai de supériorité américaine et l'on comprend que le Président Truman hésite à sacrifier ce nouveau facteur de force à un contrôle international d'une efficacité hypothétique.

La Russie de 1950 bénéficie de l'appareil de forces armées de type classique qu'elle a eu tout loisir de développer pendant les années où les alliés occidentaux poursuivaient, dans l'espoir de justifier leur désarmement, les chimères de la sécurité collective, puis de pactes diplomatiques sans consistance stratégique. Le résultat est, pour les États-Unis, qu'ils se sont laissés dangereusement distancer par leurs adversaires sans profiter, pour reconstituer leurs armées de terre et leur aviation tactique, du délai de sécurité que leur laissait l'avance atomique. Ceci les oblige maintenant à tenir compte plus que jamais des concours de première heure que peuvent leur valoir leurs alliés européens.

Enfin, la Russie de 1950 possède des espaces, des populations et des ressources naturelles auprès desquels l'espace, la population et les ressources des États-Unis, si l'écrasement et la conquête de l'Europe occidentale les laissaient seuls désormais, seraient, d'année en année, plus insuffisants pour assurer une victoire américaine certaine.

Les États-Unis ne peuvent plus pratiquer une stratégie isolée.

L'Europe occidentale ne le peut pas davantage.

Lassée par les deux guerres qui l'ont cruellement éprouvée, l'Europe occidentale eût grandement désiré se tenir hors des risques du conflit. Une partie de l'opinion publique continentale, des parlementaires, des ministres ou anciens ministres, des journalistes ont envisagé avec faveur la neutralité des États européens de l'Ouest en cas de conflit entre les puissances anglo-saxonnes et la Russie soviétique. Bien plus, lorsqu'il fallut constater que les Nations Unies seraient impuissantes à assurer la paix, et que l'on se tourna vers les alliances, c'est cette disposition à la neutralité qui fit aboutir au compromis du Pacte de Bruxelles. Les divers partis au pouvoir dans les capitales intéressées avaient trouvé un terrain d'accord autour de l'idée de la défense indépendante des cinq États signataires.

L'idée de cette défense indépendante devait très vite céder devant l'évidente faiblesse des moyens des cinq partenaires et devant l'obliga-

tion de faire appel aux États-Unis, le grand allié d'hier. Ce fut le Pacte de l'Atlantique. Mais ne voit-on pas, chez les gouvernements européens qui ont signé ce pacte, une trop facile résignation à le voir porter les maigres fruits qui sont les siens depuis un an? Au fond de cette résignation gît encore le secret désir de ne point se trouver trop engagés dans une stratégie commune. Recevoir quelque garantie et un certain concours américain est jugé nécessaire. Mais ne pense-t-on pas habile de ménager la possibilité de se libérer, le cas échéant, et dans une certaine mesure, des obligations qu'impose une stratégie commune et solidaire?

Il faut, ici, parler net : depuis des millénaires les chocs entre les peuples et les rencontres armées se font sur les lignes des latitudes. Nous ne sommes point déjà parvenus au temps où les coups se porteront, par delà le pôle, au moyen d'armes scientifiques beaucoup plus perfectionnées qu'elles ne le sont. L'Europe occidentale est pour longtemps encore sur le chemin qui mène de la puissance hégémonique soviétique à son adversaire américain. La neutralité, ouverte ou honteuse, ne lui épargnerait point les coups ni les horreurs de la guerre. L'Europe continentale est, en outre, — nous avons trop tendance à l'oublier — un enjeu considérable pour l'U.R.S.S. par le potentiel de production et les positions géographiques qui sont situées à sa portée immédiate.

La neutralité n'aurait de sens et d'efficacité que si l'Europe occidentale possédait l'armature militaire capable de la faire respecter. Cette armature devrait être — l'exemple de la Suisse le prouve — égale à celle qu'exige une défense pure et simple. L'Europe ne la possède pas et ne peut l'acquérir que par l'effet d'une coalition comprenant l'un ou l'autre des deux principaux adversaires.

L'Europe seule n'a point d'armes de destruction massive opposables aux armes semblables de qui voudrait l'attaquer.

L'Europe seule ne peut pas, présentement, tirer de ses ressources les moyens d'interception de l'aviation stratégique.

L'Europe seule n'a pas les matériels et armements des forces terrestres nécessaires à sa défense. Elle n'a pas l'aviation tactique indispensable à l'appui des forces terrestres. Elle n'a pas les réserves de matériel, les ressources de production, les matières premières, l'autonomie de ravitaillement que doivent posséder les territoires prétendant ne dépendre que d'eux-mêmes.

Une stratégie européenne indépendante est un leurre.

L'aide militaire américaine, à supposer qu'elle fût maintenue, bien que dépouillée du caractère de « self and mutual Aid » que le Congrès a voulu lui donner, ne serait jamais telle, pour une Europe indépendante, qu'elle lui permît de pourvoir à une défense efficace.

Une troisième force internationale, constituée par l'Europe occidentale, ne peut plus être à l'échelle du conflit qui s'approche.

LA VÉRITABLE VOIE

La défense de l'Europe ne se conçoit que dans un ensemble mondial au moyen d'un vaste système régional de sécurité tel, du reste, que le prévoit la Charte de San Francisco.

En effet, l'Europe encore libre qu'il s'agit de défendre — on ne saurait trop souligner cet aspect essentiel — n'est, à l'échelle du monde où se hausse tout conflit moderne, qu'une assez étroite péninsule sur laquelle est suspendue la masse eurasiatique et la puissance militaire de l'U.R.S.S.

Défendre ce morceau d'Europe, c'est le placer sous l'effet protecteur d'un système militaire assez vaste et assez puissant pour qu'il soit rapidement capable de retarder, puis de rendre improbable et finalement impossible, l'agression soviétique.

L'appareil de défense doit, certes, comporter une force européenne aéro-terrestre d'un volume suffisant, c'est-à-dire de l'ordre de 50 divisions terrestres et 5 000 avions tactiques. Mais cette force européenne ne vaut que dans la mesure où elle appartient à un système beaucoup plus important et articulé en profondeur. Ce système doit comprendre une force stratégique réservée d'un volume et d'une composition comparables à la force européenne et dotée de divisions aéroportées ; des forces navales assurant la maîtrise des mers ; de larges possibilités de transport et des infrastructures nécessaires à la manœuvre stratégique des masses et des ravitaillements ; des armes scientifiques, une aviation stratégique, des possibilités d'interception de l'aviation stratégique ennemie, etc...

Un tel système, on le voit, ne peut résulter que d'une vaste coalition des peuples libres, englobant à la fois les pays les plus faibles et les pays les plus forts, les plus exposés et les plus abrités. La difficulté d'une semblable coalition, destinée à faire face à la puissance concentrée du Kremlin, est de présenter assez de cohésion, de solidarité et d'unité pour constituer une force capable de répondre avec rapidité et précision aux actions soviétiques. La coalition des peuples libres pourrait être celle du Pacte Atlantique. Mais elle doit posséder les conditions de l'unité et de l'autorité qui lui manquent encore. Ces conditions lui sont marchandées par souci des indépendances nationales et par crainte de la suprématie que pourrait s'arroger l'allié le plus fort.

Le danger qui est à nos portes est celui de l'hégémonie soviétique qui emporterait notre civilisation et ferait disparaître la liberté des nations et des personnes. Ce danger vaut que les peuples libres consentent à leur coalition quelques changements d'habitudes et recherchent une solution démocratique. La bonne volonté de tous permettrait de trouver une organisation efficace, si chacun des peuples se décidait à abandonner, au profit de l'ensemble, la même part de souveraineté, sans hégémonie de quiconque.

Au surplus, l'ampleur des moyens de défense à mettre en œuvre — on l'a vu plus haut — nécessite un grand effort de la part des peuples coalisés. Les économies ne doivent pas en être écrasées, car il faut que les populations continuent à vivre et que leur niveau de vie vaille, à leurs yeux, la peine d'être défendu. Il est donc indispensable que l'effort militaire ne dépasse pas une proportion raisonnable du revenu national. Cela ne peut être que si, d'une part, une plus grande solidarité économique et une plus grande vitalité s'établissent entre les nations coalisées et si d'autre part, l'effort de guerre de chacune donne lieu à une véritable mise en « pool » des moyens de défense de la coalition, afin de faire disparaître les coûteux doubles ou faux emplois et d'instituer la plus étroite économie dans l'effort. C'est à près de 25 milliards de dollars que se monte le total des budgets militaires des douze partenaires du pacte de l'Atlantique. Cette somme est, en ce moment, gaspillée. Bien employée, elle suffirait presque à assurer l'annuité de la défense commune, la dépense globale nécessaire au « démarrage » comme première mise de fonds de la défense, excédant de peu le même montant.

La puissance de guerre de l'U.R.S.S. est considérable. Mais elle n'est terrifiante que par son contraste avec la faiblesse militaire des peuples occidentaux. Or il importe de ne pas se laisser frapper d'intimidation ni d'inhibition : jamais l'historien de l'avenir ne parviendrait à expliquer comment les 275 millions d'Européens occidentaux, avec un potentiel industriel encore très valable, joints aux 160 millions d'Américains des États-Unis et du Canada, avec un potentiel industriel et agricole en plein essor auraient été incapables, tous ensemble, de ne point se laisser écraser, dominer, disperser et détruire par l'actuelle Russie soviétique, avec son potentiel tout juste naissant.

Il dépend des peuples libres, il dépend surtout des peuples européens qu'il n'en soit pas ainsi et qu'ils aient, en temps voulu, la clairvoyance de leurs possibilités et de leur devoir.

Encore quelques mois, deux ans peut-être, et l'U.R.S.S. possédera tous les moyens de guerre qui lui permettront, si nous continuons à ne rien faire, d'exercer simultanément les actions stratégiques l'autorisant à affronter le conflit final.

L'on dira : nous n'arriverons jamais à mettre en œuvre dans un aussi court délai les conditions et les moyens de la défense. Il faut qu'on sache qu'il suffit de construire déjà quelque chose et de contrecarrer sur certains points les calculs de supériorité du Kremlin pour obliger celui-ci à un effort supplémentaire et par conséquent à ajouter de nouveaux délais aux délais stratégiques, dont l'Occident dispose encore. En poursuivant ensuite l'effort et en reculant sans cesse le moment où l'U.R.S.S. pourra déclencher ses actions offensives, nous parviendrons à rendre le conflit moins probable et on peut l'espérer, finalement impossible.

L'heure de la paix sera enfin venue.

PIERRE BILLOTTE

BALZAC
COLLECTIONNEUR

Les lecteurs des Lettres à l'Étrangère *qui ont paru dans la* Revue de Paris *en* 1933, 1936, 1947 *et* 1949 *(et dont la dernière série sera publiée dans une de nos prochaines livraisons) ont tous été frappés par la passion avec laquelle Balzac recherchait des meubles, tableaux et objets anciens. Les déclarations enthousiastes de l'auteur de la* Comédie Humaine *sur la valeur des acquisitions auxquelles il procédait incessamment n'ont pas manqué d'inspirer à certains un scepticisme dont les spécialistes savaient déjà qu'il était justifié. L'étude inédite de Stefan Zweig que l'on va lire achèvera d'éclairer ceux qui conservaient encore des incertitudes sur la solution qu'il convient de donner à cette curieuse question. (N.D.L.R.)*

SI on soumettait sans signature à un lecteur non averti les lettres de Balzac écrites en 1845 et 1846 et si on lui demandait la profession, les inclinations essentielles de leur auteur, il répondrait certainement : un marchand d'antiquités, ou un collectionneur de tableaux, à moins que ce ne soit un spéculateur en terrains, un agent immobilier. A tout le moins il ne soupçonnerait pas là un romancier. Et en effet, à cette époque, l'achèvement de *la Comédie humaine* préoccupe beaucoup moins profondément Balzac que la maison qu'il veut faire bâtir pour sa future femme (L'Étrangère - Madame Hanska) avec l'argent dont elle héritera et le produit de ses travaux à lui. Pour cet amateur d'illusions délicieusement incurable, toujours les espoirs sont des certitudes. Cette fois encore il met la charrue devant les bœufs, où plutôt il amène la charrue devant la place vide où devraient se trouver les bœufs. En 1845 Balzac ne possède ni maison, ni terrain où il puisse bâtir une nouvelle demeure et, pour commencer, il ne possède pas l'argent pour acheter le terrain où bâtir le palais. Il n'en commence pas moins déjà à installer de toute son ardeur cette maison qui n'existe pas encore. Le voici atteint d'une nouvelle manie : la bric-

à-bracologie. La maison qui doit abriter une Rzewuska [1], petite-nièce d'une reine, doit être une chambre au trésor, une galerie de tableaux, un musée. Ce grandiose extravagant, chez qui on vient tous les deux mois faire la saisie pour quelque deux ou trois cents francs qu'il ne peut payer, se met très sérieusement à rivaliser avec le Louvre, l'Ermitage, les Offices, les palais royaux et impériaux. Il veut aussi, lui, avoir pendus aux murs de sa galerie son Holbein, son Raphaël, son Sebastiano del Piombo, son Van Dyck, son Watteau, son Rembrandt, les chefs-d'œuvre de tous les temps. Il lui faut dans son salon les meubles antiques les plus précieux, les porcelaines choisies de Chine et de Saxe, les boiseries les plus merveilleuses. Il faut que ce soit une demeure de rêve comme le château d'Aladin.

Comment Balzac se procure-t-il, sans avoir les capitaux nécessaires, des tableaux de Holbein ou du Tintoret pour orner sa maison ? Le plus simplement du monde ; en ramassant chez les brocanteurs et les petits revendeurs toutes sortes de vieilles croûtes et de prétendues occasions et en les baptisant ensuite des Holbeins et des Tintorets. Le goût de la spéculation, hérité de sa mère, trouve soudain une soupape dans cette chasse aux antiquités. Peu importe où il s'arrête ; dans chaque ville il faut qu'il furette chez les revendeurs. C'est vraiment une attraction magnétique. Ici il achète des cadres, là des tableaux, là des vases, là des girandoles. Il passe des journées en recherches chez les antiquaires. De Naples, de Gênes, de Dresde, de Hollande, arrivent avant même qu'il sache où les diriger — et la plupart du temps sans qu'il puisse payer le transport — des caisses d'objets précieux pour le futur palais Balzac. Naturellement, malgré son génie, il ne s'entend pas le moins du monde à apprécier la véritable valeur des objets et le plus petit commerçant est plus fort que lui. Mais il fait des affaires dans une sorte d'ivresse. Comme un homme pris de fièvre a des hallucinations, ainsi Balzac voit constamment dans tous ces achats des bénéfices fous. Dès 1846, ce mendiant, cet éternel endetté estime son avoir à 400 000, à 500 000 francs et ses lettres à madame Hanska contiennent sans cesse de nouveaux bulletins de ses extraordinaires réussites.

Madame Hanska n'a jamais été portée elle-même à l'économie. Elle, et aussi sa fille, ont également la manie de faire des achats et les joailliers de la rue de la Paix ont en elles de bonnes clientes. Elle s'entoure surtout de ces objets de toilette prétentieux que le siècle aime incrustés d'or ciselé, exagérément précieux. Mais elle sait tout de même compter bien qu'en gros chiffres. Elle a, semble-t-il, mis à la disposition de son ami une somme d'environ 100 000 francs, — le trésor louloup — pour l'achat et l'installation d'une maison. Le point de départ est, comme toujours chez Balzac, excellent. Il veut meubler sa demeure de bons meubles anciens qu'il achètera. S'il savait attendre l'occasion

1. Madame Hanska était née Rzewuska.

propice, il pourrait, avec les 100 000 francs de madame Hanska, acquérir une belle maison et l'installer confortablement, richement même. Mais Balzac ne peut pas attendre, il ne peut pas se maîtriser. D'acheteur occasionnel le voilà devenu aussitôt collectionneur, spéculateur possédé de sa manie. Et alors qu'il a bien raison de dire que, comme écrivain, il peut rivaliser avec n'importe lequel de ses contemporains, c'est une stupidité chez lui de vouloir se mesurer comme acheteur de tableaux avec les rois et les princes et de vouloir s'offrir un Louvre, en deux ou trois ans bien entendu et presque sans argent. Toujours passe à travers sa vie cette ligne fine comme un souffle qui sépare la raison de la folie. Madame Hanska s'inquiète parfois et invite à la sagesse. Balzac lui démontre alors avec des calculs compliqués qu'il agit avec une extrême prudence, qu'il est économe et habile. Et on se fatigue parfois de cette manie de se duper constamment soi-même.

Mais il est bien amusant de suivre une fois ces affaires de Balzac et de voir comment le futur propriétaire de la galerie de tableaux fait de l'argent. Ainsi il achète un service de « vieux Chine » pour 300 francs et triomphe : « J'ai eu cela pour 300 francs. Dumas a payé 4 000 pour le même. Ça vaut au moins 6 000. »

Au bout de quelque temps à vrai dire il est moins fier de constater que la porcelaine de Chine a été fabriquée en Hollande. « Ce n'est pas plus chinois que moi. » Et il ajoute tristement : « Crois-moi, collectionner du bric-à-brac, c'est une science. »

Bien sûr cela ne l'empêche pas de continuer à cultiver joyeusement cette science. On n'a qu'à voir combien d'excellentes affaires il a faites en un seul jour (le 15 février 1846) : « J'ai flâné pendant trois heures pour acheter : Primo : une tasse jaune (5 francs) qui vaut bien 100 francs ; c'est une merveille. Secundo : une tasse qu'on a offerte à Talma, bleu de Sèvres, empire, d'une richesse incalculable, car il y a dessus un bouquet de fleurs peint qui a dû coûter 5 louis (20 francs). Tertio : six chaises d'une richesse royale, incrustées de bois, des fleurs, des bouquets pour le salon vert. J'en garderai quatre et avec deux, je ferai une causeuse. C'est une affaire d'or. Voilà, sauf les portes, le mobilier de ce petit salon terminé (deux cent quarante francs). »

Ce même jour il trouve encore, toujours en flânant : « Deux vases de Sèvres ; cela a dû coûter 5 ou 600 francs. (Garde-moi le secret, j'ai eu cela pour 35 francs.) C'est une occasion comme je n'en ai jamais vu. On ne sait pas ce que c'est que Paris. Avec du temps et de la patience, tout s'y trouve à bon marché. Quand tu verras la tasse jaune, royale, que j'ai eue pour 5 francs, tu ne voudras jamais me croire. »

En même temps il marchande encore un lustre « qui vient d'un mobilier de l'Empereur et pèse deux cents livres. Le cuivre vaut 2 fr. 50 le kilo et j'aurai le lustre pour sa valeur intrinsèque : 450 francs, donc absolument pour rien. Tu seras logée comme une reine, entourée de ce que les

arts ont de plus royal, de plus somptueux, de plus élégant et il nous restera des capitaux ».

Car il est persuadé que personne n'achète meilleur marché que lui : « Je veux que tu reconnaisses que ton louloup est aussi bon administrateur que bon travailleur et économe. Je fouille tous les coins de Paris. De jour en jour les belles choses doublent de prix. »

Il lui arrive bien parfois de petits malheurs qu'il va même jusqu'à constater : « Je trouve la miniature de madame de Sévigné, faite du temps de Louis XIV pour 100 francs. La veux-tu ? C'est un chef-d'œuvre. »

Le lendemain il rectifie : « La miniature est affreuse. »

Mais par bonheur il a déjà fait une autre trouvaille formidable : « J'ai un portait extrêmement ressemblant de votre grand-tante la Reine de France, d'après Coypel, évidemment faite dans son atelier et qui, pour vous, sera un portrait de famille. Rassure-toi, ô louloup, c'est acheté pour la valeur du cadre. »

Une semaine plus tard il sait déjà que ce n'est pas un Coypel, mais « seulement » un Lancret. Heureusement le cadre tout seul vaut, soi-disant, 80 francs pour un marchand. Et il n'a payé pour le tout que 130 francs. On est tenté parfois de douter de sa raison quand il écrit : « Le petit paysage rond est un Ruisdael. Miville m'envoie le Natoire et le Holbein pour 350 francs. »

Quand on songe que, dans son *Cousin Pons*, le même Balzac commente, à la même époque, l'immense valeur d'un Holbein, on est obligé de se demander si l'idée ne lui est pas venue un seul instant de savoir pourquoi c'est précisément à lui que ces imbéciles de marchands de tableaux ont cédé les Holbeins pour 300 francs. Mais il ne se pose pas cette question, il rêve ; il laisse courir son imagination et il achète. A tous les coins de rues il y a quelque affaire fantastique qui l'attend : « Paris est littéralement pavé de telles occasions ! » Le revers de ces magnifiques affaires n'apparaîtra qu'au moment de la liquidation. La vente aux enchères à l'Hôtel Drouot après la mort de sa femme en donne un bilan impitoyable. On n'a plus jamais entendu parler des vrais Holbeins et des Ruisdaels authentiques. Pas une collection où se trouve un tableau tant soit peu digne d'être mentionné qui soit signalé comme provenant « de la galerie Balzac ». Les prix qu'atteignirent ses plus belles pièces de choix furent catastrophiques. Il n'a pas vu cela. Mais déjà de son vivant il a fait une expérience. L'histoire de ses meubles lui montre — ou aurait dû lui montrer — combien il est plus facile d'acheter que de vendre. Et c'est là une leçon qu'il aurait dû déjà retenir lors de la spéculation sur les Jardies qu'il acquit pour 100 000 francs et dut céder pour 15 000.

Le 21 décembre 1843, il voit chez un antiquaire quelconque un bureau et une vieille commode, selon toute vraisemblance de la marchandise italienne de série. Mais du même regard fantaisiste avec lequel il reconnaissait un jour sans hésiter dans un bric-à-brac une montre quelconque

comme « la montre de la reine Henriette d'Angleterre » il affirme : « Ce meuble ferait l'orgueil d'un palais. Il s'agit du secrétaire et de la commode, faits à Florence, pour Marie de Médicis et qui portent ses armes. Ils sont tout en ébène avec des incrustations de nacre, d'une richesse, d'un choix, et d'un dessin à faire pâmer feu Sommerard. J'ai été ébloui. Cela mérite d'être placé au Louvre. »

On peut faire apparaître ici, comme un exemple typique, combien chez Balzac, la spéculation est inséparable de l'intuition. En lui se manifeste au même moment que l'enthousiasme, le désir de faire une affaire. Le premier instinct qui s'éveille était encore du domaine de l'esthétique, avec une nuance patriotique même : « On se doit de sauver ce souvenir des Médicis et de la protectrice de Rubens des mains des bourgeois. J'écrirai vingt pages pour cela. »

Mais déjà il ajoute en même temps : « Mais au point de vue de la spéculation, il y a 2.000 francs à gagner. »

Le lendemain 22 décembre, Balzac a acheté les deux meubles pour 1 350 francs (heureusement payables en grande partie dans un an). Et par-dessus le marché on lui fait cadeau d'une illusion encore plus absurde que la plupart des précédentes.

« J'ai fait une grande découverte historique et vais la vérifier ce matin. La commode seule est de Marie de Médicis, le secrétaire doit porter les armes de Concini ou celles du duc d'Epernon et sur le secrétaire il y a des M très amoureusement encadrés. Ceci démontrerait l'intimité de Marie de Médicis avec l'un ou l'autre de ses favoris. Elle a donné sa commode et a fait faire le secrétaire. Le maréchal d'Ancre, maréchal pour rire, a, sur le secrétaire, des canons et des attributs de guerre en nacre. »

Tout ce qu'il y a d'exact dans cette histoire fantaisiste, c'est uniquement que Concini, le futur maréchal d'Ancre, a bien été effectivement le favori de la reine Marie. Tout le reste est naturellement imagination romanesque. Mais pour Balzac les deux objets sont, en l'espace d'une journée, devenus sensiblement plus précieux. Il a déjà fixé leur nouveau prix et a aussi déjà un acheteur en vue : « La commode à elle seule vaut 4 000 et je la vendrai au Roi pour le musée du Sommerard en gardant pour moi le secrétaire. Je la ferai proposer au château avant tout, car la place de ceci est au Louvre. »

Ce bénéfice, qui n'est encore qu'une espérance, n'est naturellement destiné dans l'imagination de Balzac qu'à faire de nouvelles affaires, magnifiques et faciles : « Si je pince 3 000 francs à Louis-Philippe pour la commode, je serai bien heureux, car j'aurai dans les 1 650 francs de gain un petit fonds pour travailler dans le bric-à-brac et augmenter nos trésors. »

Mais madame Hanska — comme c'est étrange ! — n'a pas confiance en cette splendide affaire et blâme sa folie des meubles. Balzac lui répond : « Le meuble va être vendu. Il me donnera de l'argent et une des deux pièces pour rien. »

En commerçant retors, il cherche à obtenir plus de succès dans cette vente par des notes dans les journaux qui lui font de la réclame : « C'est l'article du *Messager*, que vous verrez sans doute répété dans les *Débats* qui a soulevé l'attention. »

Le 11 février paraît en effet dans *le Messager* la description des fameux meubles rédigée par Balzac : « Un de nos plus célèbres écrivains, grand amateur d'antiquités, vient de retrouver, par l'effet du hasard, un meuble d'une très grande valeur historique. C'est la commode qui ornait la chambre à coucher de Marie de Médicis. Ce meuble, un des plus magnifiques objets d'art qui se puissent voir, est en ébène plein... »

Mais le roi, semble-t-il, ne veut rien savoir de cette pièce de choix, venue des trésors de sa noble devancière. A la fin quelques antiquaires se présentent, alléchés par la réclame des journaux. Déjà Balzac triomphe : « Il y a un acquéreur qui veut bien payer 10 000 francs mes deux meubles florentins pour les revendre 20 000 à la Couronne. Il promet 1 000 francs à Dufour, le marchand. Je ne veux vendre que la commode. On vient de toutes parts, même les marchands de curiosités, et il y a la plus ébouriffante admiration. »

Mais après y avoir regardé de plus près, les acheteurs et les admirateurs ont bien l'air de s'être retirés. En mars rien n'est encore conclu et tout autre que lui serait alors convaincu de son erreur. Balzac au contraire voit en imagination les prix qui montent sensiblement.

« *J'ai celui des deux meubles que je veux garder. C'est au-dessus de tout éloge, de toute expression d'admiration. Mais je ne les conserverai ni l'un ni l'autre. Le plus célèbre de nos marchands de curiosités a estimé cela* 60 000 *francs. L'ouvrier qui l'a remis à neuf estime le secrétaire à* 25 000 *francs de travail et dit qu'on a dû y être occupé trois ans. Les arabesques sont dignes de Raphaël. Je vais voir si, à Londres, le duc de Sunderland, un pair ou un Robert Peel quelconque veut le payer* 3 000 *livres sterling. Il sortira payant mes dettes de chez moi ou je le garderai.* »

Un mois s'écoule de nouveau et pas une des 3 000 livres ne s'est montrée. Mais Balzac ne cède pas. Avec une admirable ténacité il a échafaudé un nouveau projet. Il va faire paraître dans *le Musée des Familles* une reproduction de ces « meubles royaux » et le journal devra lui payer 500 francs de droit de publication. Comme cela les deux objets ne lui coûteront plus 1 350 mais 850 francs.

Cependant le printemps passe, l'été passe, sans que la reproduction ait été publiée et sans qu'un acquéreur se soit présenté. Voici en octobre un rayon d'espoir : « Une grande nouvelle ! Rothschild a envie de mes meubles florentins, et va venir sans doute les voir chez moi. Je veux 40 000 francs. »

Cela signifie qu'après n'avoir pas réussi malgré toute sa réclame, pendant tout le cours d'une année, à gagner sur son achat les 3 000 francs rêvés, Balzac, sur une vague formule de politesse, élève le chiffre à 40 000. De la visite de Rothschild, on n'entend plus jamais parler.

Par contre il est question du duc de Devonshire et Balzac soupire : « Si cela réussissait ! Oh ! quel changement ! »

Mais il va de soi que cela ne réussit pas. Il n'y a pas de changement ; il n'y en aura jamais. Il fait l'année suivante une dernière tentative auprès du roi de Hollande et dans son désespoir, il demande maintenant la somme tout à fait folle de 70 000 francs, donc dix fois le prix qu'il n'a pas pu obtenir à Paris. Il va jusqu'à mobiliser son ami Théophile Gautier dans cette entreprise.

« *J'ai besoin de Gautier pour un feuilleton sur mes meubles florentins. Il n'y a plus que pour huit jours de gravure et j'en aurai des épreuves à envoyer au roi de Hollande. Cela fera beaucoup de tapage.* »

Mais tout ce tapage finit lui aussi par s'apaiser. Il n'a jamais touché 60 000, ni 50 000, ni même 5 000 francs pour ces deux deux meubles royaux. Et la mort seule lui a épargné d'apprendre quelle somme ridicule ils ont été payés à la vente aux enchères à l'Hôtel Drouot.

*
* *

Les meubles et la porcelaine, les coffres et les commodes s'entassent les uns sur les autres pour la future maison. Trésors difficiles à garder, car, comme par le passé, les créanciers sont aux trousses de Balzac. Il est donc temps de songer avant tout à la maison qui sera mise au nom de madame Hanska, ce qui la rendra intangible. Là encore le point de départ de Balzac est relativement modeste. Selon ses vues, tous deux mèneront à Paris une « existence excessivement simple ». Cette vie toute simple coûtera tout de même au moins 40 000 francs par an. On ne peut pas s'en tirer à meilleur marché, explique-t-il, car Victor Hugo, qui dépense 20 000, « vit comme un rat ».

Acheter une maison, ce n'est pas pour Balzac comme pour les autres mortels faire simplement l'acquisition d'un immeuble dans lequel on puisse loger. Acheter, c'est toujours vouloir faire une bonne affaire.

« *L'idée d'avoir une maison ne m'est venue depuis trois ans que par économie. Faire une bonne affaire en ayant une maison est une idée naturelle.* »

Il se met donc en quête et, là où il découvre quelque chose il veut absolument se persuader que c'est bon marché. Ainsi une maison à Passy doit bien revenir à 100 000 francs. Mais, d'après ses calculs, ça ne fait en réalité que 60 000 :

« *Car on va faire à Passy une route qui coûtera* 500 000 *francs pour éviter la montagne. Elle passera à douze pieds au-dessous de notre rocher dont on achètera un morceau, ce qui fait, dit-on,* 10 000 *francs d'indemnité ; puis il y a pour* 30 000 *francs de terrain à vendre rue Franklin.* »

En décembre il voit un terrain à Mousseaux : « Nous pourrions sûrement y doubler notre capital. » Puis il découvre une maison, rue Montparnasse : « Elle nous irait comme un gant. »

Il n'y a qu'un petit malheur : « Il faut la démolir en partie. » L'intérieur devrait être entièrement transformé. Cela coûterait 120 000 francs. Mais ces faux frais sont très faciles à récupérer en faisant en outre l'acquisition d'autres terrains sur lesquels on réalise des bénéfices. C'est le vieux système de ses années de début quand il annexait à la maison d'édition, l'imprimerie et à l'imprimerie, la fonderie de caractères.

Au printemps, c'est la campagne qui attire ses regards. On n'y vit pas seulement pour rien, on peut encore attendre tranquillement que les prix des terrains montent. Le capital donne des rentes. Comme la vie est simple ! « Une vigne à Vouvray nous rapportera et ne nous coûtera que 20 à 25 000 francs. »

Mais ce serait fou d'acheter un vignoble quand on peut avoir en Touraine tout un château avec des vignes et des arbres fruitiers, des terrasses et une vue superbe sur la Loire. Est-ce que cela ne revient pas à 200 ou 300 000 francs ? Balzac l'aura pour rien et il sait compter : « Tu vas sauter de joie. Moncontour est à vendre ! Ce rêve de trente ans de ma vie va se réaliser, ou peut se réaliser. »

On n'aura à payer comptant que 20 000 francs, tout au plus. Après quoi on vendra une partie des terres par parcelles ; les vignobles de la propriété, à eux seuls, représentent déjà — d'après les calculs les plus sûrs, établis sur la moyenne de dix années — les intérêts du capital à 5 p. 100. De ces vignobles on peut aussi aliéner facilement dix arpents et réaliser ainsi 40 à 50 000 francs. Cela couvre intégralement le prix d'achat. Et à la fin de la lettre le ton devient lyrique : « Te souviens-tu de Moncontour, de ce joli petit château à deux tourelles qui se mire dans la Loire, qui voit sur toute la Touraine ? »

Un ancien camarade d'école négocie pour lui. Mais ce projet-là, lui aussi, est peut-être encore trop mesquin. Balzac est convaincu que seules les tout à fait grosses affaires sont avantageuses : « Les petites choses sont hors de prix parce que les petites fortunes abondent. Il faut un gros morceau pour faire une bonne affaire. »

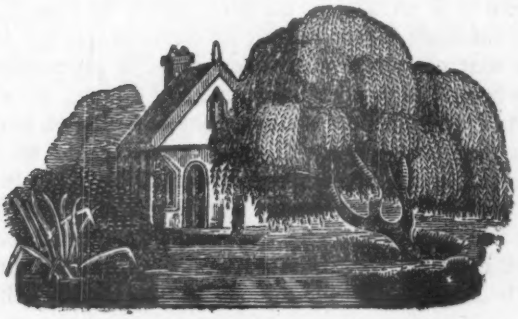
Alors, pourquoi pas le château de Saint-Gratien ? Il appartient à M. de Custine qui s'y est ruiné, tout comme Balzac aux Jardies. « Saint-Gratien lui coûte 300 000 francs et il m'a parlé de le vendre 150 au premier mot. Il finira par donner cela à rien ! »

Mais M. de Custine n'est pas un Balzac et il semble n'avoir tout de même pas donné sa propriété pour rien. Balzac est contraint de continuer ses recherches, et c'est seulement au cours de l'automne 1846 qu'il finit par trouver sa maison : le pavillon Beaujon dans la rue Fortunée. Il date du XVIIIe siècle et a appartenu à un riche fermier général avant la Révolution. C'est là qu'on transporte les tasses royales, les commodes princières et les secrétaires, les vrais Holbeins et les Ruisdaels et les lustres qui pèsent cent livres. Cela deviendra le Musée Balzac, son Louvre, et prouvera qu'il faut sortir du néant des chefs-d'œuvre.

Mais quand plus tard son ami Gautier visite la maison et déclare avec stupéfaction que Balzac a vraiment dû devenir millionnaire, il s'en défend, mélancoliquement. « Non, mon ami. Je suis plus pauvre que jamais. Rien de toute cette splendeur ne m'appartient. Je ne suis que le portier et le gardien de ce palais. » Car, par précaution, à cause des créanciers, il continue d'abord lui-même à habiter le modeste ermitage de Passy où se trouve sa table de travail. Et c'est cette simple maison, avec ses manuscrits — et non les tapis, les affreux bronzes et les candélabres du pavillon Beaujon — qui est pour nous le vrai musée Balzac. C'est une loi de la vie que les hommes, et même les natures les plus géniales, ne mettent pas leur fierté là où se trouve leur valeur véritable, mais qu'ils veulent en imposer, être admirés et honorés pour des choses de bien moins de prix et beaucoup plus faciles. Balzac collectionneur en est un exemple caractéristique.

Stefan ZWEIG.

(Traduction de Fernand Delmas.)



La vignette reproduite ci-dessus était utilisée par Balzac dans son imprimerie.

LA MÉDECINE,

PROFESSION LIBÉRALE ?

UNE proposition de loi a été déposée sur le bureau de l'Assemblée nationale. Elle sera discutée dans quelques semaines. Si cette loi était votée, la médecine cesserait d'être une profession libérale. Le médecin serait assimilé à un manœuvre, rétribué aux pièces, et asservi à la Sécurité sociale.

On ne saurait d'une façon plus parfaite dégrader le rôle du médecin dans la société et il est difficile de faire preuve de plus d'ignorance de la profession médicale. Évidemment, les hommes qui ont élaboré un tel projet ne se sont pas rendu compte de ce qu'ils proposaient.

Entre une consultation pour un simple mal de tête, qui se traduit par la prescription d'un cachet d'aspirine, et une consultation longue, difficile, qui a parfois pour sanction une décision opératoire, on ne ferait aucune distinction : sur la feuille d'assurance sociale on marquerait dans les deux cas un grand C [1] et le médecin serait rétribué d'égale façon par les caisses de la Sécurité sociale. Que l'examen ait été simple ou compliqué, superficiel ou complet, très court ou très long, peu importe au législateur ! Que le diagnostic ait été difficile et le traitement délicat à établir, peu lui importe ! Que le praticien ait fait preuve d'une science consommée, d'une sagacité exceptionnelle et de qualités professionnelles remarquables, peu lui importe ! C sur la feuille d'assurance *pour tout* et *pour tous*. Cela dépasse les limites de l'absurde !

Puisque tous les examens de malades seront considérés à la même échelle, qu'il s'agisse d'une auscultation pour une bronchite qui demande au maximum cinq minutes, ou d'une étude d'un cas neurologique qui nécessite plus d'une heure, puisqu'on ne fera aucune distinction dans la difficulté du travail intellectuel selon les cas envisagés, puisque n'importe quelle consultation sera représentée pour le médecin par un C sur la feuille d'assurance sociale, puisque, en définitive, l'Etat paiera *aux pièces*, qu'importerait à l'étudiant d'acquérir une solide ins-

1. Ou C^3, ce qui, pratiquement, ne comporte pas de différence.

truction médicale, pourquoi passerait-il une partie de sa jeunesse à préparer des concours ardus, et plus tard, établi médecin, pourquoi occuperait-il ses heures de loisir à se tenir au courant des progrès de la médecine ? De sa valeur professionnelle la sécurité sociale ne tiendra pas le moindre compte : ce sera toujours un C sur la feuille, quel que soit l'examen clinique effectué, quelles que soient les capacités du médecin. C *pour tout* et *pour tous !* On me dira qu'un saint ne s'en soucierait pas. Mais le législateur ne doit pas prévoir la sainteté.

Alors, messieurs les fossoyeurs de la médecine, créons des écoles professionnelles de médecine, comme existent des écoles professionnelles de masseurs. Supprimons les facultés. Ne parlons plus d'enseignement supérieur. Surtout n'essayons pas d'élever le niveau de la médecine. Et ravalons tous les médecins au rang de manœuvres.

Ainsi, voilà la médecine que l'on veut tarifer, réglementer, étatiser. L'exemple de l'Angleterre devrait cependant être assez convaincant pour faire rejeter la nationalisation de la médecine. Dans ce pays, jadis foyer du libéralisme, une loi récente oblige l'État à prendre à sa charge toutes les dépenses d'ordre médical : honoraires des médecins, salaires des infirmières, frais d'hospitalisation ainsi que des médicaments et de tous objets de traitement. D'après les conventions passées entre l'État et le médecin, celui-ci peut soigner les malades selon un forfait de 18 shillings par malade et par an. On conçoit quelles peuvent en être les conséquences : consultations non motivées et réitérées de la part de certains individus soi-disant malades, incapacité matérielle pour le médecin d'examiner sérieusement les vrais malades, nécessité pour ce médecin de faire des consultations en série dans le minimum de temps pour le maximum de rendement, d'où l'obligation d'un *marché noir de la médecine*. Comment en serait-il autrement, puisque, au tarif de l'État, les malades sont non examinés, mais *débités*, comme on débiterait une marchandise anonyme et sans valeur. Abaissement du niveau scientifique et de la valeur morale du médecin, sans parler des dépenses considérables que représente un tel état de choses pour le budget de la Grande-Bretagne — 10 p. 100 de ce budget : tels sont les résultats en Angleterre de la médecine nationalisée.

La stupidité et l'immoralité de la loi qui menace la France ne s'arrêtent pas aux propositions que nous avons énoncées. Cette loi, si elle était votée, supprimerait la juridiction professionnelle en cas de faute, abus ou fraude. Les médecins seraient jugés, non par leurs pairs, comme l'exigent les statuts de l'Ordre des médecins, mais par une commission de trois membres : un conseiller de préfecture, un représentant de la caisse d'assurance sociale, un représentant du syndicat médical. Ce tribunal *statuerait publiquement*, « ce qui a un caractère infamant », comme l'a écrit fort justement le Professeur Portes, président du Conseil de l'Ordre des médecins, dans une lettre au Président de la Commission du travail de

l'Assemblée nationale. Il *statuerait sans appel :* n'y a-t-il pas là une réelle iniquité ? Parmi les sanctions, il est prévu que le médecin condamné aura l'interdiction de donner ses soins « *même à titre gratuit* » aux assurés sociaux : cette mesure n'est-elle pas contraire au devoir élémentaire d'humanité du médecin ?

Voilà donc à quel niveau de médiocrité et d'immoralité certains membres de l'Assemblée nationale veulent ravaler dans notre pays médecine et médecins ! On a peine à concevoir qu'une proposition de loi aussi odieuse puisse être prise au sérieux. Cette loi serait un crime contre la dignité humaine.

Il est assez triste de constater que les auteurs de cette proposition de loi ont omis, non seulement la qualité de l'acte médical et la valeur professionnelle, mais quelque chose de plus important encore, la valeur morale.

Sans cette valeur morale il n'est pas de médecin digne de ce nom, mais cela le législateur l'oublie.

Dans un discours récent, le Professeur Portes, qui a toujours défendu la dignité de la carrière médicale avec beaucoup de courage, disait : « Tout acte médical normal n'est, ne peut être et ne doit être qu'une confiance qui rejoint librement une conscience ». Pour le médecin, conscience de son devoir et de sa responsabilité, parfois écrasante.

En face du vrai médecin, il y a autre chose qu'*un client*, il y a un être qui souffre physiquement, peut-être aussi moralement, qui se confie, et qu'il faut aider de toute sa science et aussi de toute sa conscience ; il faut savoir lui dire les mots qui réconfortent, avoir vis-à-vis de lui ce sens indéfinissable qu'on appelle *le tact* et qui vient du cœur : des rapports de ce genre s'établissent bien difficilement dans une atmosphère de travail en série. Comme l'écrivait Luc Chantereau dans un très beau livre qui vient de paraître, *Médecin des Hommes* [1], « pour un temps que nous ne pouvons encore prévoir nous serons encore devant des hommes ». C'est pourquoi seul le colloque *librement consenti* entre le malade et le médecin, avec les nuances de tous ordres qu'il comporte, peut être bienfaisant.

Libre au législateur, qui ne comprend pas ce qu'est la dignité de l'individu, de faire du citoyen un robot dont toutes les ficelles seront tirées par l'État aveugle et tyrannique ; mais ce dont il n'a pas le droit, c'est de faire du médecin, en face d'un malheureux qui souffre, un individu sans esprit, sans morale et sans conscience.

PASTEUR VALLERY-RADOT,
de l'Académie Française.

1. Flammarion, éditeur, 1949, 236 pages.

Journal de l'exil

C'EST en 1892 que fut révélée l'existence d'un *Journal* tenu par Adèle Hugo, fille du poète, pendant les premières années de l'exil. La revue anglaise *Athenaeum* en parla d'abord, puis Octave Uzanne, qui eut connaissance du manuscrit, en tira une série d'extraits formant une brochure de soixante pages sous le titre : *Propos de Table de Victor Hugo* [1].

Étrange destin que celui de ce *Journal*. Il avait été acheté par un libraire de Londres, Samuel Davey, et provenait de Guernesey. Comment ces pages avaient-elles quitté Hauteville-House, je l'ignore. Octave Uzanne affirme qu'elles avaient été vendues « comme papiers de rebut » par quelque domestique de la maison [2]. Selon lui, ce qu'il avait sous les yeux était « un diarium de François-Victor Hugo ». Uzanne se trompait. L'écriture du *Journal* n'est pas celle de François-Victor, mais bien celle d'Adèle. La lecture attentive du texte suffit d'ailleurs à établir que la jeune fille est la rédactrice ; au surplus, dans un carnet du grand poète, sous la date du 10 décembre 1856, existe une allusion explicite à ce journal, à propos d'un rêve que Hugo avait fait, en décembre 1853, rêve, dit-il, « que j'ai raconté à mes enfants le lendemain et *qui a été écrit alors par ma fille* ». Or la relation de ce songe « significatif » figure effectivement dans les pages du *Journal de l'Exil*. Autre affirmation téméraire d'O. Uzanne : « De-ci de-là, écrit-il, de larges corrections apparaissent, indéniablement de la main du poète. » J'ai vu ces corrections. Il me paraît à peu près certain qu'elles sont de Charles Hugo, fils aîné du poète, et non de Victor Hugo lui-même.

Le silence se fit brusquement, après 1892, sur le manuscrit détenu

1. Cette brochure, tirée à 200 exemplaires, et devenue introuvable, avait été éditée par l' « administration de la revue *l'Art et l'Idée* ».

2. Cf. *L'Art et l'Idée*, 1892, p. 319. D'après des renseignements de bonne source, il semblerait que la coupable fût Julie Chenay, sœur de madame Hugo, et qui demeura, des années, seule à Hauteville-House. Elle aurait agi par inadvertance, et pour « mettre de l'ordre » dans cette maison encombrée de paperasses.

par Samuel Davey. Or une énorme liasse de papiers en désordre, où apparaît de temps à autres la mention *Journal de l'Exil*, est conservée au Musée Victor Hugo, à Paris, parmi les documents confiés à la garde du Musée par les héritiers du poète. Il y a là, de la main d'Adèle Hugo, des pages et des pages, dont un grand nombre (les trois quarts) écrites hâtivement au crayon, ou d'une encre pâlie, sont très mal déchiffrables, et d'autant mieux défendues contre nos curiosités qu'elles sont rédigées, souvent, dans une langue conventionnelle que s'était forgée, à son usage, la jeune fille. On sait comment Adèle Hugo, fugitive (1863) puis rapatriée (1872), acheva sa vie dans la démence. Les quelques photographies que l'on a d'elle, prises à Jersey et à Guernesey, nous montrent un beau visage triste, et des yeux toujours baissés. L'heure n'est pas encore venue de raconter, par le détail, la vie de cette infortunée. Il semble bien que les grandes pages conservées au Musée Victor Hugo, et pleines d'une bousculade de graffiti, portent déjà la trace d'un esprit où le trouble et l'ombre apparaissent. D'autres fragments du Journal errent parmi les marchands d'autographes ou dorment dans des collections privées.

Ce que j'ai pu connaître de cet ensemble ne saurait donner lieu à une publication intégrale. Seuls peuvent être retenus les fragments mis au net et transcrits par Adèle d'après les notes quasi sténographiques qu'elle prenait, au cours des conversations, ou les brouillons qu'elle griffonnait, avant de s'endormir, dans sa chambre, la soirée finie. L'état de dispersion où se trouvent aujourd'hui ces documents ne permet d'assigner de dates qu'à un petit nombre de textes. Adèle marquait bien en tête des feuillets, ou dans la marge, des chiffres indiquant les quantièmes. Mais que nous apprennent un « 14 », un « 17 », un « 24 », tout secs, au haut d'une feuille volante ?

Avant l'arrivée à Jersey, Adèle s'était bornée à des notations brèves : quelques lignes à peine sur l'emploi de sa journée ; précisions qui ne laissent pas néanmoins d'être instructives et dont je reproduirai l'essentiel. Lorsque la vie de famille, brisée depuis le 2 décembre 1851, reprit à Marine-Terrace, Adèle s'assigna le rôle de secrétaire, si l'on peut dire, des conversations de son père. Et c'est là que son journal prend pour nous une sérieuse importance. Nous grouperons ce choix de fragments sous cinq rubriques : — les *acta* de juillet-août 1852 ; — les notes concernant le spiritisme ; — les faits ou propos de Victor Hugo concernant sa vie à Jersey ; — les jugements portés sur les contemporains ; — les paroles du poète qui nous éclairent sur sa pensée dans l'ordre des grandes questions générales, littéraires, politiques ou philosophiques.

Rappelons qu'Adèle Hugo, née le 28 juillet 1830, avait vingt-deux ans lorsque l'exil commença pour elle. Le *Journal* ne fut poursuivi qu'à peine, et bientôt abandonné, après le départ de Jersey et l'installa-

tion à Guernesey (début novembre 1855). Tous les textes qui vont suivre sont donc de la période comprise entre la mi-juillet 1852 et la fin de l'année 1855.

HENRI GUILLEMIN

FRAGMENTS DU JOURNAL

I

12 juillet 1852. Nous partirons le 15 pour Villequier, où nous passerons dix jours. Le 25, nous serons à Jersey.

15 juillet. Nous partons pour Villequier.

21 juillet. Nous recevons une lettre de Toto [François-Victor] dans laquelle il prie maman de lui donner de l'argent et de le laisser à Paris.

24 juillet. J'écris une lettre à mon père pour le prier de ne pas attendre l'expulsion de Belgique pour se rendre à Jersey, afin de pouvoir retourner à Bruxelles en temps et lieu.

27 juillet. Je reçois une lettre de mon père. La réunion doit se faire samedi 29 juillet à Saint-Hélier. Nous devons partir demain soir de Villequier pour Le Havre, y passer deux jours, prendre à minuit le bateau de Southampton, passer le vendredi à Southampton et partir vendredi soir par le bateau à vapeur de Southampton à Jersey.

28 juillet. Nous partons pour Le Havre. On s'embarquera demain soir sur le bateau *le Grand-Turc*, à minuit.

29 juillet. Dîner avec Alphonse Karr.

31 juillet. Arrivée à Jersey.

1er août. Nous attendons mon père.

5 août. Mon père est enfin arrivé ce matin à midi et demi. Je ne l'avais pas vu depuis le 3 décembre 1851. Mon père a salué, et parlé à tous les proscrits français. A l'hôtel, nouvelle ovation de la part des proscrits. Allocution. On a crié, avec mon père, deux fois : « Vive la République ! »

6 août. Recherche d'un logement. Victor Hugo et sa famille ont visité l'île. Ils sont partis de l'hôtel de la *Pomme d'Or*, c'est-à-dire de Saint-Hélier, pour se rendre à Saint-Aubin. Victor Hugo a vu un orme ; il a dit : « Quelle douce chose : c'est un arbre de France » ; enthousiasmé de Gorey, près Port-Bail ; port ; château gothique, *Mount Orgueil Castle*. Victor Hugo a dit : « Après Le Tréport, Pasages et Etretat, c'est le plus bel endroit que j'aie jamais vu. » Presque décidé qu'on habiterait à Gorey.

7 août. Victor Hugo lit en famille quelques pages de *Napoléon le Petit.*

9 août. Visite de Le Flô [1].

10 août. Victor Hugo dit : « Mon rêve serait d'habiter dans une chambre dont les fenêtres donneraient immédiatement sur la mer. » Arcturus. Victor Hugo dit : « J'ai vu longtemps Arcturus à Paris derrière un des toits de la place Royale. Virgile en parle dans d'admirables vers. »

12 août. Trouvé à Saint-Clément une maison ayant un jardin inculte et une large terrasse mouillée par la mer. Cette maison s'appelle *Marine-Terrace.* Victor Hugo la loue pour un an.

14 août. Sur Proudhon [2] et sa lettre au prince-président. Vu à la Conciergerie : « Proudhon est un homme d'âge moyen, blond, à la voix forte, habillé en paysan et traînant des sabots. Proudhon et moi nous échangions nos idées. Il disait : « Voici les mesures que j'aurais prises :

» 1. Tout le clergé envoyé à Nouka-Hiva.

» 2. Le grand livre brûlé.

» 3. Saint-Sulpice et Notre-Dame démolies. »

» Sa conduite m'inspire un profond éloignement pour lui. Il ressemble à Sieyès excentrique et sans moralité. Incapacité de la parole. »

Madame Victor Hugo rappelle qu'il y a juste trois mois, le 14 mai 1852, Béranger était venu lui dire qu'il s'attristait de la publication de *Napoléon le Petit ;* il y voyait l'exil indéfini pour Victor Hugo.

16 août. *Marine-Terrace* donne, d'un côté, sur la route de Saint-Hélier au château de Gorey et sur de vertes prairies égayées par des cottages, de l'autre côté sur un jardin inculte et une vaste terrasse qui domine la mer. De la terrasse, on voit à droite le fort Élisabeth, à gauche la grève d'Azette. Au fond, une ligne fine : les côtes de France. La nuit, une étoile de feu au ras de l'horizon : le phare de Saint-Malo.

Au rez-de-chaussée, la salle qui servira d'atelier pour la photographie... Au deuxième étage, une pièce dont deux fenêtres dominent la pleine mer sera la chambre de travail de Victor Hugo.

Sur le frontispice de la maison : 1840.

II

28 septembre 1853. M. Charles Hugo et le général Le Flô tiennent la table [3].

LE FLÔ. — Qui es-tu ?

LA TABLE. — Démon.

1. Le général Le Flô avait été arrêté le 2 décembre, puis banni.
2. Il s'agit du célèbre théoricien socialiste.
3. On sait que Hugo à Jersey consacra de très nombreuses soirées aux tables tournantes.

LE FLÔ. — D'où viens-tu?

LA TABLE. — Enfer.

LE FLÔ. — Qui t'envoie?

LA TABLE. — Dieu.

VICTOR HUGO. — Dis-nous ton vrai nom.

LA TABLE. — Défunt.

VICTOR HUGO. — Veux-dire que le diable est défunt? Qu'il n'y a ni diable ni enfer?

LA TABLE. — Non.

VICTOR HUGO. — Alors explique-nous ce mot : défunt.

(La Table ne fournit pas de réponse claire.)

VICTOR HUGO. — Veux-tu nous parler politique?

LA TABLE. — Oui.

LE FLÔ. — Dis-nous quel est le gouvernement qui succédera à l'Empire.

LA TABLE. — Monablique.

VICTOR HUGO, *riant*. — Est-ce Réparchie? Quel sera le roi de cette monarchie?

LA TABLE. — Henri.

VICTOR HUGO. — Aura-t-il des enfants?

LA TABLE. — Non.

VICTOR HUGO. — Le successeur?

LA TABLE. — Louis.

LE FLÔ. — Est-ce le comte de Paris?

LA TABLE. — Oui.

LE FLÔ. — Dis-nous ton vrai nom.

LA TABLE. — Démagogue.

VICTOR HUGO. — Parle!

LA TABLE. — Lumière jaune nichée dans la lanterne.

VICTOR HUGO. — Continue.

LA TABLE. — Palsambleu, marquis, mon jabot est plissé par la blanchisseuse; mon pantalon s'est crotté dans la monarchie.

VICTOR HUGO. — Qui es-tu?

LA TABLE. — Louis.

VICTOR HUGO ET LE FLÔ. — Quel Louis?

LA TABLE. — Seize.

LE FLÔ et VICTOR HUGO. — Parle!

LA TABLE. — Je respecte les deux exilés.

VICTOR HUGO et LE FLÔ. — Nous t'écoutons nous-mêmes avec respect. Continue.

LA TABLE. — L'échafaud est le marchepied des vaincus. Le panier de la guillotine est le plateau de la balance où l'homme met sa justice; l'autre plateau est dans le ciel. Dans l'un, il y a la tête; dans l'autre, l'âme.

Le bourreau est le pendant de Dieu : le bourreau prend la tête, Dieu prend l'âme. La tombe prend la couronne.

LE FLÔ. — Que signifie ce dernier membre de phrase?

LA TABLE. — Noble soldat, la foi survit, mais le roi est mort.

LE FLÔ. — Est-ce pour toujours?

LA TABLE. — Mort.

LE FLÔ. — Pour toujours?

LA TABLE. — Mort.

LE FLÔ. — Qui est là?

LA TABLE. — Louis XVII.

LE FLÔ. — Parle!

LA TABLE. — Papa m'a dit de te dire que nous sommes morts.

LE FLÔ. — La monarchie est-elle morte avec vous?

LA TABLE. — Défendu d'être enfant terrible à l'enfant mort.

LE FLÔ. — Qui es-tu?

LA TABLE. — Le roi.

LE FLÔ. — Quel roi?

LA TABLE. — De Rome.

29 septembre 1853.

LE ROI DE ROME. — Je rougis en voyant ce Beauharnais mettre sa tête sur l'oreiller de mon cercueil. Il sommeillait. Il est venu. Il m'a dit : Dérange-toi, donne-moi ton manteau impérial. Il s'est endormi. Il ne sait pas qu'il s'éveillera dans mon suaire.

Février 1854. L'ombre du Sépulcre, ayant entendu dire à Victor Hugo qu'il préférait 10 000 francs à entendre Shakespeare, est venue lui faire une observation. Elle a fini par donner raison à Victor Hugo.

25 avril 1854. Le Lion d'Androclès [1] rugit dans la Table. Il cite à Victor Hugo l'hémistiche d'un vers fait par Victor Hugo et connu de lui seul.

Le lion fantôme et le génie exilé en savent peut-être plus long que le bon sens.

Tables. Apparition du Juif Errant et d'Homère.

Après la séance, trop courte, Victor Hugo dit qu'il pense que les révélations faites par la table de *Marine-Terrace* et publiées après la mort des exilés fonderont une nouvelle religion qui englobera le christianisme en l'élargissant, comme le christianisme avait englobé le judaïsme.

1. Le Lion d'Androclès apparaissait souvent au cours de ces « entretiens avec les esprits ».

VICTOR HUGO : « Je ne crois pas au phénomène des Tables d'une manière aveugle. Si le livre que nous faisons paraît, on verra que j'ai toujours discuté avec les esprits ; respectueusement discuté, mais discuté. J'ai en moi deux lumières, ma conscience, qui vient de Dieu, et ma raison. »

Victor Hugo dit à Guérin : « Mon barbier m'a raconté qu'un homme en avait tué un autre sur le dick, près de chez moi et que, ce matin, au point du jour, un passant avait été poursuivi près de ma maison par une femme en blanc qui n'était autre chose qu'une apparition. Je ne serais pas fâché non seulement de causer avec les esprits, mais d'en voir.

AUGUSTE VACQUERIE. — J'aurais une peur atroce.

M. GUÉRIN. — Moi aussi.

VICTOR HUGO. — Qui sait ? Vous, Guérin, qui avez l'habitude de sortir de chez moi vers les deux heures du matin et qui avez l'habitude de regarder la mer, peut-être verrez-vous l'ombre qu'a vue ce passant sortir lentement des troncs d'arbres qui bordent la route et qui font une digue à la mer. Je ne suis pas comme vous. J'éprouverais une douceur infinie à voir une ombre, à revoir les êtres que j'ai aimés et qui sont morts. »

III

26 janvier 1854.

CHARLES. — Iras-tu ce soir à la réunion des proscrits ?

VICTOR HUGO. — Non. Tu peux y aller avec Victor, mais moi je n'irai pas. Vous direz que je suis malade. Comme je me suis fait mal à la jambe en revenant l'autre jour du spectacle, c'est vrai.

CHARLES. — Rummel t'a vu ce matin parfaitement bien portant !

VICTOR HUGO. — Je suis résolu à ne pas aller à ces réunions. Entre nous, je dois vous le dire, je trouve que les proscrits n'ont pas à mon égard toutes les façons qu'ils devraient avoir. Je ne leur en veux pas, mais les proscrits ne m'ont jamais élu président de leur commission. Il ne me convient pas d'être là et de voir P. nommé président à ma place. Je suis résolu à aimer la proscription en masse ; je ne ferai partie d'aucune société, tout en étant bien avec chaque proscrit.

5 février 1854.

VICTOR HUGO : « La publication des *Châtiments* me rapportera moins que *Napoléon le Petit*. Trois personnes vivent sur les *Châtiments* : Samuel, Hetzel, puis un parasite : Mertens, qui touchera autant et plus que moi. Mertens n'a pas fait autre chose que cacher les formes dans son jardin. »

Février 1854. Le général Le Flô est arrivé hier de Londres et est venu voir madame Victor Hugo.

MADAME VICTOR HUGO, *souriant*. — Eh bien, général, sans indiscrétion, qu'est-ce que vous avez tramé avec vos petits princes ?

LE FLÔ. — J'ai vu le duc et la duchesse de Nemours, qui habitent Claremont, à huit lieues de Londres. La duchesse d'Orléans n'ayant pas de quoi s'y loger, a été obligée de louer, à trois lieues de là, une petite maison bourgeoise, moins bien que votre logement, car elle n'a ni votre terrasse ni la mer. Le duc d'Aumale est mieux logé. Il a une charmante maison où il habite avec sa femme. Son père l'a habitée lui-même en 1815-1818.

Le duc de Nemours est très engraissé et n'a plus cette distinction qu'il avait autrefois. La duchesse n'est plus belle.

La duchesse d'Orléans a consenti à moitié à la *fusion*. On se passera d'elle, voilà tout! Elle attend la majorité de son fils.

23 avril 1854.

VICTOR HUGO. — C'est, à mon avis, une faute que Bonaparte a commise en envoyant Plonplon [1] en Orient. Que le fils Jérôme remporte une victoire et il se fera bien vite aimer des troupes d'autant plus éprises de lui que le fils Jérôme a une grande ressemblance avec l'Empereur (le vrai). Je suppose le fils Jérôme victorieux. Il rentre à Paris, renverse Bonaparte et se fait empereur. Bonaparte n'a comme fait d'armes que le massacre des Boulevards. Le fils Jérôme peut remporter une victoire qui lui donnera le renom de Marengo ou d'Austerlitz.

CHARLES HUGO. — On dit que Girardin [2] a accompagné Jérôme. Girardin traînait avec lui Rachel et Constance.

VICTOR HUGO. — A mon avis, Girardin joue le seul jeu qu'il puisse jouer. Il n'est possible ni avec la République, ni avec la Monarchie, ni avec l'Empire. Il n'est possible qu'avec le fils Jérôme. Bonaparte ne prendra pas Girardin pour ministre, parce qu'il redoute les individualités. Le rêve de Girardin c'est d'être le Colbert d'un Louis XIV.

C'était la fête de ma mère. Ma mère avait demandé à mon père de lui donner un paquet de plumes. Au moment du dîner, mon père se dérobe tout à coup avec un air de mystère ; il revient et offre à ma mère une simple boîte ; de simples plumes y étaient ; au fond était un troisième petit paquet où se trouvait une simple plume. C'était la plume avec laquelle mon père avait écrit le volume des *Châtiments*.

Mon père peint son procédé, sa manière d'être, avec la proscription : une habileté qui consiste à se retirer pour être demandé. Bienveillance froide, et rapports de frères en exil.

... Pendant que tout le monde est haletant après les nouvelles, mon père n'écoute pas et reste absorbé. Il a remarqué que le plat d'asperges

1. Le prince Napoléon, fils de Jérôme, cousin de Napoléon III. « Orient » = Crimée.
2. Émile de Girardin. Le fondateur de *La Presse*.

est mal dressé : les grosses sont sous les petites ; les queues et les gros bouts sont mêlés. Cette observation consterne mon père et le rend indifférent aux massacres de Crimée.

Victor [1] passe de la Crimée à la France. Il parle de la cherté des vivres, de la récolte qui s'annonce mal. Mon père reste plongé dans ses asperges. Charles [2] a beau le secouer par une brusque apostrophe, mon père résiste à la conversation et déclare que la situation des asperges l'intéresse plus que l'éternelle bataille autour de Malakoff et que la mauvaise récolte. Explosion générale.

La presse apprend à Victor Hugo la mort d'Armand Bertin [3].

VICTOR HUGO. — Le père Bertin sera durement et injustement traité par l'Histoire. Le père Bertin reste une figure à faire.

AUGUSTE VACQUERIE. — Mais vous qui traitez si bien Bertin, pourquoi n'amnistiez-vous pas au même chef Granier de Cassagnac ? [4]

VICTOR HUGO. — Malgré mon ancienne amitié pour Granier, je dois dire qu'il est moins excusable que le père Bertin. Granier était républicain. Bertin, lui, a toujours été ce qu'il était : le conseiller hautain du gouvernement. D'ailleurs, je comprends ainsi le journal du gouvernement de l'avenir ; j'y ferais participer tout ce que la littérature contiendrait d'écrivains éminents.

Mon père reparle des *Contemplations* et de la manière dont il veut les faire paraître. Bonaparte a été sollicité par Plonplon. S'il refuse, mon père les donnera au public par livraisons. A défaut d'éditeur autorisé, mon père trouvera un imprimeur en donnant le billet de 1 000 francs nécessaire. L'effet produit sur le public par le premier livre : *Aurore*, sera un effet « gorge de pigeon », couleur anodine. Puis viendra le second livre : l'*Ame en Fleur*, la poésie de l'amour. Si Bonaparte interdit, on dira : il a peur d'un brin d'herbe. Voilà un tort énorme fait à Bonaparte, et, avec ou sans permission, le succès est assuré pour les *Contemplations*.

VICTOR HUGO. — Si je rentre en France, je repousserai le pouvoir. Fort sans le pouvoir, je me sens faible avec le pouvoir.

Mon père dit qu'il a fait une foule de pièces de vers inédites que nous trouverons après lui et qu'il faudra publier sous ce titre générique : *Océan* ; mon père fait allusion aux deux phases de sa vie, l'une passée à Paris, l'autre près de l'océan. Ce sont deux grandes cuves d'idées.

1. François-Victor Hugo, fils cadet du poète.
2. Charles Hugo, le fils aîné.
3. Directeur des *Débats*, fils de Bertin dit l'Aîné.
4. Littérateur et homme politique. S'était prononcé pour le Coup d'Etat de 51.

IV

VICTOR HUGO. — Sainte-Beuve a commencé par être oiseau et a fini par être crapaud.

13 janvier 1854.

VICTOR HUGO. — Quand j'allais voir Proudhon à la Conciergerie, il me parlait de ses idées sur la propriété. Selon lui, il faut que tout le monde soit logé pour rien et ait droit au même appartement. Très bien. Mais en admettant que tout le monde ait droit au même logement, qui prendra l'appartement au Nord ? Qui prendra l'appartement au Midi ? Qui logera au cinquième étage et qui logera au premier ?

Adèle Hugo.

On n'a pas le droit de jeter au peuple ces mots : « Suppression de la propriété » ou : « La propriété c'est le vol », parce qu'avec cette idée-là, on ne sait où l'on va ; ou plutôt on sait que l'on va à l'anarchie. Quant à moi, je suis aussi décidé à combattre les anarchistes et les Jacques que je suis décidé à combattre Bonaparte.

4 février 1854. Pierre Leroux[1] vient dîner avec Victor Hugo. Les deux proscrits parlent de Lamennais.

PIERRE LEROUX. — Lamennais demeurait rue d'Amsterdam, tout près de votre rue de la Tour-d'Auvergne. Les murs de l'escalier étaient couverts de tableaux, qui lui venaient d'héritages. On voyait chez lui énormément de femmes.

VICTOR HUGO. — On dit qu'il est gravement malade... En 1830, j'habitais rue Jean-Goujon. Je venais de faire *Notre-Dame de Paris*. Lamennais entra chez moi, s'assit sur le canapé, et me dit : vous voyez en moi un républicain ; la révolution de Juillet m'a fait républicain.

***

« C'était le 2 décembre 1851, dit Victor Hugo, et la lutte était engagée. A la tête de l'insurrection, quelques représentants du peuple, parmi

1. Le socialiste Pierre Leroux, écrivain célèbre, membre de l'Assemblée législative, s'était réfugié lui aussi à Jersey après le Coup d'État du 2 décembre.

lesquels se trouvaient Carnot et moi. On nous poursuivait ; Durand-Savoyard, représentant du peuple comme nous, nous a servi tout à la fois de portier et de domestique. Nous étions chez Grévy [1]. C'était là le seul asile que nous pouvions trouver. Le cabinet où nous nous étions réfugiés était à peu près de la grandeur de cette salle à manger. Devant le mur, il y avait une table. Jules Favre écrivait sous ma dictée. Il y avait une porte qui communiquait avec un salon plus grand. Cette porte était masquée par une tapisserie. Nous savions que la maison de Grévy était déjà désignée par la police et que nous pouvions y être arrêtés d'un moment à l'autre, mais comme nous n'aurions pu trouver d'asile que de l'autre côté de l'eau et loin du combat, nous avions préféré rester chez Grévy et nous exposer.

» Nous avions dit à Durand-Savoyard de ne laisser entrer personne et de dire que nous étions rue Cassette. Nous délibérions dans ce petit cabinet, lorsque tout à coup nous entendons un bourdonnement de voix dans le salon. Nous voulons savoir à quoi nous en tenir. Je sonne Durand-Savoyard, et lui dis assez durement : — Je vous avais dit de ne pas faire entrer! Durand-Savoyard me répond : — Pardonnez-moi d'avoir résisté à vos ordres, mais si je vous ai désobéi et si j'ai fait entrer tous les représentants du peuple qui se sont présentés, c'est que j'ai pensé que si la police arrivait, elle prendrait tous les représentants réunis dans le salon croyant que c'étaient là tous ceux qui se trouvent dans la maison, et me prendrait avec, c'est vrai, mais nous devons nous estimer heureux si leur mort et la mienne vous conservent la vie, à vous qui êtes la tête de l'insurrection, et le salut du peuple. »

V

Victor Hugo a lu la biographie que Mirecourt a faite de lui. Nous lui demandons si cette biographie est exacte.

VICTOR HUGO. — Oui et non. C'est vrai, mais ce n'est pas exact. Ainsi Mirecourt dit que je logeai rue Notre-Dame-des-Champs, n° 11 ; il fallait dire n° 12. Il a dit que la lecture de *Lucrèce Borgia* s'était faite chez Devéria ; elle a eu lieu chez moi. C'est ainsi que l'histoire est faite. Du reste, il y a quelque chose de plus fort que tout cela ; c'est ce qui m'est arrivé à Reims, avec Nodier.

Nodier et moi nous étions allés à Reims pour voir le sacre de Charles X ; nous assistâmes à la cérémonie. Nous étions tous deux dans la cathédrale, et assez près du roi. J'étais alors très royaliste et une chose me choqua profondément : à un certain moment de la cérémonie, Charles X

1. Jules Grévy fut, le 2 décembre, du nombre des protestataires. Il fut arrêté et envoyé pour quelques jours à Mazas.

se coucha par terre, tout de son long. En rentrant, je dis à Nodier à quel point j'avais été choqué. Nodier se récria : « Mais vous êtes fou! Jamais le roi ne s'est couché! Vous rêvez! » Je dis oui ; il dit non. Les choses en restèrent là.

Peu de temps après, j'allai voir Chateaubriand, qui en sa qualité de pair de France, avait eu le privilège d'assister de tout près au Sacre. Chateaubriand me dit : « J'ai été comme vous fort choqué de ce que le roi se soit couché ; vous vous êtes si peu trompé que, comme pair de France, j'ai reçu le programme de la cérémonie, et il y a dans ce programme : « Ici le roi se couche à terre », et Chateaubriand me montra le texte. Je racontai à Nodier toute l'histoire, mais Nodier ne voulut pas me croire et continua à dire que le roi ne s'était pas couché.

[*A propos d'un entretien, par l'entremise des Tables, avec Mozart.*]

VICTOR HUGO. — Nous avons fâché Mozart. Ce n'est pas notre faute. Mozart est venu parmi des artistes qui n'entendent absolument rien au seul art qui puisse l'intéresser. Nous ne sommes pas peintres, mais nous pouvons très bien juger une bonne toile, tandis qu'en musique nous sommes plus ignorants que des carpes.

Pourtant je dois dire que dans mon enfance, vers 1811-1812, j'ai étudié le solfège pendant quatre ans. J'ai appris à chanter par *do*. Car ce n'est que dix ans plus tard que Rossini a fait prévaloir cette méthode.

9 janvier 1854.

VICTOR HUGO. — La langue française est admirablement construite pour être la langue du monde. Elle a juste assez de consonnes pour les peuples du Nord, et juste assez de voyelles pour les peuples du Midi.

26 avril 1854.

VICTOR HUGO. — Jersey prie Dieu pour le succès de la flotte anglo-française. La Russie invoque le Christ pour triompher. Dieu n'exaucera pas plus la Russie contre la France et l'Angleterre qu'il n'exaucera la France et l'Angleterre contre la Russie. Dieu n'écoutera pas plus le czar despote que l'empereur pick-pocket. Il écoutera cette muette prière des proscrits qui s'appelle la souffrance.

Dieu ne fait pas couler le sang ; il essuie les larmes.

25 avril 1854. Victor Hugo donne lecture d'une partie de son livre sur la démonstration de Dieu. Cette partie concerne la question du bien et du mal. Victor Hugo s'interrompt pour comparer le relatif et l'absolu. « L'absolu, dit-il, c'est la mer. Le relatif, c'est Jersey. Je suis à Jersey. Que j'aille à droite, à gauche, au Nord, au Midi, je rencontre la mer, tout comme, dans l'ordre de la pensée, où que j'aille, je rencontre l'absolu. »

21 avril 1854. [*Conversation avec son fils Charles.*]

VICTOR HUGO. — Dieu prévoyait le Coup d'État du 2 décembre, et en même temps Louis Bonaparte était coupable en accomplissant son irrévocable destinée ; il ne pouvait pas ne pas commettre son attentat, et en même temps il était libre de ne pas le commettre. Les deux choses à la fois existent : la prescience de Dieu et la liberté de l'homme. Elles se contredisent, mais elles sont. Elles sont inséparables, réelles et incompréhensibles.

Vois ma main ; elle est *finie* ; eh bien, en même temps, elle est *infinie*, car tu peux la couper en un nombre infini de morceaux et quoi que tu fasses tu ne pourras pas la détruire, ni en compter toi-même les morceaux.

Tu dis : ou Dieu n'est pas, ou il est ; s'il n'est pas, tout est dit ; s'il est, étant toute-puissance, il a prévu l'avenir, il le connaît, il a lui-même écrit une destinée à laquelle l'homme est forcé d'obéir. L'homme n'est donc ni innocent ni coupable. Résultat net : Jésus-Christ vaut Louis Bonaparte. C'est absurde et monstrueux. Voilà où l'on arrive si l'on raisonne dans l'ordre du compréhensible. Mais lorsqu'on admet au contraire l'incompréhensible, la petitesse de l'homme, l'infini et l'éternité, deux choses que notre intelligence bornée ne peut concevoir, alors tout change ; Jésus-Christ et Bonaparte sont différents ; l'un est sublime, l'autre est infâme ; nous voilà arrivés, par l'incompréhensible, au juste et au vrai.

M. Bénézit parle de l'*Imitation de Jésus-Christ* qu'il admire profondément tout en blâmant l'idée de résignation dont ce livre est plein.

VICTOR HUGO. — La résignation est bonne et mauvaise. Le tort du catholicisme c'est d'avoir voulu l'appliquer à tout. La résignation appliquée à tout, c'est la stagnation du progrès, c'est l'abrutissement de l'humanité.

MOI[1]. — Il n'y a qu'à voir ce que le catholicisme a fait de l'Italie et de l'Espagne ; il les a tenues en laisse.

VICTOR HUGO. — Le protestantisme n'a pas beaucoup mieux traité l'Angleterre ; il lui a soigneusement conservé ses castes, son *cant*, ses lords à millions et ses masses en guenilles. L'Angleterre a trouvé un jour la liberté toute faite et depuis deux cents ans elle n'y a rien ajouté. L'Angleterre, c'est le progrès pétrifié ; c'est la Chine de l'Europe.

Ici, Lux[2] saute sur les genoux de mon père, et il continue en la caressant :

VICTOR HUGO. — Pour tous les maux qu'on peut supprimer, pour toutes les maladies qu'on peut guérir, pour l'esclavage, la misère, l'ignorance, le prolétariat matériel et moral, la résignation est absurde, elle est mons-

1. Ainsi qu'on le voit, Adèle prenait part, parfois, aux discussions de Jersey.
2. La petite chienne de Charles Hugo, fils aîné du poète.

trueuse et impie. Mais il y a des choses sans remèdes ; il y a des maux qui regardent la politique ; nous devons agir sur ceux-là, en hâter la fin, la prédire et la promettre. Quand l'homme politique a parlé en public, le penseur rentre chez lui, et, seul avec les siens, il convient qu'il y a des douleurs indestructibles qui ont besoin de la résignation.

MOI. — Je ne crois pas qu'il y ait des maux sans remèdes. On doit trouver le secret de tout. La laideur s'effacera par l'amélioration des races. On soigne la beauté des chiens et on ne soigne pas la beauté des hommes ; on s'inquiète de savoir si un chien sera bien tacheté ; on ne s'inquiète pas de savoir si une femme aura le profil grec.

VICTOR HUGO. — Il faudra des milliards d'années pour en arriver là. La terre est destinée, en effet, à devenir un Eden ; nous n'y sommes pas, et nous n'entrevoyons que de bien loin encore la civilisation réelle.

TÉLÉKI. — Ledru-Rollin n'arrêterait pas seulement les représailles aux coupables du 2 décembre ; il les ferait remonter jusqu'en 1848.

VICTOR HUGO. — Comment Ledru-Rollin ne s'aperçoit-il pas que la machine qu'il construit pour tuer les autres le tuera lui-même ?

Ma faiblesse dans le parti républicain, c'est ce que ce parti appelle mon *passé*. Il me le reproche. Je ne dis pas tout le parti, mais quelques imbéciles qui ne se gênent pas pour dire sous le manteau : Victor Hugo est vicomte ; il a été pair de France ; c'est un gentilhomme, et ils répètent contre moi cette vieille bêtise-là. Je ne me fais pas d'illusion ; le lendemain même d'une révolution, ils ne se gêneront pas davantage pour crier au peuple : c'est un vicomte et un pair de France !

Maintenant, voici ma force : je représente la révolution romantique. Ledru-Rollin représente le parti républicain classique comme je représente le parti du lendemain. C'est pour cela que mon union avec Ledru-Rollin serait désirable pour l'unité du parti démocratique. Je représente le progrès et la mansuétude. Le progrès me donne toute la jeunesse ; la mansuétude me donne tout ce qui a peur — quoiqu'il y ait de tristes gens parmi ceux qui ont peur.

TÉLÉKI. — Ledru-Rollin vous admire profondément. Lorsque j'allai le voir, il avait sur sa table les *Châtiments* et il me dit : « On ne peut plus écrire après cela ! »

VICTOR HUGO. — Que pensez-vous qu'il arriverait si la république de Blanqui [1] surgissait le lendemain de la révolution prochaine ?

RIBEYROLLES. — Je pense que ce serait terrible, et que cela ne durerait pas. Atroce, mais court.

VICTOR HUGO. — Oui. Peut-être y passerions-nous tous. Du reste, quoi que je sois contre la guillotine, ce serait une belle chose que de mourir sur l'échafaud.

1. On sait que Blanqui appartenait à l'extrême-gauche.

Il y a quelque chose que je crains plus que la Russie ; ce sont les ennemis intérieurs. C'est Blanqui, Barthélémy, les Jacques. La République, qui ne doit avoir qu'un cœur et qu'une âme, a aussi un ventre. Il ne faut pas seulement du pain, à cette République-là, il lui faut de la dinde et des truffes.

Le jour de la révolution, il y aura une lutte terrible entre le parti de Blanqui et le nôtre, lutte où nous périrons peut-être. Que ferons-nous contre cent mille hommes hurlant à nos portes ? Dans la proscription même, nous voyons déjà le commencement de cette lutte. Oui, à Londres, à Bruxelles, à Jersey, il se forme un parti qui m'est violemment hostile ; ce parti empêche même l'entrée en France des *Châtiments*. Il préfère être l'auxiliaire de Bonaparte plutôt que le mien.

Dans un ouvrage inédit, intitulé d'abord *les Misères* et qui, plus tard, a pris le titre *les Misérables*, Victor Hugo a peint la figure du vrai prêtre.

Charles objecte qu'il aurait dû choisir pour type un autre prêtre que le prêtre catholique.

Victor Hugo répond que le récit se passe en 1815 et qu'il était nécessaire de peindre le prêtre catholique, et qu'au reste cette pure et haute figure du vrai prêtre était la plus sanglante satire dirigée contre le prêtre actuel [1].

Charles objecte le mécontentement qu'auront certains républicains aveugles et entêtés. Ici Victor Hugo s'exclame : « Je ne tiens pas à l'opinion des républicains fous ou aveugles. Je ne tiens plus qu'à l'accomplissement de mon devoir. Au moment de la vie où je suis arrivé, après avoir traversé tout ce qu'on est convenu d'appeler les grandeurs humaines, après avoir été académicien, pair de France, membre des deux Assemblées qui ont gouverné la France, après avoir refusé le ministère, je vis dans l'exil ; là, je perds le caractère de l'homme pour prendre celui de l'apôtre et du prêtre. Je suis prêtre.

L'homme a besoin de religion, l'homme a besoin de Dieu. Je le lui dis hautement, et chaque soir je prie.

ADÈLE HUGO

1. Dans le manuscrit, apparaît ici, en regard de ces lignes, une écriture que je crois être celle de Charles Hugo. C'est une transcription plus ferme de ce qu'Adèle avait assez malhabilement résumé :

CHARLES HUGO : « — L'ennemi de la démocratie, c'est le prêtre. Faire d'un prêtre catholique un type de perfection, c'est rendre la vie à cette église ; c'est dire que le catholicisme et le bien idéal peuvent se confondre. »

Charles conclut que son père devrait, au lieu d'un prêtre, prendre un autre homme, d'une profession libérale et modeste ; un médecin, par exemple.

V. H. « — Il y aura toujours des religions et des prêtres. On peut être prêtre de plusieurs manières. Quiconque enseigne le monde invisible est prêtre.

CHARLES : — Alors, choisis un penseur, un de ces prêtres de l'avenir et non le prêtre du passé.

V. H. : — Je ne puis mettre l'avenir dans le passé. Mon roman se déroule en 1815. »

IDYLLE A SAMOS

Pour J.

CELA ne se pouvait pas. Mais les faits sont ainsi. Sans doute l'amour dépend d'un lieu ou d'une rencontre dont les chances resteraient hors de proportion avec notre idée du temps, avec la beauté ou la laideur. On peut songer à un calcul prodigieux qui serait enfin une absence de calcul. Mais il n'y a rien dans ces lignes que l'histoire telle qu'on peut l'imaginer d'après deux témoins bien différents, le professeur Lelin et Kostis, qui, eux-mêmes, ne connaissent pas l'essentiel, il faut le croire.

Un jour donc, Julien Moreau, chargé des cours de littérature grecque, rencontra Lelin, le professeur d'anglais, à la porte de l'École supérieure (ainsi devrait-on, pour honorer le savoir, nommer toutes les écoles). Ils se rendirent dans un petit bureau où ils fumèrent des cigarettes sans échanger beaucoup de paroles. La chaleur de mai tombait dans l'arrière-cour comme dans une cuve. Peut-être fut-ce à cause d'un silence étrange et de cette chaleur que tout se déclencha. Moreau sortit soudain une lettre de sa poche :

— Je vous ai confié hier que j'aime Marthe Bertin, dit-il. Mais je suis fort laid. Comme elle est mon élève... Bref, puisque vous restez en relations avec sa famille, voulez-vous remettre ce mot à Marthe?

Trois heures allaient sonner.

— C'est stupide, protesta Lelin. Il serait simple de vous faire connaître à sa famille. Vous pourriez courir votre chance dans des conditions normales.

Trois heures sonnèrent. Il y eut la cloche. Puis le brouhaha des élèves dans les couloirs. Moreau semblait décidé à ne rien répondre. Lelin prit la lettre et se dirigea en hâte vers sa classe.

Quelques jours plus tard, les deux collègues se retrouvaient dans le même bureau, peut-être cinq minutes avant quelque autre cours. La vie machinale.

— J'ai une lettre pour vous, dit Lelin.

Moreau ouvrit l'enveloppe sans aucune hâte, et il lut.

— Je vous remercie, dit-il à Lelin.

Puis il mit la lettre dans sa poche., Lelin regardait les mouches qui couraient sur la table. Il murmura :

— Trop de mouches ici.

— C'était un refus catégorique, dit Moreau. Les écoles mixtes sont sujettes à quelques inconvénients, monsieur Lelin.

Moreau fit son cours sans manifester le moindre ennui. Marthe Bertin assistait à ce cours. Elle se trouvait placée comme d'habitude à la deuxième table. Elle restait immobile, presque raide, mais cette attitude lui était habituelle et convenait à sa grâce.

Bien que Moreau n'eût que vingt-cinq ans, on voyait sur ses joues deux rides bien marquées. Un nez écrasé. Ses regards retenaient un voile de douceur, parfois traversé de lumières extrêmes, et leur éclat ne correspondait jamais aux émotions actuelles ni aux événements. Marthe dut être un peu déroutée par l'attitude froide de Julien Moreau qui lui fit toutefois un signe imperceptible au milieu du cours. Puis il ne fut plus jamais question de rien.

Ce jour-là, vers quatre heures, Lelin attendit son jeune collègue, et ils se rendirent dans un café de l'avenue. Aucun commentaire. Ils eurent le loisir de contempler pendant quelques minutes les arbres du square et les oiseaux renversés dans le miroir des cafés-crème. Puis ils se séparèrent.

Moreau expliqua sa conduite seulement à la veille des vacances. Ces confidences eurent pour cadre un coin désert de la bibliothèque. D'abord Moreau fit part à Lelin de son goût grandissant pour la philologie, qu'il n'aimait pas tout à fait à la façon dont l'entendait Nietzsche, trop porté à créer une atmosphère favorable à des préjugés passionnels. Lelin semblait indigné :

— A votre âge, commença-t-il, que diable!

Moreau eut un sourire glacé :

— J'avais tenté, dit-il soudain, de me ménager avec Marthe Bertin certaines entrevues. Chaque fois que je désirais lui parler, le hasard se mettait en travers de mes projets. J'ai fait enfin la connaissance de son beau-frère. Celui-ci devait m'imposer, s'il le fallait, avec la conviction d'un représentant en automobiles. Le jour même qu'il m'avait fixé, il eut un assez grave accident.

Moreau observa brièvement qu'il n'avait gardé de ces contre-temps aucune trace d'humeur superstitieuse. Mais un tel retard lui permit de réfléchir. Ses chances étaient à peu près nulles, quelle que fût la splendeur de ses costumes, et il avait décidé de renoncer tout à fait à son

amour, mais de marquer ce sentiment par la trace la plus simple qui soit, justement cette lettre qu'il avait fait remettre à Marthe par Lelin.

Le professeur Lelin dissimula sa désapprobation et il déclara qu'il ignorait si son ami lui disait la vérité sur cette affaire.

Moreau était revenu à sa lecture. La masse des livres étouffait les cris des hirondelles qui voguaient à la hauteur des toits. Lelin demanda brusquement :

— Comment vous a-t-elle répondu?

Elle avait écrit quelques phrases avec l'application d'un esprit juste qui ne considère que le résultat à obtenir. Elle remerciait M. Moreau de n'avoir pas entrepris de lui faire sa cour. Comme elle estimait être déjà engagée avec un de ses camarades, seul ce hasard lui imposait une réponse négative.

— Cette écriture qui semble gravée, disait Moreau, avec des intervalles agréables entre les mots et entre les lignes.

Ils sortirent ensemble. Lorsque Lelin descendait un escalier il apparaissait tout chargé d'années et de science, et infiniment habile à porter ce double fardeau.

— Marthe Bertin, en tout cas, dit-il, ne reviendra pas dans notre école l'an prochain, mais encore c'est un simple hasard. On n'imagine pas à quel point votre affaire a pu être nulle et dénuée de sens.

***

Le lendemain Moreau partit pour la Grèce. Il avait coutume de passer une partie de ses vacances d'été en Orient. Puis deux années passèrent sans qu'aucun événement vînt troubler, ni pendant les vacances ni dans leur travail, la vie appliquée de Moreau ou du vieux Lelin. Les voyages n'étaient pour Moreau qu'une diversion bien combinée dont il tirait exactement les résultats escomptés. En vérité il était parvenu à une connaissance assez parfaite de certains dialectes helléniques, lorsqu'il s'avisa (en vue d'un ouvrage) de vérifier au plus près la concordance des coutumes et de certaines expressions dont le sens lui paraissait mal fixé. Il s'était fait, dans les faubourgs du Pirée, quelques amis qui se prêtaient avec patience à ces conversations arbitraires, propres à fournir maints documents d'ordre syntaxique, et Moreau eut l'idée qu'il devait partager la vie de ces gens pour mieux saisir les nuances de leur langage. Mais ce fut aussi une décision banale, également d'ordre syntaxique (si l'on ose dire), inspirée par l'exemple des ethnologues, comme Moreau l'expliqua sans vergogne à Lelin. Le vieux Lelin regrettait d'être chargé de famille et de ne pouvoir connaître le ciel de la Grèce.

— Il ne s'agit pas du ciel, disait Moreau, mais simplement de m'exercer à des conversations.

— Eh quoi! vous allez parler d'amitié à ces gens, dans le seul but de reviser votre grammaire?

Moreau réfléchissait un peu et répondait :

— Vous avez raison, je n'ai pas d'autre but vraiment.

Cela ne faisait aucun doute, et après tout chacun se doit à son métier, quelles que soient les circonstances.

Donc Moreau, deux ans après cet échange de lettres insignifiant entre lui et Marthe Bertin, s'embarqua de nouveau pour la Grèce vers la fin du mois de juillet. Il avait pris un bateau qui arrivait au Pirée un peu avant midi, de telle façon qu'il pût immédiatement s'aviser de toutes les dispositions convenant à ses projets. Il connaissait le vieux Iannis, un pêcheur dont la barque était amarrée dans l'anse de Munychie, à l'est du bloc rocheux qui limite le grand port, et il lui rendit visite dès qu'il eut accompli les formalités de douane. En premier lieu, il le pria de l'aider à trouver dans les faubourgs une chambre sans punaises :

— Non, je ne descendrai pas à l'hôtel. Je tiens à être considéré par tous les gens d'ici comme un des leurs. Comprends-moi bien, c'est une méthode pour apprendre la langue.

— Il est bon d'apprendre, surtout lorsque l'on sait déjà beaucoup de choses, dit Iannis.

— Tu préviendras nos amis et particulièrement Kostis. Tu me loueras aussi une barque afin que j'exerce visiblement le métier de pêcheur.

Iannis habitait un sous-sol dont les fenêtres ouvraient, au ras de terre, sur une ruelle qui n'était ni très propre ni très sale. Il reçut son hôte cérémonieusement et le fit asseoir sur un pouf où de multiples ressorts déclenchaient leurs mélopées. Un chat jaune, sur le ciment, jouait avec des boîtes vides. Au mur pendait l'immense photographie en couleurs de la défunte bienheureuse Anthoula, femme de Iannis, et qu'il appela tour à tour : *or de ma vie* et *vieille chèvre*.

— Bien sûr, une chambre, bien sûr. Que je te dise, mon fils, depuis deux ans il s'est passé bien des choses.

Le vieillard conta quelques histoires en faisant bouillir son café. Iorgos avait épousé Chryssi Protopappas, la fille de l'épicier, mais l'épicier ne donnait pas un sou au jeune ménage, et ils mangeaient du poisson presque tous les jours. Une fois par mois ils allaient à Athènes, habillés comme des princes, pour se pavaner dans quelque restaurant.

— Kostis, poursuivit Iannis, a attrapé une maladie qui le ronge. Le petit Argyris est mort. On l'a retrouvé étendu dans sa barque.

Par ailleurs, Niki, la fille du restaurateur, tourmentait beaucoup son père, car elle refusait de choisir un prétendant. Où elle allait chaque nuit, personne ne le savait.

Le même soir, Moreau (après avoir écouté ces rapports) s'installa, non loin du sous-sol de Iannis, dans une chambre cimentée où se dressait un lit de fer. C'était une fournaise en ce début de juin. La porte ouvrait sur une piste indécise bordée par les murs d'un entrepôt. Il fallait se planter au milieu de ce chemin pour apercevoir la mer proche entre les maisons de plâtre. La fenêtre était bouchée par un entassement de par-

paings au-dessus desquels l'angle de l'Hymette, couleur de bois scié, apparaissait. Le premier soir, Moreau ne put supporter la moustiquaire et se badigeonna le corps de pétrole. Il s'endormit dans ce clair de lune de cinéma, qui en même temps éclairait l'Acropole (à quoi bon la visiter encore cette année?) et jouait au fond des gorges rocheuses où se desséchait le thym. Vérifier si le mot *desséchement* était usité dans les formules de malédiction.

Moreau fut réveillé par le soleil qui lui brûlait les pieds. Quand la brise eut lancé par la fenêtre quelques mouches et une guêpe, la vieille femme qui devait faire la cuisine de Moreau entra silencieusement. Elle avait au-dessus de ses haillons un visage très beau :

— Tu n'auras pas de lait ce matin, mon fils. Je n'en ai pas trouvé. Je te donne un yaourti.

Moreau finissait de s'habiller lorsque Iorgos entra. Celui-ci le salua avec une politesse assez distante, et s'assit sur le lit où il demeura silencieux :

— Je suis tourmenté, dit-il enfin, par mon amitié pour toi et par le désir que j'ai de te proposer une affaire. Mais il faut que je parle : un de mes camarades veut vendre sa barque. L'achèteras-tu cette année? Mais si je discute avec toi sur ce sujet, tu ne croiras plus à mon affection.

Kostis entrait justement. Ses traits étaient décomposés, et Iannis n'avait pas exagéré la gravité de sa maladie. La flamme de ses yeux noirs restait ardente. Moreau se précipita pour lui tendre les mains, et aussitôt Kostis le serra dans ses bras :

— Te souviens-tu que nous avons nagé ensemble jusqu'à Lipsokoutali? Je peux à peine maintenant marcher dans la rue.

Moreau garda une de ses mains dans la sienne :

— La jeunesse triomphe de tout, dit-il. Ne désespère pas.

— Tu parles bien, dit Kostis.

Le bruit d'un ressac imperceptible montait. Mais on entendait d'abord les trompes d'autos dans les rues du Pirée. Puis le tramway passa au fond du faubourg.

Moreau sortit avec Kostis et Iorgos. Ils rendirent visite à leurs connaissances, dispersées dans le Phalère et sur les contreforts de Kastella. En revenant ils s'assirent devant un café dont les tables étaient installées sous deux poivriers. Ce fut Niki elle-même qui vint les servir, Niki vêtue d'une robe rose et sale. Elle répondit à peine à leurs paroles amicales. On resta jusqu'à midi à grignoter quelques olives que Moreau arrosa d'une quantité de bière. Le vent s'était évanoui et le ciel restait net comme du papier peint. Deux chiens étendus mordaient leurs puces.

— J'achèterai cette barque, dit Moreau à Iorgos, si elle n'est pas trop chère, bien entendu.

Il commanda un repas au cafetier, et l'on but une bouteille de vin de Tégée. Après quoi les trois compagnons se rendirent chez Iannis dont

l'appartement était relativement frais, et ils dormirent sur des tapis jusqu'à cinq heures.

Dans une promenade apparemment dépourvue de but et qu'on fit au cours de la soirée, Iorgos finit par amener Moreau jusqu'à ce port, pas plus grand qu'un jardin, où les barques se tenaient toutes raides comme si l'eau avait gelé. Kostis les suivait péniblement. Ils s'assirent sur un rocher en grignotant des pistaches que Iorgos tirait de la poche de son veston. Des pêcheurs se préparaient à partir. L'un d'eux déjà s'éloignait à la rame et les îles qui bordaient la côte étaient suspendues dans l'air par le mirage. Un homme passa tout près.

— *Ela !* Thémistocle, dit Iorgos. J'ai quelque chose à te dire.

Thémistocle s'arrêta, mais ne répondit pas un mot. Il se contenta de lisser lentement ses vastes moustaches noires. Iorgos présenta le professeur Moreau, et il entra dans de longs discours au sujet de la situation qu'il occupait à Paris.

— Une ville comme tu n'en verras jamais, toi, paysan de Ménidi.

Mêlant l'insulte à la flatterie, il parvint à persuader l'homme de s'asseoir à côté d'eux.

— Maintenant, parle-nous de ta barque. Quel est ton prix ?

— Je n'ai pas de barque à vendre, répondit l'autre avec indifférence.

Après une longue discussion, il finit par avouer qu'il vendrait cette barque seulement à un ami.

— Regarde comme elle est belle, dit-il. C'est la troisième au-delà de celle qui a une coque verte.

— Celle dont le mât est très haut, ajouta Kostis.

Ils se rendirent sur la barque, où Moreau entreprit lui-même le marchandage. Il fit baisser le prix de 2 000 drachmes, mais l'affaire s'accrocha pendant longtemps à un chiffre de 325 drachmes tout à fait hors de proportion avec le total de la somme. Thémistocle ne voulait pas arrondir, et Moreau comprit trop tard que l'homme l'avait joué en fixant le débat autour d'une différence minime. Il s'avoua battu. Le soir il dîna en tête-à-tête avec Iannis dans le sous-sol.

— Ils t'ont volé, dit le vieux.

— Je le sais.

— Mais tu ne sais pas que la barque appartient à Kostis. Son oncle ne veut plus le nourrir. Kostis a besoin d'argent et il ne peut guère travailler. C'est pour lui une grande peine de vendre son bateau. S'il avait traité directement avec toi, tu aurais voulu payer très cher. Mais ainsi tu pouvais au moins te défendre, quoique tu n'aies pas à être fier du résultat.

Moreau, le jour suivant, alla faire dans la rue Hermès l'achat d'un costume ordinaire, de souliers jaunes et de chaussettes brillantes. Il revêtit cet ensemble, garda sur lui une chemise à raies violettes, sans col, et se couvrit la tête d'un feutre crasseux. Dans l'après-midi, il se rendit chez Iorgos.

La femme de celui-ci le reçut sans s'étonner de son accoutrement. Iorgos arriva presque aussitôt et lui non plus ne posa aucune question. Quand ils eurent bu le café, Moreau déclara qu'il voulait être considéré comme un pêcheur du port :

— Vous m'appellerez désormais Marcos. J'irai probablement pêcher souvent la nuit. Mais il faut que tu demandes à Kostis de m'accompagner toujours, parce que je ne sais pas tendre les lignes.

— Tu as raison, dit Chryssi, la femme de Iorgos : il faut aimer Kostis. Et je prie la Sainte Vierge qu'elle lui rende la santé.

Moreau ne répondit pas.

Tous les lieux étaient purs dans la lumière, même ceux où pourrissaient les détritus des poissons. Kostis et Moreau employaient leurs soirées à des promenades peu étendues. Ils longeaient les rivages et s'arrêtaient devant des rochers dont le flanc nu plongeait dans l'eau. La pêche les occupait certaines nuits. Ils dormaient dans la barque (au centre de ces grandes zones métalliques de la mer, qui dépassent toute mesure par leur fixité souveraine). Lorsqu'ils repartaient à l'aube, les lignes jetées tranchaient des sillons rapides. Kostis exposait des théories sociales, car il ne pouvait s'en empêcher. Les histoires du port occupaient aussi dans les conversations une place assez importante, et il était surtout question de Niki, révoltée, qui parfois venait pleurer sur le quai, son beau visage enfoui dans un châle.

Moreau se rendait souvent au café, à l'ombre des poivriers, et il prenait part à des palabres sur l'art de gouverner.

— Tu n'y entends rien, mon fils, disait Iannis. Nos ministres seront empaillés demain, et l'âge d'or reviendra.

Kostis vendait les poissons à des restaurateurs du Pirée et rapportait fidèlement à son ami les sommes qu'il récoltait, n'acceptant pour salaire que les repas et les cigarettes. Chacun savait l'autre instruit des circonstances dans lesquelles le bateau avait été marchandé, mais ils ne parlaient jamais de ces choses. Kostis, qui souffrait toujours dans son corps appauvri, pouvait à peine manœuvrer les rames. Il regardait Moreau avec des yeux emplis de douleur.

Un jour (quelques semaines après l'arrivée de Moreau), le jeune homme déboucha sur le quai en compagnie de deux belles filles. Moreau, assis au fond de la barque et tournant le dos, lisait un livre en attendant l'heure de partir. Lorsque Kostis le héla, il rangea le livre dans le coffre, en prenant soin de le dissimuler.

— Marco, criait Kostis, voici deux touristes qui désirent se promener vers Salamine. Il y a un peu de brise : veux-tu les conduire ?

Le soleil, suspendu au-dessus du rocher de Kastalie, aveuglait Moreau. Celui-ci perçut une nuance de supplication dans la voix du jeune homme. Il lui répondit qu'il fallait discuter le prix, et il saisit la rame pour placer la barque contre le quai. Ce fut à cet instant qu'il reconnut Marthe Bertin.

Une fille plus âgée qu'elle, une Athénienne sans doute, l'accompagnait, qui demanda aussitôt à Moreau : « Combien veux-tu ? »

Il proposa 60 drachmes, et ne consentit à en accepter 50 qu'après plusieurs minutes d'une discussion vive.

— Allons, conclut-il.

Kostis sauta le premier dans le bateau et il aida les jeunes filles à y descendre. Puis il disposa des tapis sur les bancs avant de les inviter à s'asseoir. Moreau ne se demanda même pas si Marthe Bertin pouvait le reconnaître. Il avait laissé pousser sa barbe. Son visage noirci prenait sous le feutre crasseux une apparence plus vieille. Il observa seulement que ses mains n'avaient pas encore tout à fait la rudesse qui convenait à son occupation actuelle. Lentement il abaissa les rames pour franchir le petit goulet, et aussitôt que la barque fut dégagée, Kostis déploya la voile et lui tendit la corde de manœuvre. La brise donnait faiblement mais avec régularité, et la proue courut dans les vagues peu élevées avec ce fracas de vaisselle qu'on brise.

Marthe et son amie se trouvaient assises sur les bancs du bordage, en face l'une de l'autre. Marthe, avec un sans-gêne de touriste, examinait Kostis et plus souvent Moreau. Celui-ci n'évitait pas ses regards, que les siens croisaient sans qu'elle en prît conscience, comme si elle avait été en présence d'un sauvage ou d'un animal.

La jeune Athénienne parlait bien le français et nommait à son amie les lieux qui apparaissaient alentour. Elles s'entretinrent aussi des excursions qu'elles projetaient. Marthe était venue à Athènes chez son frère, marié à une Grecque. La jeune fille qui l'accompagnait (sans doute une cousine) regrettait d'avoir été retenue à Athènes pendant la saison chaude :

— Ce n'est pas de chance. Tous nos amis sont dans les îles.

La promenade en elle-même ne présenta pas un grand intérêt. Les deux touristes descendirent du bateau sur un rivage désert de Salamine, firent quelques pas et revinrent.

— Où les as-tu dénichées ? demanda Moreau à Kostis.

Kostis dit qu'il cherchait depuis quelque temps des passagers pour son ami et qu'il avait vu ces jeunes filles devant un café, où elles paraissaient s'ennuyer. Il leur avait proposé un tour en barque.

— Qui te dit que cela me plaît de promener des gens ? répliqua Moreau.

— Il faut bien que tu gagnes quelques drachmes.

Moreau avait assez de ressources pour se passer de cela, mais Kostis en jugeait autrement.

— Mon ami..., répéta Kostis.

Il se tut. Marthe et sa cousine s'approchaient. Leur conversation était joyeuse et désordonnée, car l'Athénienne s'efforçait d'apprendre à Marthe quelques bribes de grec. Marthe réussissait assez vite, mais commettait d'énormes erreurs qui firent sourire Kostis et Moreau. Le trajet du retour fut assez animé.

— Essaie de parler au batelier, disait Nitsa la cousine. Demande-lui où il est né, s'il a voyagé à l'étranger...

Marthe médita ses phrases et, se tournant vers Moreau :

— Où es-tu né?

— A Constantinople.

— Tu as une famille?

— J'ai tout laissé pour un temps.

— Es-tu marié?

— Je suis marié, mais j'ai quitté ma femme, parce que c'était une garce. Je n'avais pas d'enfants.

L'entretien se déroula comme une conversation de dictionnaire. Marthe parut satisfaite d'être comprise, mais elle saisissait difficilement les réponses. Nitsa l'engagea à marchander le prix d'un voyage à Égine.

Moreau refusa d'abord catégoriquement. Kostis étant intervenu, il accepta le principe, mais proposa un prix exorbitant. Il céda en voyant Kostis, réduit au silence, regarder la mer avec tristesse.

— Mon ami, dit Kostis quand ils furent seuls, ce sont des filles d'une bonne maison d'Athènes, le sais-tu?

Moreau ne répondit rien, persuadé que Kostis le considérait finalement comme un personnage douteux que la paresse avait fait échouer à Munychie. Jamais il n'avait prouvé son état civil à aucun de ses amis grecs, ceux-ci n'ayant retenu cette année-là que sa décision d'être appelé Marcos et de n'avoir jusqu'à nouvel ordre aucun passé européen. Il alla dîner avec Kostis dans un restaurant où ils dépensèrent, en mangeant du caviar, les 50 drachmes qu'ils venaient de gagner.

Le voyage à Égine avait été fixé au samedi suivant. On partit vers la fin de la nuit, et les étoiles brillaient encore. Alors que Marthe et Nitsa restaient engourdies par l'obscurité, Kostis se mit vaillamment à ramer. Une heure plus tard, Moreau lui fit lâcher les rames et déclara qu'il valait mieux attendre la brise. Kostis n'avait plus dans la poitrine que l'ombre d'un cœur, et il alla s'étendre à l'avant du bateau. L'aurore flambait sur les montagnes.

Il fallut presque toute la matinée pour joindre l'île, à cause des accalmies qui vidaient soudain l'étendue. Le soleil accablait les jeunes filles, et Kostis serrait les dents pour emprisonner sa douleur, tandis que Moreau, absolument insensible, fumait à l'arrière. Les eaux étaient comme des champs d'une beauté toujours égale, et les rochers murmuraient. Quand on aborda, un gamin nu accourut pour saisir l'amarre du bateau.

Nitsa et Marthe allèrent déjeuner dans un café, où elles déballèrent leurs provisions. Pendant ce temps, les deux bateliers acceptaient l'hospitalité d'un pêcheur, qui était un camarade du vieux Iannis. On partit pour le temple vers la fin de l'après-midi, et Moreau consentit à servir de guide.

Marthe n'eut avec lui aucune espèce de conversation, sauf pour le remercier d'avoir ramassé un bijou qui s'était détaché de sa robe. Moreau sentit qu'il n'y avait pas en elle la moindre ébauche d'un souvenir. Certainement elle ne remarquait pas même une analogie de traits. Dès qu'il vit la broche rouler parmi les pierres, il s'inclina avec des gestes lents, prit l'objet comme on se saisit d'un insecte curieux, et l'examina. C'était un rubis, monté sur une agrafe semblable aux fibules romaines de la période chrétienne. Ce détail retint une seconde son attention, et il présenta la broche à la jeune fille avant de s'être redressé tout à fait. Marthe Bertin le remercia dans une langue incorrecte.

— Notre batelier semblait s'intéresser à ce bijou... J'aurais voulu le lui laisser, dit-elle à Nitsa.

Sa cousine la pria de n'en rien faire, afin de ne pas offenser l'homme. Moreau avait repris son chemin et il s'effaça devant les voyageuses lorsqu'on parvint aux ruines. Elles consultèrent leur Baedeker...

Le retour se fit dans un crépuscule qui enveloppait les végétations d'une vie illusoire. La barque quitta l'île à la nuit tombée et aborda Munychie vers une heure du matin. Kostis s'était endormi et Marthe sommeillait. Nitsa parlait avec Marcos, et lui demandait son avis sur la politique extérieure suivie par le gouvernement.

A partir de ce jour, Kostis ne rencontra jamais les jeunes filles, et il renonça même à racoler d'autres clients. Moreau, qui s'était mis à parler souvent de son départ, demeura toutefois à Munychie jusqu'au milieu de septembre, et revint en France sans visiter l'Égypte, comme il en avait eu l'intention.

Il quitta sa chambre étouffante un dimanche soir. La vieille qui le servait se tenait sur le seuil, appuyée contre la porte et regardait un orage lourd s'élevant au-dessus d'Égine. Iorgos porta la valise de Moreau, qui avait revêtu un costume de sport et rasé sa barbe. Iannis suivait, appuyé sur une canne :

— Non, Kostis ne viendra pas, mon fils. Tu lui as dit de garder la barque jusqu'à ce que tu sois de retour. Mais tu emportes avec toi l'amitié vivante.

— Il est en train de se saouler maintenant dans un café de Képhissia, loin de la mer, ajouta Iorgos.

La fumée du vapeur se mêlait au voile nuageux qui obscurcissait le ciel : l'horizon limité du port ne permettait pas d'apercevoir les régions où une lumière ardente se répandait encore.

Moreau descendit dans une barque.

— Quand reviendras-tu ?

— Quand ? répondit-il.

Le même mot, en grec, s'emploie pour signifier *quand* et *jamais*. Iannis et Iorgos ne saisirent pas exactement le sens. Une averse balaya de fraîcheur le pont des navires.

***

En automne, quand les cours recommencèrent, le visage de Moreau reprit peu à peu sa pâleur. Ses mains gardèrent plus longtemps une teinte brune.

— J'ai constitué, dit-il un jour à Lelin, un répertoire d'expressions grecques qui rappellent la structure de l'esprit ancien. Ce n'est pas un travail d'érudition précise, mais plutôt un jeu. Niki m'a fourni des formules de malédiction aussi bien que la mesure des chagrins rituels. La matière la plus riche serait sans doute les discours politiques de Iannis.

La pluie rendait sombre l'appartement du professeur Lelin. Les feuilles des arbres parties à la débandade heurtaient les balcons.

Moreau ne mentionna pas sa rencontre avec Marthe Bertin. Il eut l'occasion de la voir au mois de décembre comme il entrait par hasard chez Lelin.

— Vous arrivez tout à fait bien, dit Lelin. Mademoiselle Marthe Bertin est venue me parler de ses prochaines études et vous pourrez l'aider sur certains points. Il suffirait de quelques mots. Mais je pense que rien...

— Absolument rien, dit Moreau.

La jeune fille avait l'intention d'écrire quelque mémoire universitaire. De la monnaie courante, et ce n'était pas l'affaire de Moreau, mais il donnerait quelques indications. Moreau s'assit, et lorsque sa serviette reposa sur ses genoux avec une horizontalité satisfaisante, il récita une liste d'ouvrages peu connus, mais utiles en la conjoncture. Lelin ramena aussitôt la conversation pendant quelques minutes sur le plan des choses familières et Moreau y participa juste autant qu'il le fallait. La jeune fille se leva enfin d'un mouvement vif. Au moment où elle recroisait son manteau, sa broche roula sur le parquet. Moreau se baissa et remarqua que c'était cette même fibule qu'elle avait perdue dans les pierrailles d'Égine. Il la lui tendit avant de s'être tout à fait redressé.

Marthe Bertin garda une attitude incertaine en prenant la broche. Elle murmura un remerciement. Dans la suite, elle raconta à Lelin que le geste de Moreau lui avait rappelé celui d'un batelier grec à Égine. Lelin jugea inutile de l'informer que Moreau avait passé les vacances en Grèce.

— Une sorte d'hallucination, disait Marthe. Ou bien le batelier avait la même laideur que le professeur Moreau. Pardonnez-moi, c'est votre ami.

Lelin haussa les épaules. Il comprit que la dernière chose qu'on ferait admettre à Marthe, c'était l'identité des deux hommes dont il fut convaincu, pour sa part. La conversation qu'ils eurent à ce sujet resta d'ailleurs superficielle, et ni l'un ni l'autre ne chercha à la prolonger. La pensée de Lelin ne s'attachait pas à ce minime incident. Il savait que Moreau ne se

souciait plus de Marthe. Son humeur n'avait pas changé depuis l'épisode lointain de la lettre. Qui diable attacherait de l'importance à tout cela?

— Julien Moreau vous a écrit une lettre autrefois, dit-il cependant.

C'était la conclusion d'un raisonnement silencieux qu'il suivait. Il prononça cette phrase presque inconsciemment, et il lui semblait aussi qu'une telle affirmation fût nécessaire à ce moment-là, quoiqu'elle vînt tout à fait hors de propos.

Marthe Bertin revit Moreau plusieurs mois plus tard à la terrasse d'un café. Il était attablé avec Lelin et elle passa sans qu'aucun d'eux l'aperçût. Cependant elle fut soudain retenue par un sentiment de curiosité, et elle revint sur ses pas pour aller s'asseoir à l'intérieur du café. En se tournant à demi, elle pouvait observer Moreau et Lelin, sans risquer d'être surprise. Justement Moreau offrait du feu à Lelin et comme l'allumette était à demi consumée, il la prit par l'extrémité déjà réduite en charbon et aspira lui-même lentement la flamme. Marthe eut alors le même étonnement que le jour où Moreau avait ramassé la broche. Cette façon d'utiliser entièrement une allumette, elle l'avait observée une seule fois : c'était pendant le voyage à Égine lorsque Marcos, après avoir allumé la cigarette de Kostis, était retourné s'asseoir à l'arrière du bateau pour fumer dans l'isolement d'une stupidité complète. Le soleil éclairait sa barbe mal rasée, et tout autour il y avait la mer. Mais que signifiait cette mer vouée à la perfection de sa couleur bleue et pourquoi y penser alors qu'il ne s'agissait que d'une petite histoire?

Lelin et Moreau s'étaient mis à discuter. Marthe n'entendait pas le moindre mot, et derrière l'épais vitrage elle assistait à une scène toute pareille à celle d'un film muet, d'autant mieux que l'appareil de T.S.F. du café s'était mis à débiter sa musique. Mais elle percevait les gestes avec le sentiment d'une étonnante précision. Sans aucun doute Moreau refusait d'accepter une requête de son ami, puis bientôt il céda, mais avec une lenteur très bien calculée, de façon sans doute à se réserver certains avantages. Lorsque Nitza, l'amie de Marthe, avait marchandé le prix de la promenade avec Marcos, le batelier avait eu les mêmes reculs du visage et ses épaules et ses mains avaient trouvé les mêmes formes rituelles du désespoir ou de la confiance. Surtout les deux paumes offertes, qui sont l'appel dernier à une évidence située, semble-t-il, un peu au-delà des choses réelles. Moreau et Marcos jouaient exactement le même jeu, mais encore ils avaient une indifférence identique. Marthe quitta le café. Quand elle eut fait cent pas dans l'avenue, elle fut bouleversée par l'idée que tout cela était impossible.

Quoi d'étonnant que Moreau ait eu la fantaisie de passer les vacances en Grèce, comme un simple pêcheur? Quoi d'étonnant si encore ce Marcos, par un hasard, avait une ressemblance presque parfaite avec Moreau? Mais justement Marthe éprouvait le sentiment d'une fissure invraisemblable, comme si ces deux personnages avaient été à la fois les mêmes et différents, soit qu'il manquât quelque chose à chacun d'eux

(s'ils demeuraient deux êtres distincts), soit que Moreau eût quelque monstrueuse déficience, révélée justement par le personnage qu'il s'était plu à jouer. Mais qu'importait à Marthe, puisqu'elle ne parvenait pas à éprouver pour Moreau le moindre intérêt ?

Marthe Bertin menait une vie tout à fait commune. Ses parents étaient chemisiers dans la rue du Faubourg-Saint-Martin, et elle avait poursuivi ses études pour occuper honorablement certains loisirs. Qu'on s'arrête de vanter les enthousiasmes de la jeunesse pour considérer aussi certain goût de l'habitude et des coutumes environnantes, puisque d'ailleurs tout convient également à des merveilles de bonne santé. Marthe chassa ses étranges pensées au sujet de Moreau, ayant jugé bon d'imaginer les faits tels qu'ils répondent assez exactement à ce que nous avons conté jusqu'ici. Elle eut peut-être le tort de questionner Lelin.

Le professeur Lelin venait déjeuner dans la famille de Marthe une fois tous les trimestres, avec la régularité propre à certains oncles ou parrains désespérément fidèles. Vers la fin de l'après-midi, elle l'accompagna jusqu'à la Cité. Ce fut sur le pont de la Seine qu'elle lui dit à brûle-pourpoint :

— J'ai rencontré M. Moreau en Grèce. Il était déguisé en batelier.

Lelin regarda la jeune fille sans lui répondre.

— Vous ne me direz pas le contraire, ajouta Marthe.

Alors Lelin parut soudain furieux et il s'écria :

— Moreau n'est pas allé en Grèce l'an dernier !

— Ne vous fâchez pas, dit Marthe. Il vous aura fait la leçon, et je n'insiste pas.

Lelin parut troublé. Quelle importance, encore une fois ? Il dit, scandant les mots et levant son parapluie :

— Je vous jure que Moreau n'est pas allé en Grèce aux dernières vacances.

Lelin lui-même ne sut jamais quel démon l'avait saisi. « Bien sûr, c'était insignifiant, expliqua-t-il à des amis, mais je me trouvais hors de moi, et Marthe Bertin me révoltait je ne sais pour quelle raison, et de la même manière que Moreau me révolte. » Bref il avait voulu mentir, et savait qu'il n'aurait pu vouloir autre chose à ce moment-là. Il tombait une sale pluie sur les pavés.

— Vraiment ? dit Marthe Bertin.

Elle ne soupçonna jamais que Lelin fût capable de l'abuser par des serments stupides. A moins qu'il craignît pour elle on ne savait quoi, mais il n'y avait aucune raison qui pût justifier cette crainte.

Elle oublia donc l'incident. Au début de juillet, ses parents reçurent une lettre de leur fils, les priant de faire encore cette année-là un bref séjour dans sa maison, à Athènes. Il pensait que Marthe viendrait avec eux et que, cette fois, elle tâcherait d'aller jusqu'en Palestine comme elle le désirait depuis longtemps. Le voyage fut décidé sans embarras, et à ce moment Marthe ne pensa nullement à l'histoire de Moreau. Mais la

veille du départ, elle fit une démarche qui la surprit elle-même. Elle se rendit à l'établissement où enseignait Moreau, et parvint à obtenir son adresse. Il habitait dans un hôtel de l'île Saint-Louis. A l'hôtel, on apprit à Marthe qu'il venait de partir en voyage.

— Il est en Grèce probablement ?

— Au Maroc, lui répondit-on.

***

La belle-sœur de Marthe tomba malade le jour où la famille Bertin arrivait à Athènes. La jeune fille se chargea de diriger la maison, bien que sa mère l'eût engagée à poursuivre son voyage. Marthe employa ainsi deux semaines à des besognes domestiques. Elle apprit à confectionner les feuilletés au fromage, tandis que ses parents erraient dans le Musée. A peine eut-elle le temps (un dimanche) d'aller se baigner au Vieux-Phalère. Elle employa les heures des siestes à étudier le grec sous sa moustiquaire. La maison était agréablement sombre, alors que la lumière brûlait la ville et le flanc des roches. Les matins apportaient de courts moments de fraîcheur qui venaient du fond des âges avec les cris des porteurs d'eau.

Marthe décida de partir en voyage au début du mois d'août. Ses parents avaient déjà quitté la Grèce. Son frère l'accompagna à la station, mais elle le dispensa de venir avec elle jusqu'au Pirée, donnant comme prétexte qu'elle tenait à se débrouiller seule.

En arrivant au Pirée, elle déchira le billet de passage qu'elle avait acheté pour Santorin, et elle se rendit à Munychie. Il était six heures du soir. Il n'y avait personne sur le quai, sinon Thémistocle auprès de qui elle se renseigna à tout hasard. Il répondit qu'il ne connaissait pas le pêcheur dont elle lui parlait (un certain Marcos), et il lui indiqua la maison de Iannis.

Iannis raccommodait un panier avec des ficelles :

— Qui peut savoir, ma fille ? Tu prétends que Marcos est un Français. Comment le deviner, moi qui suis le plus ignorant des vieillards ? On raconte qu'il est né à Constantinople et que sa femme le tourmentait.

— Tu ne veux rien me dire, repartit Marthe dans un grec confus, même pas s'il est revenu cette année.

— Dieu sait où Marcos se trouve à cette heure. Mais allons voir Iorgos.

Ils déambulèrent le long des ruelles. Iannis marchait lentement et parlait avec éloquence en montrant de sa canne les collines d'Athènes :

— Tu vois, sur ces rochers des herbes douces pousseront au printemps. Jusqu'alors tout restera aussi vide que le ciel.

Iorgos et sa femme offrirent un café à Marthe. Elle ne put tirer d'eux aucune certitude : « Pourquoi, répétaient ces gens, Marcos ne serait-il pas à Munychie ou dans un autre port de la Grèce ou même dans un pays

étranger ? C'était un grand ami, mais le destin réunit et sépare à son gré ceux qui s'aiment. »

Marthe alla dormir dans un hôtel du Pirée, et elle employa la matinée et la soirée du lendemain à se promener le long des rues qui menaient au petit port. Ses recherches furent vaines. Pendant le jour, les allées et venues sur les quais se firent très rares et, au crépuscule, elle eut un entretien avec Thémistocle. Celui-ci avait été le premier à parler de la belle brise qui se levait. Elle lui demanda quels poissons il prenait d'habitude. Comme il partait :

— Je donnerais 1 000 drachmes à qui m'apprendrait où est Marcos en ce moment, dit-elle.

Thémistocle répondit que les pauvres ont toujours peur de voir beaucoup d'argent et que c'était bien dommage. Marthe n'avait pas, d'ailleurs, 1 000 drachmes à dépenser de cette manière. Elle voulait seulement faire une tentative extrême pour mieux sentir à quel point le silence se fermait autour d'elle. Après la nuit tombée, elle demeura assise sur une pierre. L'eau remuait des pelures d'orange parmi les étoiles. Vers dix heures, Iorgos vint flâner par là. Il lui offrit un paquet de cigarettes :

— Prends-les. C'est le meilleur tabac de la Macédoine. Mon frère me les a apportées hier.

Elle accepta, comme on lui avait appris à le faire dans ce pays. Pourtant si Iorgos lui faisait ce cadeau, c'est qu'il la croyait liée à Marcos de quelque manière. Elle se jugea indigne de cette participation à une amitié. Rien ne prouvait que Marcos fût le même homme que Moreau, et en tout cas l'un ou l'autre lui était étranger. Elle cherchait simplement à résoudre un problème qui confondait son esprit. Après avoir souhaité bonne nuit à Iorgos, elle se leva et alla manger des rougets dans un restaurant. C'était le restaurant tenu par le père de Niki.

Niki la servit sous le poivrier qui masquait une moitié du ciel. Une lampe électrique agglomérait les insectes. Niki avait son visage souriant d'enfant passionnée qui se console déjà d'un drame récent. C'est pourquoi Marthe éprouva le désir de lui parler. Elle lui confia qu'elle cherchait un pêcheur qu'elle avait vu à Munychie l'an dernier.

— Comment se nomme-t-il ? Je les connais tous.

— Marcos.

En entendant ce nom, Niki devint pâle :

— Sainte Vierge, ne me demandez rien. Une fois de plus, on m'appellerait perfide, et j'ai déjà trahi tant de fois.

Elle s'enfuit dans la maison. Un jeune garçon se chargea de servir le riz au lait avec de la cannelle.

— Que Niki m'apporte le café, dit Marthe.

La jeune fille revint. Ses yeux étaient à la fois naïfs, effrayés et enthousiastes.

— Marcos est à Samos, murmura-t-elle. Il ne fallait pas me rappeler.

Je te livre ce secret parce que je crois qu'il te perdra, toi qui sembles si sûre de tes actions.

Elle s'enfuit. Marthe, sans être parvenue à la revoir, prit, deux jours plus tard, le bateau pour Samos. Elle arriva dans la matinée. Des montagnes d'un vert sombre, des plages livrées à l'abandon avaient passé devant le bateau, qui était enfin venu s'amarrer à quelque distance du quai (au milieu d'un grand silence).

***

Marthe rencontra Marcos, le soir même, sur ce quai. Il se promenait avec Kostis et il ne l'aperçut sans doute pas. Il portait un feutre d'un beige très clair et une chemise de soie artificielle. Son pantalon était serré par une ceinture de flanelle. L'allure de Kostis, qui avait une cravate étincelante, était infiniment plus gracieuse.

Marcos n'était pas rasé, mais la barbe qui entourait son visage gardait les traits dans leur netteté et Marthe n'hésita pas à s'affirmer qu'il n'y avait aucune différence entre ce visage et celui de Moreau. Elle vit bientôt l'homme s'éloigner. Sa démarche était tout à fait particulière. Il roulait légèrement d'un pied sur l'autre, alors que ses regards se promenaient avec ennui sur toutes choses. Marthe fut bouleversée soudain de le voir se gratter le dos patiemment, comme font les gens habitués à la vermine. Ce détail inattendu était pour elle inadmissible et prouvait son erreur monstrueuse. Elle revint à l'hôtel et se mit à feuilleter un guide, sans être capable de lire deux mots à la suite. Après le repas, elle sortit de nouveau sur le port. Bien sûr elle savait, mais elle ne voulait rien s'avouer.

Elle vit encore Marcos, assis sur le bord du quai, les jambes pendantes. Un peu plus loin, Kostis faisait les cent pas avec une jeune fille. La nuit était tombée et les lampadaires électriques s'allumaient. Un caïque jetait l'ancre à deux pas de là. Les vergues démesurées oscillaient dans le ciel plein d'étoiles, au-dessus des deux rochers chargés de maisons.

N'étant éloignée que de quelques pas, Marthe put étudier point par point le visage du batelier dont elle apercevait le profil. La ressemblance lui parut étonnante, mais pas tout à fait probante cette fois. Elle prit enfin la décision d'appeler Marcos.

Celui-ci tourna la tête, resta silencieux une seconde, puis répondit en grec :

— Vous m'avez appelé ?

Elle ne reconnut pas la voix de Moreau. Elle expliqua au batelier qu'elle voulait lui parler et il se leva :

— Allons nous asseoir dans un café, dit-elle.

Il l'accompagna et commanda pour lui un verre d'eau-de-vie du pays.

— Je vous reconnais, affirma-t-il. Je vous ai menée à Égine l'an dernier.

Elle lui exposa d'une façon abrupte ce qu'elle désirait. Elle parla en

grec, malgré les difficultés qu'elle rencontrait, exposa ses relations avec Moreau et comment elle avait été amenée à établir un rapport entre lui et le batelier.

— J'ai accompagné mes parents à Athènes, et je t'ai recherché parce que je veux savoir.

Au moment où elle employa le tutoiement (commun en Orient), elle était revenue à la conviction que Marcos n'avait rien de commun avec Moreau. Elle ajouta en français, comme si elle parlait à un absent et pour envisager toutes les possibilités :

— Si vous êtes le professeur Moreau, sachez qu'il n'y a rien de changé dans la réponse que j'ai faite à sa lettre. Cependant il faut que vous compreniez ma curiosité extraordinaire.

Moreau la regardait sans rien dire. Ses mains rongées par l'eau de mer restaient immobiles sur la table. Il piqua une olive dans l'assiette avec un brin de bois et répéta d'une voix paisible :

— Je ne comprends pas, je ne comprends pas.

Elle donna désespérément de nouvelles explications et le batelier lui répondit après un long silence :

— En vérité, tu voudrais que je sois le professeur... comment l'as-tu appelé ?

Le rythme doux des mots allait se perdre dans l'étendue des quais. Des lumières flottaient sur le port, où le bateau d'Alexandrie pénétrait lentement. C'était une apparition soudaine qui n'évoquait ni voyages ni haute mer, car la tiédeur et le calme semblaient se répartir également dans toutes les zones du monde, à la terrasse du café comme aux plus extrêmes lointains des eaux lisses.

— Tu veux une chose impossible, poursuivit le batelier. Je suis Marcos. Constantinople est mon pays. Une maison de la banlieue m'a vu naître, et j'avais cinq frères aussi nus que moi. Nous sommes bientôt allés habiter Salonique où ma mère est morte de la typhoïde. Nous nagions tous les jours dans la mer et nous courions sans souliers sur les quais à la poursuite des touristes pour leur extorquer quelques *lepta*. Que me dis-tu, jeune fille, d'un professeur d'Europe ? Qu'ai-je de commun avec toi, moi qui suis comme les chiens du port ?

Marthe eut l'impression fugitive qu'elle entendait Moreau, bien que les inflexions de la voix fussent nouvelles :

— Il faut considérer, dit-elle après avoir réfléchi, que je me suis livrée à une expérience.

Marcos se garda de la contredire et il semblait disposé à bavarder, car il commanda un nouveau verre de raki :

— Vois ce bateau, dit-il. Quelques hommes et quelques femmes descendent. Des parents viennent les accueillir. Il y en a un ou deux cependant qui ne trouveront pas ceux qu'ils cherchent. Que signifie tout cela ? Cette femme qui vient là-bas, je l'ai rencontrée au Caire, il

y a dix ans. Je croyais alors que le monde m'appartenait, et j'étais aide-cuisinier sur un paquebot.

Marthe sentait qu'évidemment son interlocuteur ne cherchait pas à se dérober, ni à se retrancher. Il lui offrait avec simplicité les ressources de son imagination et de son dialecte grec, avec peut-être l'idée qu'elle venait surtout pour entendre des fables. Et si par impossible c'était Moreau qu'elle avait devant elle ce soir, il ne lui révélerait pas son identité, puisque cela ne changerait rien à rien.

— Je me demande, dit-elle, pourquoi il importerait que tu sois ce soir Marcos ou Julien Moreau. Veux-tu m'emmener dans ta barque demain ?

— Tu es la maîtresse en toutes choses, conclut le batelier. Reconnais-tu mon Kostis ?

Kostis arrivait justement et il s'attabla dès qu'on l'en eut prié. Sa santé n'était pas meilleure que l'année précédente. Il parla à son ami sans croire que Marthe comprenait ses paroles.

— La jeune fille que j'ai rencontrée m'enchante. Elle s'appelle Aglaé, et elle me mènera la vie dure...

On parla de la promenade du lendemain et du prix. Cela fixé, la conversation se prolongea jusqu'après minuit, tandis que des gens passaient silencieusement dans l'ombre. Marthe regagna enfin sa chambre où elle dormit quelques heures. Elle se rendit dès le point du jour au débarcadère. Les deux hommes l'attendaient.

— Si c'est Moreau, songeait-elle, il se trahira à un moment ou à l'autre.

Elle regarda de nouveau avec attention le visage du batelier, lorsque celui-ci s'assit à la barre après avoir établi la voile. Malgré l'assurance qu'elle cherchait à se donner, elle sentait vivement que l'énigme était impénétrable par n'importe quelle méthode. Ou bien cette énigme se révélerait tout d'un coup, et par moments elle frémissait à l'idée de voir soudain Marcos se transfigurer et de l'entendre parler un français correct. Rien ne se passa pourtant. La barque sortit du goulet de Vathy et gagna, en longeant la côte, une petite escale qui est un arrêt facultatif pour les bateaux de passagers.

Ils débarquèrent sur une grève pareille à tant d'autres. Marthe invita Marcos à partager son repas dans une auberge. Il refusa et s'en alla avec Kostis manger du pain bis et des olives sous une haie d'épines. Il revint, vers quatre heures, et le voyage de retour s'accomplit, lent et inutile, dans ce pur ensemble de la mer et des monts. La brise, plus ferme, permit toutefois de faire un détour vers la côte d'Asie. Marcos désigna le rivage à la jeune fille :

— De ce point, par les terres, on pourrait gagner la Syrie où une ligne d'autobus conduit à Badgad. Et là tu as encore l'infini devant toi.

— Tu connais Bagdad ?

— Mon frère y est allé.

Il lui dessina l'itinéraire sur un vieux carnet qu'il feuilleta. Elle n'y

vit rien qui ressemblât à l'écriture de Moreau : seulement des mots grecs et des comptes.

Puis Marcos pria Kostis de chanter et celui-ci entama une mélodie, comme s'il ignorait que quelqu'un l'écoutât. Marthe s'avisa qu'à aucun instant de la journée ni l'un ni l'autre des deux hommes n'avait cherché particulièrement à l'intéresser ou à l'amuser. Mais de temps en temps ils pensaient à elle et lui offraient un brin de conversation. L'ennui de l'Orient enveloppait tout avec une sincérité où la tendresse reste impossible à deviner.

La barque revint au port. Contre le quai, l'eau bleue ramenait des brins de paille. Marthe cria bonsoir et regagna son hôtel. Comment exprimer cette conviction nouvelle : plus le batelier exprimait des sentiments incompatibles avec Moreau, plus il lui semblait entendre Moreau, surtout quand elle sentait cette acceptation de n'importe quel destin sous un soleil suffisamment admirable. Elle se dévêtit, ne garda aucun vêtement, si grande était la chaleur. Elle demeura quelque temps immobile devant la glace. Son visage était brûlé parmi les cheveux blonds.

Dès son réveil elle tâcha de joindre Marcos et rencontra seulement Kostis.

— Je veux rester à Samos, apprendre le grec avec vous deux. Mais voudra-t-il ?

— Pourquoi non ? murmurait Kostis.

Marcos ne parut que le soir :

— Nous n'avons rien à faire ici pour le moment. Kostis est amoureux. Il guette son amie à toutes les heures, et nous mangerons du pain noir jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il désire. C'est une bonne occasion pour nous que d'être au service d'un touriste.

Marthe n'espérait pas un accord aussi complet. Mais Marcos ne se comportait jamais comme on l'eût attendu. Chacune de ses décisions marquait un abîme entre lui et Julien Moreau.

Un emploi du temps fut donc établi : chaque matin, Marthe, après s'être baignée, retrouverait Marcos et Kostis à la terrasse du café, ou bien sur les quais ; Marthe pourrait apprendre le grec sans aucun répit, si elle le désirait, et dans la soirée on ferait une promenade en mer selon les vents. Marcos ne demandait pour tout cela pas plus de 25 drachmes par jour. Kostis fut le plus satisfait de l'arrangement intervenu, car il souffrait de retenir inutilement son ami dans Samos.

— Tu es notre bénédiction, dit-il à Marthe. Et tu me donneras aussi des conseils pour vaincre l'entêtement de celle que j'aime. Qui oserait dire que cette année n'est pas tout à fait belle ?

Ses yeux brillaient dans son visage déchiré par la maladie et par la passion.

Les jours d'une semaine passèrent alors avec une régularité que charmaient les variations de la brise. Marthe était persuadée de nouveau que Moreau se trouvait à mille lieues de là. Mais après quelques jours d'une

paix sans heurts, elle sentit de nouveau que le doute lui était insupportable. Elle se mit à observer Marcos avec une rigueur jamais relâchée et, un jour, au cours d'une promenade en mer, elle lui demanda d'ouvrir son sac, qu'elle avait laissé à l'autre extrémité du bateau et de lui jeter son mouchoir et son poudrier. Or Marcos ne fit preuve d'aucune habileté à découvrir la fermeture du sac, et il ne trouva pas le poudrier.

— Que me demandez-vous ? Toi, Kostis, aide-moi, mon ami.

Kostis découvrit le sachet de cuir avec la poudre. Marcos le garda une minute, comme s'il était curieux de toucher une si étrange chose.

Quelques jours plus tard, Kostis s'absenta. Le premier matin que Marcos l'attendit seul au café, Marthe arriva soudain sans être aperçue et l'interpella en français :

— Venez vite, monsieur, nous partons.

Il lui tournait le dos et s'occupait à échafauder sur la table un édifice de cure-dents. Il n'y eut pas dans le travail de ses doigts la moindre interruption. Ses épaules ne bougèrent pas. Elle renouvela son appel en grec et cette fois il se leva.

Au cours de la promenade en mer qu'ils firent, le batelier ne marqua aucun embarras de se trouver seul avec la jeune fille. Il dirigea de nouveau la barque vers les côtes d'Asie et demanda la permission de tendre quelques lignes. De temps en temps, Marthe entendait sa voix infiniment patiente qui détachait pour elle les expressions difficiles de la langue grecque. Il semblait trouver dans la fraîcheur du crépuscule un plaisir personnel qu'il eût d'ailleurs goûté au fond d'une cave tout aussi bien que devant ces rocs auxquels s'accrochait la mer. Marthe voyait à l'avant sa silhouette monter et descendre à cause de la houle légère.

Au retour, elle l'invita à dîner et il accepta. Elle s'obstina à chercher l'occasion de lui demander la salière et du pain, en employant des mots français. Tandis qu'il l'interrogeait des yeux, ses mains rudes hésitaient entre les différents objets posés sur la nappe.

Il lui parla spontanément de l'instruction qu'il avait reçue. A douze ans, son instituteur lui avait conseillé d'étudier toujours.

— Comment faire ? J'ai travaillé autant que cela fut possible.

— Que veux-tu dire par là ?

— Rien d'autre que ce que je dis.

Quand il fut parti, elle retourna sur le port et descendit dans la barque. Elle ouvrit le coffre et n'y trouva, parmi les engins de pêche, qu'un jeu de cartes tout usé. Une matinée entière elle parvint à suivre Marcos dans la rue, mais elle écouta en vain ses entretiens avec ceux qu'il rencontrait. Il acheta dans un kiosque quelque journal et demanda des cigarettes, refusant celles que le marchand lui présentait parce qu'elles étaient trop chères.

Marthe sentait maintenant comme un vide de plus en plus insupportable se creuser autour d'elle. Mais elle l'éprouva surtout pendant ces trois jours que Marcos passa avec Kostis dans une île voisine, où le

jeune homme continuait désespérément à faire la cour à sa bien-aimée qui l'avait fui. Marcos avait prétendu qu'il ne pouvait abandonner Kostis dans son ennui. Il devait revenir deux jours plus tard, mais il manqua à sa promesse. Marthe employa des heures à errer le long des quais, et toute une nuit elle demeura assise sur une vieille caisse devant la mer. Elle ne rentra à l'hôtel que pour faire sa toilette, puis revint sur le port au moment où le soleil se levait :

— Je ne saurai jamais, dit-elle à voix haute.

Vers midi seulement la voile connue doubla le cap. Elle l'identifia sans hésitation et s'enfuit dans sa chambre. Kostis vint la trouver presque aussitôt et lui demanda de les excuser. Elle serra vivement ses mains dans les siennes. Il les lui embrassa soudain :

— Tu sais que j'en aime une autre que toi. Mais n'es-tu pas notre sœur ?

Marthe rejoignit Moreau à la nuit tombée. Il était seul. Elle lui donna comme d'habitude les 25 drachmes qu'elle lui devait selon leur marché. Il plia le billet avant de le glisser dans la poche de son pantalon.

— C'est idiot que Julien Moreau accepte l'argent que je lui donne, dit-elle tout haut.

Il ne parut nullement entendre ces mots étrangers et demanda de quoi elle voulait s'instruire, de la politique, des métiers exercés par les artisans, ou des légendes que les femmes contaient.

Elle affirma que rien ne l'intéressait, expliquant d'un ton triste qu'elle ne saurait, plus longtemps, rester dans l'ignorance. Ah! qu'il ait pitié d'elle! Il parut étonné d'entendre ce mot de pitié. Il répondit avec une inébranlable simplicité qu'il est impossible de se tromper, car une identité de traits est toujours évidente.

Il la regarda dans les yeux comme s'il s'offrait à son examen attentif. Ils demeurèrent plusieurs minutes silencieux, sans que l'un d'eux baissât les regards. En tout cas, dans ces moments où la vigilance de la jeune fille devenait extrême, Moreau ne cherchait à jouer aucun rôle, mais au contraire répétait en lui-même, comme il le confia plus tard à Kostis :

— Je suis Julien Moreau. Je sais seulement que je ne reviendrai jamais en France.

Autour d'eux les bruits de pas mêlés à des cris d'enfants étaient amortis comme toujours par l'étendue des eaux profondes. Puis on perçut curieusement les malédictions d'une vieille femme acharnée grondant son époux, de l'autre côté de la baie, sous les pentes sèches de la colline. Marthe finit par détourner la tête vers cette côte lointaine et sans fleurs. Des mouettes plongèrent.

Le visage de la jeune fille avait beaucoup changé depuis le début de son séjour à Samos. L'éclat de ses cheveux s'était terni sous le soleil, car elle allait toujours tête nue. Son front et ses joues avaient une couleur de châtaigne. Ses vêtements gardaient son corps en cette perpétuelle

fraîcheur vive où toutes les lignes s'assemblaient pour signifier un repos sans prix. Mais qui le saurait ?

Marthe, ce soir-là, finit par reprendre la conversation sur un ton blessant et elle chercha des phrases françaises qui fussent tout à fait intolérables :

— Le professeur Moreau, dit-elle à mi-voix et avec rapidité, est trop orgueilleux pour avouer son déguisement passager. Vous êtes sans doute un pédant médiocre, capable seulement d'écrire une lettre pleine de sottises, au lieu de chercher avec cœur une chance impossible.

Sa colère s'apaisa soudain. Marthe avait conscience d'être entraînée dans une scène indigne. Elle s'affirmait tout bas qu'elle ne croyait pas un seul mot de ce qu'elle avait dit pour démasquer l'homme. Celui-ci gardait sa sérénité :

— Tu parais fâchée ; allons nous promener là-bas.

Elle ne pouvait s'empêcher de sourire en voyant les yeux étonnés de Marcos. Ils finirent par se diriger vers la barque où des enfants étaient montés. Et ils les emmenèrent dans une courte promenade. Marthe considérait le ciel immuable et elle se disait que rien ne pouvait arriver jamais. Mais il y avait dans l'air comme une menace.

Le lendemain, Marthe s'éveilla tourmentée par une protestation qui montait en elle. Mais elle ignorait contre quel événement cette protestation s'affirmait. Kostis restait toujours absent et triomphant. Celle qui l'aimait s'était abandonnée, disait Marcos. La première ondée de l'été venait de se répandre sur les navires et cette ondée descendit d'un nuage blanc pas plus grand qu'un arbre en fleurs. C'était le 5 septembre. Les parents de Marthe qui avaient reçu d'elle quelques cartes, postées dans des lieux différents par les stewards des bateaux de passage, s'inquiétaient de sa longue absence. Ils venaient de lui faire suivre la réponse à une demande qu'elle avait faite pour être admise dans un collège américain. Elle resta indifférente à cette nouvelle.

Elle vint s'asseoir à la table familière, devant le batelier qui lui conta en détails l'histoire d'amour de Kostis : péripéties à la fois héroïques et pitoyables, enfin résolues dans un beau dénouement :

— Combien de temps va-t-il encore traîner son corps malade ? disait Marcos.

Marthe fixait tristement les mains de Marcos qui faisaient défiler et redéfiler les grains d'ambre d'un chapelet. Quand elle rompit son silence, elle s'exprima comme la veille en français, mais à mi-voix, de telle façon que son interlocuteur aurait pu croire qu'elle ne s'adressait pas à lui :

— Ne sais-tu pas que je t'aime, et que je ne peux plus vivre ainsi.

Elle s'arrêta comme essoufflée pendant quelques secondes :

— Je mens et je veux mentir, reprit-elle, afin de briser ton jeu et je n'ai pas du tout l'intention de t'épouser. Mais je t'appartiens aujourd'hui

si tu le veux, et même tous les jours de cette semaine qui est la dernière que je passe ici. Est-ce que la convention te plaît? Tu as gagné et je serai aussi heureuse qu'une autre pendant ces huit jours. Rien n'a plus d'importance.

Ses yeux ne quittaient pas la main du batelier qui faisait tourner les grains du chapelet. L'index tremblait chaque fois qu'il se détachait des autres doigts. Marcos dit dans son grec fleuri :

— Tu parles, tu parles, et moi je ne sais pas. Je suis sans doute autant que toi étonné par des choses mystérieuses.

Phrases maniérées d'oriental et qui étaient des phrases sans raison, comme la mer est sans raison. Mais c'était la première fois qu'elles se rapprochaient un peu de la pensée actuelle de Marthe. Dès ce moment elle s'avoua que Moreau se trouvait devant elle, et elle s'enfuit aussitôt, sans jeter un mot à l'homme, et pleine de honte.

Elle traversa d'abord les quartiers habités des collines, suivit un chemin qui longeait le cap. De l'ail desséché poussait parmi les pierres. Les thyms semblaient morts, et toute la vie qu'il y avait était contenue dans la brise récente qui venait de se lever sur les îles pour annoncer l'automne. Malgré l'écrasement de la lumière, le vent semblait porter la douceur des noisetiers de Macédoine. Marthe alla s'asseoir sur un banc, devant une maison isolée.

— Je suis fatiguée, dit-elle à une jeune femme qui vint vers elle, portant un bébé dans ses bras.

Elle prolongea l'entretien pour oublier l'ennui qui s'accrochait à son cœur et constata qu'elle parlait maintenant le grec presque sans hésitation.

Dans l'après-midi, elle aperçut de loin Marcos accompagné d'un touriste. S'étant approchée, elle crut entendre cette fois quelques mots français. Puis le touriste et le batelier s'éloignèrent chacun de leur côté. Elle rentra dans sa chambre et elle s'y enferma.

Marthe resta deux autres jours absolument seule. Le matin, elle parcourait les bois de pins et le reste du temps elle poursuivait, assise sur son lit, un ouvrage de couture.

Kostis vint la trouver :

— Tu ne peux rester seule, petite fille. De quoi te plaindre? Tu possèdes un corps merveilleusement agile, et c'est moi qui dois venir t'affirmer que l'espérance est répandue partout au dehors.

Elle lui sourit et le suivit. Ainsi reprirent les promenades avec Marcos et Kostis. Mais une idée tourmentante s'affirmait dès lors : Moreau *ne pouvait plus* se démasquer.

Marthe s'efforçait de chasser une crainte inexplicable qui la paralysait. Elle finit par s'attacher avec obstination à ses deux compagnons, leur laissant à peine la liberté de faire la sieste, exigeant sans cesse leur présence. Elle était sûre qu'à un moment ou à l'autre sa honte la reprendrait et

elle redoutait la solitude. Il y eut cependant de belles heures passées en mer. Kostis chantait. Marcos avait retrouvé de vieilles anecdotes dont les intrigues rebondissaient et s'épanouissaient. Marthe, les yeux fixés sur le front de Marcos, ne perdait pas une phrase. Dans ces contes, il était toujours question de montagnes, souvent de mort et de sourire. Le samedi, comme on revenait, elle dit :

— Après-demain je m'en vais.

Le bateau glissait sur les flots de faïence bleue presque sans bruit. On ne sentait pas le vent qui soufflait en poupe. Marthe regardait le fond de la barque où un peu d'eau remuait :

— Je ne reviendrai pas en Grèce. Même la France ne me reverra pas avant des années. Je pars pour l'Amérique.

— Ce n'est pas possible, petite sœur, s'écria Kostis.

Ils allumèrent tous trois une cigarette. Bientôt Marcos amena la voile, tandis que la barque filait sur son erre. Kostis manœuvra les rames pour accoster, mais il fut le premier à sauter sur le quai. Au lieu de tendre la main à Marthe, il partit seul dans les rues après avoir crié un bonsoir rapide.

— Mon amie, c'est moi qui t'invite à dîner ce soir, dit Marcos d'un ton grave.

Ils allèrent dans le meilleur restaurant, et Marthe songea qu'elle n'avait pas payé le batelier depuis le début de la semaine. Le garçon fut lent à servir et les deux convives attendirent en silence.

Aucun incident ne marqua le dîner. De simples banalités furent échangées. Le batelier avait commandé les meilleurs mets. Un peu avant le dessert, il sortit de sa poche un paquet entouré d'une ficelle.

— Voici ce que Kostis et moi nous t'offrons pour que tu te souviennes.

Elle déplia le papier et y trouva une broderie de l'Attique aux points serrés, noire et rouge. Elle fouilla minutieusement le paquet, dans l'espoir de mettre la main sur un signe (peut-être un billet).

— Il n'y a rien de plus, dit Marcos.

Au moment de quitter la table, elle tendit sa broche.

— Prends-la, je t'en supplie.

Il regarda le bijou avec curiosité et voulut le lui rendre. Il l'empocha quand il eut remarqué l'éclat hostile de ses yeux. Puis ils marchèrent le long du quai. Marcos annonça qu'il irait pêcher cette nuit et descendit bientôt dans sa barque. Après lui avoir souhaité le bonsoir, elle y sauta pourtant après lui :

— J'ai encore un mot à te dire.

— Je sais : ce n'est sans doute pas après-demain que tu pars, mais bien demain.

— Il ne s'agit pas de cela.

Comme il essayait d'allumer la lanterne du bord, la mèche s'éteignit. Marthe s'était assise sur le banc et lui restait debout. L'amarre détachée tomba dans l'eau. La barque s'éloigna du quai dans une imperceptible dérive.

— Avant de nous quitter, dis-moi au moins quelques mots en français, murmura-t-elle. Est-ce que tu me détestes à ce point ?

Sa voix se perdit dans l'espace trop vaste, comme si elle avait parlé à quelqu'un sur l'autre rivage de la baie. La nuit pourtant précisait chaque syllabe, comme elle précisait au ciel le relief des constellations. Le batelier ne répondit rien. Il essaya une nouvelle fois d'allumer le fanal. N'y réussissant pas, il ouvrit le coffre de l'avant et, sous une planche, il prit une lampe électrique et un livre.

Il s'assit à côté de Marthe et ouvrit le livre sur ses genoux, tandis qu'il projetait sur les pages un faisceau lumineux. C'était un texte de grec ancien. Moreau indiqua de son doigt un passage, pris au hasard, et le traduisit en français :

« Les citoyens et la ville que toi, Socrate, tu nous as décrits hier d'une façon toute théorique, nous les transporterons maintenant dans la réalité, nous admettrons que cette ville est l'Athènes primitive... »

Il fit un mot-à-mot patient, comme l'écolier qui accomplit une tâche. Il termina en discutant l'interprétation des mots : « d'une façon toute théorique ».

Enfin il ferma le livre qu'il jeta au fond du bateau et dit :

— Pourquoi ne te haïrais-je pas ?

Marthe se dressa devant lui. Son visage était révolté. Ses seins se dessinaient sous la robe. Julien Moreau n'avait pas éteint la lampe électrique et il regarda Marthe fixement, sans qu'elle comprît le sens de ses regards. Elle éclata en sanglots.

Alors il la saisit par les cheveux, comme elle s'était assise près de lui sur le banc, et il sentit ses mains serrer violemment son poignet.

La barque dérivait toujours. Une heure plus tard, le paquebot d'Alexandrie entrait dans le port et un projecteur balaya l'eau. Des passagers accoudés aperçurent un peu en dehors du faisceau blanc Marthe et le batelier, et ils eurent le temps de leur crier des phrases obscènes. Le sillage se referma, puis la surface reprit son immobilité. La nuit calme. Mais c'était comme si un éclair violent avait déchiré le ciel.

Au matin, ils rencontrèrent dans une rue Kostis qui, sans parler et sans sourire, leur offrit des cigarettes.

Personne n'a pu apprendre quelle fut depuis ce jour la vie de Marthe et de Julien Moreau. On ne les revit ni en Grèce, ni en France.

— Qui sait où ils sont partis ? vous dira Kostis. L'amour les avait frappés comme un malheur, quoique ce soit aussi le bonheur. Je peux vous assurer de cela seulement.

ANDRÉ DHOTEL

PROPOS SUR L'OR

Le marché de l'or vient d'être profondément agité. Le métal généralement considéré comme une valeur refuge a subi une baisse considérable qui a paru à certains en contradiction avec la persistance de l'incertitude qui continue à régner en ce qui concerne le sort des diverses monnaies. La question de l'or et de son cours fait l'objet de nombreux commentaires, car elle intéresse à la fois ceux qui se préoccupent du retour à la stabilité des devises, et ceux qui y voient matière à des spéculations profitables. Les plus hauts problèmes théoriques se mêlent donc aux questions d'intérêt les plus immédiatement tangibles, pour compliquer un problème qui en lui-même déjà n'est pas simple.

L'or est le type parfait d'un produit international. Sa production, sa circulation et son emploi posent des problèmes qui débordent largement toutes les frontières et qui intéressent tous les pays du monde. Avant d'examiner les aspects français de la question de l'or, il convient donc de faire un rapide tour d'horizon.

***

C'est un fait bien connu que la plus grande partie de l'or apparent est détenue par le système bancaire américain, et chaque année les 7/8es de la production visible se dirigent vers les États-Unis. On constate par ailleurs que la production connue ne cesse, depuis des années, de décroître. Dans les années précédant immédiatement la guerre, elle oscillait entre 1 100 tonnes et 1 275. En 1941, elle était de 1 257, puis elle baissa à 1 100, 912, 840, 827 et, plus récemment, à 840, dont l'Union Sud-Africaine a fait presque la moitié. Ces chiffres sont à la fois incomplets et suspects. D'une part, ils ne comportent, en ce qui concerne la Russie, que des évaluations extrêmement vagues et, d'autre part, il semble incontestable que la production dans le reste du monde soit pour une très large part occulte. L'Union Sud-Africaine, qui produisait 14,4 millions d'onces en 1941, n'en accuse plus que 11,2 en 1947. Le Canada passe de 5,3 à 3 millions d'onces et l'Australie de 1,6 à 0,875. La fixité paradoxalement maintenue au cours de l'or, tandis que tous les autres

prix montaient, détermine un freinage de la production, en même temps qu'elle détourne vers des marchés plus rémunérateurs le métal que les Banques d'émission achètent trop bon marché. L'abondance de l'or offert sur le marché international libre ou occulte prouve incontestablement que celui-ci est alimenté par des producteurs échappant aux statistiques, comme aussi vraisemblablement par une grande partie d'or russe vendu en sous-main dans les pays d'Extrême-Orient, puis, par leur intermédiaire, sur tous les marchés du monde. Ainsi la prime qui se trouve être accordée aux marchés clandestins de l'or est largement mise à profit par la production clandestine dont la plus importante est évidemment celle de l'U.R.S.S.

Le dollar a été défini, en 1934, par 888,67 milligrammes d'or fin, ce qui fait que le prix de l'once, laquelle pèse 31 grammes, ressort à 35 dollars. Depuis quinze ans, le prix officiel auquel les autorités américaines achètent l'or est resté inchangé. Le Président de la République avait le droit légal de dévaluer le dollar de 15 p. 100, ce qui eût porté l'once à 41 dollars, mais il a perdu ce droit en juillet 1945 lors de la conclusion des accords de Bretton Woods. La question d'une révision du rapport or-dollar est posée depuis des mois, mais il est impossible de savoir si elle sera résolue prochainement. Les déclarations officielles les plus précises et les plus répétées n'ont cessé d'affirmer que le prix d'achat de l'or resterait fixé au taux de 35 dollars pour une once.

Nous sommes persuadé que c'est là une erreur et que l'admission d'un taux plus réaliste est indispensable pour rétablir des relations monétaires internationales normales. L'indice des prix de gros aux U.S.A. ayant doublé depuis l'avant-guerre, il est peu défendable que le prix de l'or soit maintenu en dehors d'un mouvement d'une pareille amplitude. Il ne s'agit d'ailleurs nullement de comparer le rajustement du cours de l'or par rapport au dollar avec les innombrables dévaluations dont l'Europe a donné le triste exemple. Nos pays ont succombé sous le poids d'une inflation strictement politique, l'État émettant des billets sans aucune contrevaleur économique pour satisfaire aux besoins de ses fins de mois. La baisse de la monnaie était rendue inéluctable. Elle a été consacrée par une réévaluation du stock d'or de la Banque d'émission, opération dans laquelle on a eu l'audace de trouver un moyen pour créer de nouvelles ressources. La dévaluation d'une monnaie européenne a donc été la constatation de la dégradation d'un instrument monétaire, combinée avec l'artifice comptable justifiant, en les effaçant, les prodigalités de l'État. Il va sans dire que le problème du dollar se pose dans des conditions diamétralement différentes. Le dollar est et reste une monnaie de premier ordre qui joue pleinement son rôle international. Mais le prix de 35 dollars l'once est trop faible au regard du prix de revient accru de l'industrie aurifère et engendre d'innombrables réseaux de circulation occultes. Une hausse de l'or donnerait un stimulant à la production et tarirait les détournements de métal.

Il est évident que le marché américain n'a aucun besoin d'une dévaluation du dollar qui serait le prétexte à une expansion de crédit. Le mécanisme bancaire américain est admirablement monté et fonctionne de la façon la plus satisfaisante tout en multipliant, par les procédés de crédit les plus modernes, la base métallique d'ailleurs large dont il dispose. Aussi bien pensons-nous que la hausse du prix de l'or devrait être réalisée de façon à n'entraîner aucune conséquence interne sur l'économie américaine. On a constaté que l'once d'or était montée sur le marché occulte jusqu'à 55 dollars et beaucoup ont demandé que ce taux fût adopté de façon légale. Les 21 700 tonnes d'or américain valent 24,5 milliards de dollars, au taux de 35 dollars l'once. Les U.S.A. redoutent à juste titre l'inflation qu'entraînerait la réévaluation, jusqu'à 35 ou 40 milliards de dollars, de leur stock d'or. Par contre, si l'once d'or était portée à 55 dollars, le système monétaire américain pourrait tolérer une ponction d'or de 7 500 tonnes d'or, sans que rien ne soit changé dans son fonctionnement interne. En d'autres termes, les U.S.A. n'ont pas besoin de l'or qu'ils détiennent et ils ne s'en servent pas. Par ailleurs ils font en marchandises, à l'Europe, des cadeaux considérables qui exigent des sacrifices importants de leurs contribuables ; on s'aperçoit de plus en plus que l'Europe a besoin de devises fortes, non seulement pour payer ses achats dans la zone dollar, mais même pour rétablir son circuit européen des paiements, et les U.S.A. sont disposés à accorder une importante dotation à cet effet. Dans ces conditions, une élévation du prix de l'or, destinée non pas à fournir des dollars internes, mais à libérer du métal précieux, permettrait de remettre dans le circuit monétaire international ce dont ce dernier a le plus grand besoin, et cela sans exiger un sacrifice quelconque des Américains au-delà de ce qu'ils auront supporté pour satisfaire au Plan Marshall. La redistribution matérielle de l'excédent d'or américain serait la meilleure opération à prévoir avant 1952, dans la ligne du programme d'aide à l'Europe, de façon à reconstituer aux moindres frais les relations d'échanges entre des nations sauvées au préalable par une générosité ayant su être efficace, mais ne pouvant se prolonger davantage.

Une pareille politique semble parfaitement raisonnable. Elle commence à rallier de nombreux défenseurs. Malheureusement la question du dollar est trop souvent considérée sous un aspect non technique et les commentaires politiques ou psychologiques qui l'entourent déterminent, plus que ne le font les raisons valables, les mesures à adopter. C'est à ce point de vue notamment que la décision prise récemment par la Russie nous paraît importante.

Le rouble était, depuis 1937, défini en dollar. En mars 1950, il vient d'être rattaché à l'or et en même temps réévalué, de sorte que le rouble vaut théoriquement désormais 100/445es de gramme d'or fin, c'est-à-dire 1/4 de dollar, alors qu'il en valait 1/5e il y a quelques jours. Du point de vue monétaire, cette mesure ne nous paraît avoir aucune impor-

tance. Le rouble n'est pas plus échangeable contre de l'or qu'il ne l'était hier contre du dollar. Il est défini en métal, comme il pourrait l'être aussi bien en diamant ou en pommes de terre, et tant qu'il sera inconvertible dans l'un ou l'autre de ces produits, cela n'a pas plus d'intérêt que le choix du dessin imprimé sur les billets.

La réaction sur le commerce à l'intérieur de la zone russe est beaucoup plus sérieuse, surtout du fait que les crédits récemment ouverts par Moscou aux pays de l'Orient européen et de l'Extrême-Orient asiatique étaient libellés en dollars. Il résultera donc de la nouvelle définition monétaire une diminution des facilités ostensiblement accordées aux pays satellites, tandis que ces derniers seront invités à fournir à meilleur marché les produits qu'exige l'U.R.S.S. Nous assistons en somme à une réplique de l'opération décidée par l'Allemagne quand elle fixa le mark à 20 francs français pour mieux dépouiller nos provinces occupées. Quant aux réactions politiques, elles risquent d'être fort importantes en raison de l'irréalisme avec lequel l'opinion se laisse prendre aux plus grossières apparences. Et nous craignons que les autorités américaines, qui étaient déjà très hésitantes devant la réévaluation de l'or, ne renoncent à une mesure nécessaire mais qui pourrait être présentée par les illusionnistes professionnels comme une défaite du dollar rapprochée du triomphe du rouble. Un homme réfléchi ne peut certes que hausser les épaules devant pareils contresens ; mais, hélas ! l'opinion est tellement crédule et se laisse si facilement abuser par les plus grossiers mensonges que l'on n'a pas le droit à priori de négliger une réaction possible, pour la seule raison qu'elle serait absurde.

L'or est actuellement vendu et acheté librement en France. Le dollar est coté sur un marché accessible seulement sur autorisation, et son taux reste fixé à 350 francs, cours parfaitement raisonnable et équilibré. Mais il existe un marché parallèle du dollar auquel nous devons nous référer également.

En avril 1948, le dollar occulte valait 355 francs et le louis d'or 4 200. La pièce d'or a subi des fluctuations considérables, s'élevant dans le courant de l'année 1948 au-delà de 6 000 francs pour retomber, en janvier 1950, à 4 250 et le 3 mars à 3 850. C'est cette dernière date que nous choisirons pour nos comparaisons. Ce jour-là le dollar occulte valait 385 francs.

Le marché de l'or, en France, obéit à des règles très particulières. La pièce française, la pièce suisse et le lingot d'un kilo sont cotés librement. On constate d'abord que, à quantité d'or égale, le louis vaut toujours plus que la pièce suisse, l'écart pouvant aller jusqu'à 200 ou 300 francs. La différence est beaucoup plus grande si l'on compare un gramme d'or fin pris dans un louis français ou pris dans un lingot. On dit parfois que le prix de la pièce inclut le coût du monnayage, mais

comme il est peu vraisemblable que le détenteur d'un louis ait l'intention de s'en dessaisir pour payer un objet valant 20 francs, la valeur monétaire de la pièce est aussi nulle que la valeur monétaire du lingot. On doit simplement constater que l'acheteur français paie plus cher les pièces que le lingot et, parmi les pièces, paie plus cher la pièce française.

La circulation occulte de l'or n'est évidemment pas assez importante pour permettre le phénomène général du dédoublement des prix, suivant que le paiement serait fait en francs ou en or. D'autre part, tant que l'or ne sera pas monnayé et remis matériellement en circulation, il ne pourra pas servir directement aux échanges. Force est donc par conséquent de reconnaître que l'utilisation réelle de l'or suppose sa transformation en une monnaie. C'est pourquoi, en dehors de toute question psychologique ou traditionnelle, on a le droit de comparer le cours de l'or avec celui du dollar.

La différence qui peut s'établir entre leurs cours respectifs se justifie parce que l'or peut s'acheter et se conserver librement, tandis que l'achat et la détention du dollar sont actuellement interdits ; elle tient aussi à l'appréciation que l'on fait sur l'avenir du dollar par rapport à l'or.

La première différence devrait s'éliminer rapidement. La France a eu, incontestablement, raison de créer un marché libre de l'or et les sombres prophéties faites à l'occasion de cette décision ne se sont pas réalisées. Bien que l'or ne puisse pas sortir de nos frontières, on pouvait craindre qu'il ne devînt la forme générale dans laquelle les Français, lassés de toute autre expérience, voudraient convertir leurs capitaux. Et certes nous regrettons l'élan qui a été donné ainsi à la plus stérile et à la plus immorale des thésaurisations. Mais la demande d'or n'a pas été démesurée par rapport à l'offre, et les cours n'ont pas atteint les niveaux ridicules que l'on annonçait. On peut donc étendre au dollar-billet la liberté accordée à l'or. Quant à la seconde raison de disparité, nous avons dit notre pensée sur la réévaluation de l'or. En tout cas, si cette opération doit se faire, on peut considérer que le chiffre de 55 dollars l'once est le maximum qui ne sera sûrement pas dépassé et qui ne sera même très vraisemblablement pas atteint.

Le 3 mars 1950, le dollar au marché parallèle valait 385 francs, le lingot 519 000 francs et le louis 3 880. La comparaison de ces trois chiffres est instructive.

En achetant un gramme d'or 519 francs, on paie l'once 16 141 francs, c'est-à-dire que le prix de l'or est le même, pour le lingot ou pour le dollar à 385 francs, si l'once d'or vaut 42 dollars. Le même calcul pour le napoléon montre d'abord que l'on paie un gramme d'or 519 francs s'il est dans un lingot et 668 francs s'il fait partie d'un louis. Il montre aussi que l'égalité entre le prix de la pièce (3 880) et le prix du dollar (385 francs) suppose que l'once d'or vaut 54 dollars. L'once valant, à

l'heure actuelle, 35 dollars, on mesure ainsi exactement dans quelles proportions le cours de l'or, à Paris, escompte les chances de dévaluation du dollar. On constate, en tout cas, qu'il est difficile de parler d'un effondrement irraisonné des cours de l'or lorsque celui-ci représente, par rapport au cours du dollar sur les marchés latéraux, une prime tellement large qu'elle atteint la limite la plus élevée d'une dévaluation du dollar dont le principe reste encore incertain.

Le rôle extrêmement particulier que joue l'or en Europe, et particulièrement en France, après les bouleversements monétaires et économiques dont nous sortons à peine, empêche de porter un jugement objectif sur le cours de l'or et des devises fortes considéré en lui-même. Rigoureusement parlant, et dans la mesure où il s'agit d'éléments purement subjectifs, une opinion sur le cours normal de l'or est la traduction d'un jugement sur l'incontestable redressement de notre situation économique et monétaire, et un pronostic sur la conjoncture politique susceptible de tout compromettre ou de tout sauver. Mais, pour rester dans le domaine des rapports, on ne saurait négliger de faire un rapprochement particulièrement suggestif en mettant en parallèle les cours de l'or et ceux des valeurs mobilières françaises.

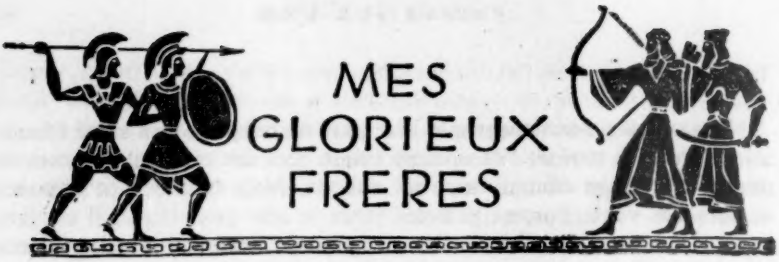
Les variations de cours de la Bourse, pour être moins spectaculaires que celles du métal, sont plus révélatrices encore et d'une beaucoup plus grave portée. L'indice de 295 actions françaises s'établissait en moyenne, en 1948, à 1 366 ; en janvier 1950 il était de 1 136, pour se trouver, un mois après à 1 063. Or le rendement de ces titres s'est accru de façon considérable. Les statistiques ne permettent pas encore de s'en rendre compte, mais l'examen de la cote montre que les dividendes payés par des sociétés de premier ordre se capitalisent couramment à 7 ou 8 p. 100 net, et quelquefois davantage. Si l'on considère la capitalisation boursière de ces entreprises, on constate également qu'elle est incomparablement au-dessous de leur valeur réelle si sévèrement estimée qu'elle soit. On ne saurait se livrer à des prévisions en une matière aussi délicate et surtout aussi sensible à des influences impondérables mais déterminantes. Il n'en reste pas moins que le marasme de la Bourse et les cours extraordinairement bas d'entreprises prospères et en pleine activité industrielle, constituent un paradoxe économique. Au moment où beaucoup d'observateurs expriment leur surprise de voir baisser le prix de l'or, en dépit des circonstances extérieures qui l'expliquent, on pourrait plus utilement s'étonner de voir baisser les cours des valeurs françaises qui sont, elles, un élément actif et irremplaçable dans la vie économique du pays. Et si la chute de l'or servait à rappeler que le rôle des capitaux n'est pas de dormir au fond des coffres mais de s'employer à créer des richesses, et si les pouvoirs publics profitaient de l'occasion pour répudier définitivement l'erreur fondamentale que la passion politique leur a fait commettre au regard de l'épargne, l'accident aurait somme toute été profitable.

***

Nous croyons fermement que le monde ne retrouvera sa santé économique que s'il rétablit l'or comme étalon réel des monnaies et comme moyen d'échange effectif entre les nations. Mais tant que ce moment ne sera pas venu, l'or, ne pouvant jouer le rôle pour lequel il est fait, servira seulement de véhicule aberrant pour des transactions elles-mêmes incertaines. Les variations brusques du cours de l'or ne sont nullement, à nos yeux, un argument contre le système monétaire à base métallique. Elles représentent beaucoup plus exactement les réactions maladroites d'un outil que l'on emploie à autre chose que ce pour quoi il est fait ; de sorte qu'elles deviennent un argument nouveau pour justifier le retour le plus rapide possible à une saine gestion monétaire.

On a constaté au cours de l'histoire que le terrain momentanément perdu par la foi traditionnelle de nos pays était gagné par les formes les plus primitives de la superstition, de sorte que telle croyance, qui était ennoblissante dans sa forme initiale, devenait méprisable sous ses nouveaux aspects. Nous dirons de même que les soubresauts du marché de l'or donnent la mesure non pas de l'incapacité de ce métal à servir de monnaie stable, mais bien de l'état de dégradation d'une économie qui, abusée par de faux prophètes, ne croit plus à sa propre efficacité et joue maladroitement avec les débris de ce qu'elle respectait jadis. L'or, susceptible de redevenir une monnaie internationale lorsque les U.S.A. auront adopté les mesures nécessaires, sera, jusque-là, réduit à des fonctions subalternes et parfois même nuisibles. Ce précieux métal, auquel l'opinion publique reste si fortement attachée, est aujourd'hui ravalé au rôle de fétiche, avec le prestige mystérieux et malsain qui s'attache à toutes les amulettes ; lorsqu'il sera réintégré dans sa fonction monétaire franche et universelle, il perdra, espérons-le, le pouvoir magique auquel il devait sa faveur récente, mais il recouvrera la considération due à un instrument irremplaçable, utilisé pour la prospérité toujours croissante du monde.

ED. GISCARD D'ESTAING



C'ÉTAIT un drôle d'homme, cet Apelle ; il s'épanouissait dans la cruauté comme d'autres le font dans l'affection et la douceur. Non seulement il était perverti, mais sa perversion le transformait. Il était devenu plus gras, plus joyeux depuis qu'il était gouverneur ; c'était l'image d'un homme pleinement satisfait. Tuer des Juifs, les flageller, les torturer, c'était là sa raison de vivre ; on le voyait à sa façon de sauter hors de sa litière, de rejeter son manteau jaune sur son épaule, de faire valoir sa petite tunique rose. C'était un homme heureux et souriant qui allait nous expliquer le but de sa visite.

— Joli village, Modin, susurra-t-il, mais trop fécond. Il faut y veiller. Mon ami, l'Adon! appela-t-il.

Mon père s'avança seul devant tout le monde. Le dernier mois avait amené un grand changement en lui. Sa barbe était toute blanche.

— Tu seras content d'apprendre, dit ce dernier de sa voix perçante et pointue, que le Roi des Rois a consacré de longues méditations aux Juifs. A la dernière réunion de son conseil — et je suis fier de dire que j'y ai participé — il a été pris une résolution qui doit hâter et parfaire l'hellénisation de la province. Certaines mesures seront prises, les décrets seront appliqués rigoureusement — selon la loi et la justice, bien sûr, mais rigoureusement — et, naturellement, les contrevenants seront punis.

Apelle reprit haleine, fronça son nez, disposa les plis de son manteau jaune. Sa petite main potelée chercha dans sa manche, trouva un mouchoir et en tamponna délicatement ses narines.

— Mais il n'y aura pas de défaillances, dit-il en souriant. Vous reconnaîtrez que les viles superstitions de votre religion et ce que vous appelez

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *Les Syriens hellénisés exercent sur la terre d'Israël qu'ils occupent un pouvoir tyrannique (ce roman se situe au IIe siècle avant J.-C.). On ne compte plus les crimes et les pillages dont ils se sont rendus coupables, mais le peuple désarmé n'ose entreprendre aucune action contre eux, car il redoute les représailles des mercenaires à la solde de leurs ennemis. Pourtant dans le petit village de Modin deux des fils de l'adon (chef) Mattathias ben Simon tuent un Grec qui voulait égorger leur jeune frère. Bien que les circonstances précises du meurtre soient restées ignorées des occupants, on craint une action de représaille. Au moment où recommence ce récit, un Syrien, Apelle, suivi de cent hommes d'armes, vient d'arriver à Modin. L'aîné des fils de Mattathias, celui qu'on connaîtra un jour sous le nom de Judas Macchabée, se trouve absent du village, mais ses quatre frères : Simon (le narrateur), Eléazar, Jean et Jonathan sont à Modin, de même que la jeune Ruth, promise à Judas, mais éprise de Simon.*

la Loi constituent une insurmontable barrière à la civilisation. Et puisque vos superstitions et votre ignorance sont renfermées dans les cinq livres de Moïse, ces livres ne seront ni lus, ni psalmodiés. Pour assurer l'application de cette dernière mesure, mes hommes entreront dans votre synagogue, se feront donner les rouleaux de parchemin et les brûleront publiquement. Par ordre du Roi.

Et il termina son discours en secouant son mouchoir d'un geste précieux.

Ruth était à côté de moi ; je sens encore la pression de ses doigts sur mon bras tandis qu'Apelle finissait de parler. Mais je regardais l'Adon ; je ne le quittais pas des yeux, et je savais que quelque part, dans la foule, Eléazar, Jonathan le regardaient, comme tout le peuple, attendant qu'il dise si c'était ou non la fin. Ni le moindre tressaillement, ni le moindre clignement de paupière ne trahirent ses sentiments. Un mercenaire était à côté de lui ; les autres contenaient la foule, et vingt d'entre eux, à cheval, guettaient, l'arc tendu, la flèche entre leurs doigts, prête à s'envoler.

Nous restâmes là tandis que quatre hommes d'Apelle, pénétrant dans la synagogue, déchiraient les draperies derrière la chaire et ressortaient avec les dix-sept rouleaux de parchemin de la Loi qui appartenaient à Modin.

Un frémissement d'agonie s'éleva du peuple tandis que les rouleaux étaient lancés négligemment sur un tas de foin. Un mercenaire entra dans une maison, revint avec une jarre d'huile d'olives, en brisa le col et répandit son contenu sur les parchemins ; un autre mercenaire, prenant des charbons dans un âtre, les attisa et mit le feu au bûcher.

Porté par ses esclaves, Apelle était déjà en route, mais la foule regardait toujours l'Adon. Je crois que ç'aurait été la fin du village, de tous ses habitants, si mon père n'avait pas été l'homme qu'il était. Les cavaliers attendaient ; leurs arcs bandés, ils regardaient le bûcher, le peuple ; ces hommes sales, montés sur des bêtes mal tenues, ces hommes qui ne se lavaient jamais, n'avaient jamais ni rêves, ni espérance, ni amour, ces hommes brutaux et ignorants dont la vie était le meurtre, le plaisir d'une nuit avec une prostituée, la boule de haschisch, l'oubli dans l'ivresse, ces hommes déracinés, inhumains, qui nourrissaient une haine particulière contre les Juifs parce que les Juifs ne voulaient pas de leurs services quoi qu'il pût arriver, ces hommes, juchés sur leurs chevaux, attendaient. Il restait un parchemin en dehors du bûcher, à quelque distance des flammes ; un enfant de neuf ans, Ruben ben Joseph, le fils d'un simple fermier bondit, leste comme un écureuil, saisit le rouleau et prit la fuite.

Une flèche l'atteignit à la cuisse et il tomba comme une pierre. Ma Ruth, aux membres élancés, ma brave et merveilleuse Ruth se précipita sur lui ; en trois pas, elle l'atteignit et le prit dans ses bras. Les mercenaires décochèrent le reste des flèches, firent demi-tour et partirent au

galop. Je me souviens seulement d'avoir couru après eux en hurlant comme un fou, mon couteau brandi ; Eléazar me rattrapa, lutta avec moi et m'étreignit jusqu'à ce que le couteau tombât de mes doigts.

Ruth était morte, mais l'enfant vivait ; dans ses bras, elle l'avait protégé contre les flèches, lui faisant un bouclier de son corps. Elle n'avait pas dû beaucoup souffrir : deux flèches lui transperçaient le cœur. Je le sais. C'est moi qui les ai retirées.

Je la ramassai là où elle était tombée et la portai à la maison de son père ; toute la nuit, je restai près de son corps ; au matin, Judas revint.

Ce n'était pas le même Judas qui était parti cinq semaines auparavant. Je ne vis pas tout de suite son changement, mais je le devinai. Je sentis que, parti adolescent, il revenait un homme. Son humilité l'avait quitté, et pourtant il était devenu humble. Une mèche grise apparaissait dans ses cheveux dorés et des rides durcissaient ses traits. Une balafre à demi cicatrisée lui barrait douloureusement une joue. Homme gigantesque et sombre, il n'avait pas la même beauté qu'auparavant, mais il était revêtu d'une nouvelle splendeur.

Nous nous regardâmes longtemps...

— Où est-elle, Simon ?

Je le conduisis devant son corps et découvris son visage. Elle paraissait dormir. Je la recouvris.

— Elle n'a pas souffert ? demanda-t-il simplement.

— Je ne crois pas.

— Apelle ?

— Oui, Apelle.

— Tu as dû beaucoup l'aimer, Simon.

— Elle portait mon enfant dans son sein ; quand elle est morte, tout ce qui en moi était désir est mort aussi.

— Tu vivras encore. Cette maison est la maison de la mort, Simon ben Mattathias. Viens au soleil.

Je le suivis dans la rue. Le village s'éveillait, donnant la preuve quotidienne de la ténacité de la vie. Quelque part, un enfant riait. Trois poulets s'enfuirent, soulevant la poussière de leurs ailes. Jonathan et Eléazar sortirent de la maison de Mattathias et nous rejoignirent.

Parvenus à la synagogue, nous y entrâmes. L'arche était dépouillée, profanée ; personne n'avait remis en place les tentures déchirées. Les hommes du village faisaient cercle autour de l'Adon et d'un autre personnage ; lorsque Judas parut, le cercle s'ouvrit et je vis à côté de l'Adon un petit homme remarquablement laid, à l'œil vif, à la mine éveillée et qui paraissait un peu plus de cinquante ans.

— Le rabbin Ragesh, dit Judas ; voici mon autre frère, Simon ben Mattathias.

Le rabbin Ragesh était notre hôte, c'est lui qui récita les prières. Dans la fraîcheur du matin, les hommes debout, immobiles, drapés de pied en

cap dans leurs manteaux à rayures, le capuchon rabattu sur leur visage écoutaient Ragesh psalmodier.

Mes yeux cherchaient Moïse ben Aaron ; il était là ; puis le soleil se leva et inonda des flots de sa lumière la vieille synagogue. Nous priions pour les morts. Moi aussi, j'étais mort ; je vivais, mais j'étais mort. A la fin de la cérémonie, le village tout entier était dans la synagogue, les femmes comme les hommes, les enfants aussi.

— Que demande le Seigneur ? dit le rabbin Ragesh sur le ton de la prière. Il demande l'obéissance.

— Amen, répondit le peuple.

— La résistance à la tyrannie, n'est-ce pas là l'obéissance à Dieu ? poursuivit tranquillement le petit étranger.

— Ainsi soit-il.

— Si un serpent me mord au talon, ne l'écraserai-je pas sous mon pied ?

— Ainsi soit-il.

Les femmes pleuraient doucement.

— Si Israël est frappé, ne se redressera-t-il pas ?

— Ainsi soit-il.

— S'il ne se trouve un juge en Israël, serait-ce que Dieu l'a abandonné ?

— Ainsi soit-il.

— Ou bien un Macchabée surgira-t-il du peuple ?

— Amen, dit la foule.

Et Ragesh répondit à son tour :

— Amen, ainsi soit-il.

Il s'avança à travers l'assemblée, jusque devant Judas, lui mit les mains sur les épaules, l'attira à lui et l'embrassa sur la bouche.

— Parle-leur.

Je vous ai dit que Judas était humble, mais son humilité l'avait quitté. Il sortit sur le seuil de la synagogue ; baigné par les rayons du soleil, le manteau maculé au cours de son voyage retombant de ses larges épaules, la tête baissée, la barbe fauve étincelante, comme en feu, il s'immobilisa. Mon regard se porta de lui à mon père, l'Adon : le vieillard pleurait sans honte.

Judas parlait très doucement, et les gens étaient obligés de se presser autour de lui pour l'entendre.

— J'ai parcouru tout le pays. J'ai vu comme le peuple souffre. C'est partout comme à Modin. Il n'y a plus de bonheur en Judée. Partout où je suis allé, j'ai dit aux gens : « Qu'allez-vous faire, qu'allez-vous faire ? »

Judas s'arrêta, et dans le profond silence de la synagogue, on n'entendit plus qu'un seul son, les larmes de la mère de Ruth. La voix plus assurée, plus profonde, plus sonore, Judas reprit :

— A quoi bon pleurer, ma mère ? N'avons-nous rien d'autre que les larmes ? Je ne viens pas ici pour des pleurs ; j'ai assez pleuré et Israël a assez pleuré. J'ai vu la force du peuple ; mais parmi des milliers de

Juifs, il n'y avait qu'un homme qui savait ce qu'il fallait faire, le rabbin Ragesh, que le peuple dans tout le Sud appelle son père. Au village de Dan, il demandait à la foule : « Vaut-il mieux mourir debout où vivre à genoux, pour vous qui êtes Juifs et avez conclu le pacte ancien de ne plier le genou devant personne, même devant Dieu ? » Aussi, lorsque les mercenaires sont venus, il a conduit le peuple dans les collines et j'ai été avec lui. Pendant dix jours, nous avons habité dans des cavernes. Comme armes, nous n'avions que des couteaux et quelques flèches, mais nous étions prêts à combattre. Philippe est venu avec ses mercenaires un jour de Sabbat : le peuple n'a pas voulu combattre parce que c'était le jour du Seigneur et s'est laissé massacrer. Pourtant, je me suis battu, et Ragesh s'est battu ; nous sommes encore vivants pour nous battre encore. Je demande donc à mon père ici présent, Mattathias, l'Adon, je lui demande quelle est la volonté de Dieu ! Nous laisserons-nous massacrer ou nous battrons-nous ?

La foule se tourna vers l'Adon qui regardait Judas ; les minutes passaient ; au bout d'un long moment, l'Adon parla :

— Le jour du Sabbat est sacré, mais la vie est plus sacrée encore.

— Écoutez mon père ! criait Judas, et sa voix sonnait clair.

Les femmes pleuraient encore, mais les hommes fixaient leur regard sur Judas comme s'ils ne l'avaient jamais vu auparavant.

Il faut que je raconte le retour d'Apelle et pourquoi son nom aussi a été noté par nos scribes, afin que les Juifs s'en souviennent toujours. Mais auparavant, les fils de Mattathias se réunirent sous le toit du vieillard, tous les cinq, avec l'Adon, le rabbin Ragesh et Ruben ben Tubel, le forgeron. C'était un curieux homme, ce Ruben, large et court, si fort qu'il pouvait plier une barre de fer dans ses mains, brun de peau et de cheveux, l'œil sombre, et couvert des pieds à la tête de poils noirs et drus. Il était d'une vieille famille de la tribu de Benjamin ; cent ans avant l'exil, les siens travaillaient le fer et n'ont jamais cessé de manier le soufflet et le marteau. Pendant l'exil, sa famille fut l'une de celles qui ne quittèrent pas la Judée, mais se réfugia durant trois générations dans des cavernes comme des bêtes. Il savait travailler tous les métaux, et, comme tant d'ouvriers juifs du métal, il connaissait le secret de la silice de la mer Morte ; il savait la doser, la faire fondre et la souffler en verre.

Ce soir-là, l'Adon lui avait demandé de venir. Il n'était pas souvent chez nous. Sa femme avait frotté son linge, qui resplendissait comme de la neige, mais il entra avec précaution, et lorsque l'Adon s'avança vers lui, l'invitant à se mettre à table avec nous, il secoua la tête :

— S'il plaît à l'Adon, je resterai debout.

Mon père, qui savait si bien comprendre les hommes, n'insista pas. Durant toute la discussion, il ne bougea pas. Son immobilité, son calme profond et imperturbable contrastaient étrangement avec la vitalité nerveuse du rabbin Ragesh qui ne pouvait rester en place.

— Il n'y aura plus à revenir en arrière, disait Jean, mais son trouble et sa tristesse se lisaient sur sa longue figure. Cela ne se passera pas comme dans le Sud, où quelques-uns se sont réfugiés dans la campagne puis ont été tués. Tout le pays se lèvera à la nouvelle que l'Adon Mattathias s'est soulevé contre le Grec. Mais quand ils viendront avec vingt, trente ou cent mille mercenaires, qui demeurera en Israël pour nous pleurer ?

— Nous nous battrons ! criait Ragesh.

— Qu'en dis-tu, Simon ? continua-t-il.

Je secouai la tête.

— Tu te trompes en t'adressant à quelqu'un qui tient moins à la vie qu'à la mort. Mais ce serait un massacre, comme au temps où luttèrent nos pères et nos aïeux. Ils prennent leurs mercenaires à l'âge de six ans, les élèvent dans la caserne et, nuit et jour, les exercent à l'art de tuer. Le mercenaire ne connaît que cela, ne vit que pour cela : porter quarante livres d'armure, se battre dans une phalange derrière un épais bouclier, brandir une hache de combat ou une épée. Contre lui, nous n'avons que nos couteaux et nos arcs. Quant aux armes lourdes, aux armures, Ruben, avec le métal que nous avons ici à Modin, combien d'hommes pourrais-tu armer d'une pique, d'une épée, d'un bouclier et d'un plastron de cuirasse, rien que cela, sans jambières, ni casque, ni brassard ?

— En fer ?

— En fer.

Ruben réfléchit, compta sur ses doigts et dit :

— En martelant les socs de charrue, les faucilles et les houes, vingt hommes en armure légère. Mais ce sera un long travail, soupira-t-il. Et que récolterons-nous le jour où nous aurions martelé nos charrues ?

— Même si c'était possible, dis-je, si Dieu nous donnait le fer comme il nous a envoyé la manne quand nous étions un peuple errant dans le désert, d'où viendraient les hommes ? Pouvons-nous lever dans Israël un millier d'hommes ? Et qui les nourrirait ? Qui cultiverait la terre ? Qui voudrait rester ? Si nous levions un millier d'hommes, combien d'années faudrait-il pour les entraîner au combat ?

— Nous savons nous battre, dit Judas.

— En phalange ?

— Est-ce la seule façon de combattre ?

L'Adon se pencha en avant, l'œil brillant d'une lueur nouvelle :

— A quoi penses-tu, mon fils ? demanda-t-il.

— A la façon dont les hommes se battent ; pendant un an, je n'ai pensé à rien d'autre. Ils se battent pour le butin, pour le pillage, pour l'or et pour des esclaves. Nous, nous combattons pour notre pays, ils ont des mercenaires et des armes. Voici nos armes — la terre et le peuple — nos armes et nos armures. Nous avons nos couteaux et nos arcs, nous n'avons besoin de rien d'autre. Des piques peut-être ; Ruben pourrait forger une centaine de fers de javelots par semaine. N'est-ce pas, Ruben ?

— Des fers, oui, acquiesça le forgeron. Un fer de javelot n'est pas un plastron de cuirasse, ni une épée.

— Nous nous battrons à notre façon et ils se battront à notre façon, cria Judas en dévisageant chacun de nous.

Qu'ils viennent nous chercher! Qu'ils nous envoient leurs armées! Une armée ne peut pas grimper comme une chèvre, nous, nous le pouvons! Qu'il y ait une flèche derrière chaque rocher, chaque arbre!

— Et quand ils viendront dans les villages? demandai-je.

— Les villages seront vides. Peuvent-ils mettre des troupes dans les mille bourgades de la Judée?

— S'ils brûlent les villages?

— Nous habiterons les collines — les cavernes s'il le faut. Et la guerre deviendra notre force, comme la terre est notre force.

— Pour combien de temps? demanda Jean.

— Pour toujours, répliqua Ragesh. Jusqu'au jour du Jugement s'il le faut.

— Ce ne sera pas toujours, annonça Judas.

***

Au mois de Tishri, alors que la douceur de l'année nouvelle caressait le pays de son souffle, Apelle revint. Toutes choses ont leur commencement et leur fin, même à Modin.

Judas avait bien dressé ses plans. Infatigable, la nuit comme le jour, il travaillait, organisait, complotait, et, de jour en jour, la réserve de lances longues et minces augmentait. Modin était un village condamné. Nous déterrâmes nos arcs. Nous fîmes de nouvelles flèches. Nous transformâmes les charrues en lances. Nos couteaux furent affûtés comme des rasoirs. Et déjà, c'était à Judas que les gens venaient faire leurs doléances : « Six enfants, Judas ben Mattathias... » « Nous aurons des provisions pour les enfants. » « Et que fera-t-on des chèvres? » « Nous emmenons les troupeaux. »

Lebel, le maître d'école, venait plaider sa cause :

— Je suis un homme pacifique, un homme pacifique. »

Il alla trouver l'Adon, ses yeux bleus injectés de sang et pleins de larmes.

— Où est la place d'un homme pacifique aujourd'hui en Israël? »

L'Adon appela Judas, qui l'écouta :

— Nos enfants grandiront-ils comme des sauvages dans le désert?

— Non, répondit Lebel.

— Ou comme des Juifs qui ne savent ni lire, ni écrire?

Lebel secoua la tête.

— Alors, paix à ton cœur, Lebel!

Judas dit à l'Adon qu'il fallait libérer les quelques esclaves de Modin.

— Pourquoi?

— Parce que seuls des hommes libres peuvent se battre pour la liberté...

Je vous ai dit que la route traversait le village et suivait la vallée. Judas faisait beaucoup de choses, mais je m'assurais moi-même du service de guet : tous les matins, je postais un gamin sur un rocher élevé d'où il pouvait voir la route sur plusieurs milles. A l'Est, par monts et par vaux, à travers un chapelet de villages, la route menait à Jérusalem, mais à l'Ouest, elle descendait dans la forêt et de la forêt à la Méditerranée. Un jour, c'était Jonathan le guetteur, le lendemain un autre, et tant qu'il faisait jour, ils restaient perchés sur leur rocher, leurs jeunes yeux tendus, guettant l'éclat d'une armure ou le scintillement d'un javelot. Je savais que cela devait arriver et arriver vite ; aucun secret ne peut rester caché dans un pays comme le nôtre, où la moindre petite nouvelle voyage comme le vent à travers vallées et villages.

Je n'avais pas la foi sublime de Judas. Il y a les faibles et les forts, les pauvres et les riches ; c'est très joli de parler du gouverneur et de ses hommes, mais qu'allait-il arriver au jour de l'épreuve ? Déjà, Eléazar et Jonathan avaient un culte pour Judas ; chacune de ses paroles, chacun de ses désirs étaient pour eux la loi. Devant leur façon de l'écouter, de le regarder, comment nier mon envie ? Je sentais ma vieille haine, mon amertume, mon ressentiment monter en moi ; je m'interrogeais indéfiniment : pourquoi n'est-il pas comme les autres hommes ? Submergé par un sentiment de culpabilité, je savais, au fond de mon cœur, que si Judas avait été là, Ruth serait vivante ; je lui en voulais de ne m'avoir jamais adressé un mot de reproche, jamais un blâme, jamais un mot de colère. Et pourtant, quand Jean vint me trouver, cherchant un réconfort, je le repoussai.

— Es-tu aussi pour tout ça ?

Il voulait savoir ; sa femme attendait un enfant.

— Pour quoi ?

— Pour la guerre, pour la mort ? Marche dans la rectitude est-il dit, marche dans la paix. Mais lorsque Judas parle, nous cessons de penser.

Malgré moi je lui répondis avec cruauté :

— Es-tu le fils de Mattathias ou un bâtard ? Es-tu Juif ?

Comme cinglé par un fouet, Jean se courba ; mais c'était pire que la morsure d'un fouet, car il était un saint homme qui jamais n'élevait la voix contre un être vivant et acceptait la volonté de Dieu avec le docile amen des Juifs ; il me regarda un moment, baissa la tête et s'en alla...

C'est alors qu'Apelle revint.

Un matin, Nathan ben Borach, un gamin de treize ans, rapide comme une gazelle, descendit en bondissant de la colline : « Simon ! Simon ! » Tout le monde avait entendu, et je dus me frayer un passage dans la foule pour aller lui parler.

— De quel côté ?

— De l'Ouest.

— Loin ?

— Deux ou trois milles, je ne sais pas. J'ai vu luire l'éclair que tu m'avais dit de guetter — et puis j'ai vu les hommes et je suis venu.

— Nous avons le temps, décida Judas, calmant chacun. Rentrez chez vous, barricadez vos portes, fermez les volets et attendez. — Il avait un petit sifflet d'argent que Ruben lui avait fait. — Quand je vous appellerai, venez ; ceux qui ont des javelots avec leur javelot, les autres avec leurs arcs. Regardez bien où tomberont vos traits et tirez bien.

— Et les hommes de Goumad ? (C'était un village voisin dont les habitants devaient nous soutenir.)

— C'est trop tard. Ce sera pour Modin.

— Nous pourrions nous retirer dans les collines.

— Nous pourrions aussi plier le genou devant Apelle ! Rentrez chez vous et que ceux qui n'ont pas de cœur y restent !

Obéissant aux ordres de Judas, ils fermèrent leurs portes et tout le village devint silencieux. L'Adon, le rabbin Ragesh, Judas, Eléazar et moi-même restâmes sur place. Nous attendions. J'avais mon couteau dans ma ceinture, et sous mon manteau, Judas portait la longue épée à deux tranchants de Périclès. Jonathan sortit de la maison en courant pour nous rejoindre. Je voulus le renvoyer, mais Judas me regarda et lui fit signe d'assentiment. Un moment après, Jean nous rejoignit avec Ruben ben Tubel cachant son marteau dans les plis de son manteau, Serrés les uns contre les autres, nous attendions tous les huit ; nous entendîmes bientôt le roulement des tambours et le bruit métallique des armures qui s'entrechoquaient ; puis les mercenaires apparurent ; d'abord une rangée de vingt hommes, suivis d'Apelle dans sa litière, et enfin soixante autres, en trois rangs de vingt hommes ; il n'y avait pas de cavaliers — je poussai un soupir de soulagement — mais marchant au milieu des mercenaires, je reconnus un Juif, un lévite en robe blanche, un de ceux qui faisaient partie du service du Temple de Jérusalem.

Les esclaves déposèrent la litière. Apelle sauta à terre, grotesquement somptueux avec son manteau doré et sa petite jupe rouge. Je le vois encore debout dans la fraîcheur de ce matin de Judée, je revois ses cheveux soigneusement peignés et bouclés, ses lèvres arquées et cupides délicatement fardées, ses joues roses rasées de près, ses bajoues encadrées d'un collier d'or, son manteau doré.

— L'Adon Mattathias, salua-t-il, le noble seigneur d'un noble peuple.

Mon père inclina la tête, mais ne dit rien.

— Est-ce là une bienvenue ? zézaya-t-il. Huit hommes, est-ce une délégation suffisante pour votre gouverneur ?

— Les gens sont dans leurs maisons.

— Leurs cochonnières.

Apelle souriait.

— Nous les nommerons ainsi si tu le désires, dit l'Adon plein d'aménité et de respect.

— Bien sûr, bien sûr. Tu flattes mon humeur. On peut tout faire avec de la courtoisie. Jason! cria Apelle en faisant signe au lévite.

Avec hésitation, le Juif s'avança ; il avait peur ; il était aussi blanc que ses vêtements et, visiblement, ses moustaches tremblaient.

— Que bienvenue soit pour toi l'humble hospitalité de Modin, Joseph ben Samuel, dit mon père.

— *Shalom*, murmura le lévite.

— Salut antique, salut cordial. Et paix à toi, Joseph ben Samuel. Notre maison s'honore d'un ancien de la tribu de Lévi.

— Il vient pour le sacrifice, zézaya Apelle en souriant. Le Grand Roi a parlé ainsi à ses pauvres gouverneurs : « Mon cœur est lourd en songeant à ce peuple ignorant et à son culte ténébreux. Un Dieu invisible rend son peuple dissimulé et vif. » Ainsi a parlé le Roi, à moi, son pauvre gouverneur ; que puis-je faire d'autre qu'obéir à ses ordres ? Pourtant, j'ai amené ici ce bon Jason pour que vous puissiez faire le sacrifice à votre manière.

Il frappa dans ses mains grasses et courtes ; deux mercenaires apportèrent un autel de bronze et le déposèrent devant nous ; d'environ quatre pieds de haut, il était couronné d'une statue d'Athénée.

Regardant l'Adon, ne le quittant pas des yeux, le lévite s'approcha de l'autel. Alors, mon père bondit, étendit son long bras, saisit le Juif et, avec une telle rapidité que je vis à peine son geste, il brandit son couteau et l'enfonça dans sa poitrine.

— Voilà ton sacrifice, Apelle! A la déesse de la Sagesse, cria-t-il en rejetant le lévite mort sur l'autel.

L'appel strident du sifflet de Judas déchira l'air matinal. Les deux mercenaires qui avaient apporté l'autel levèrent leurs piques et marchèrent sur nous, mais Eléazar, saisissant l'autel, le lança sur eux, et les renversa. Apelle s'apprêtait à fuir, mais Judas était sur lui, l'agrippant brutalement et lui arrachant son manteau doré. A demi-nu, Apelles trébucha, tomba, roula sur lui-même et se mit à hurler sauvagement comme Judas le terrassait. De sa main, Judas le tua : le soulevant par le cou, il le frappa brutalement, comme on tue un poulet ; les hurlements cessèrent et la tête retomba mollement.

Alors, pour la première fois, je vis Judas se battre. Les mercenaires fonçaient sur nous, leurs boucliers de bronze bien polis levés et leurs javelots en forme de bêche dressés. Judas sortit son épée ; je ramassai la lance d'un des mercenaires agonisants qu'avait renversés Eléazar ; ce dernier avait trouvé une massue de vigneron, au manche de huit pieds avec un poids de vingt livres au bout, dont on se sert pour écraser les grappes dans les cuves profondes. Le forgeron se joignit à nous avec son marteau, mais c'est Eléazar qui chargea et ouvrit la première rangée de javelots, en maniant son énorme massue comme un fléau. Judas, à côté de lui, l'épée dans une main, le couteau dans l'autre, sans jamais s'arrêter, plus rapide que je ne pensais que pût jamais l'être un homme, frappait

à droite, tranchait à gauche, toujours en mouvement au milieu du cercle d'acier que traçait son épée.

Le combat fut bref. Le javelot d'un mercenaire grisé par la bataille déchira mon manteau ; nous luttâmes corps à corps et mon javelot se brisa contre son bouclier ; nous roulâmes sur le sol tandis qu'il essayait de tirer son épée et que je maudissais les plaques qui protégeaient son cou et gênaient mes doigts. Il sortit à moitié son épée ; je cessai de lui serrer la gorge et je m'acharnai avec mes poings sur son visage ; je continuais encore à marteler sa face sanglante, alors que déjà il était mort. Je pris son épée. Tout cela me parut durer des heures, mais ce ne fut sans doute l'affaire d'un instant ; déjà les gens de Modin sortaient en masse de leurs maisons, les uns avec des javelots, d'autres avec des arcs ; l'air résonnait de cris de guerre sauvages ; les mercenaires ne formaient plus de rangs ordonnés avec leurs boucliers polis, un bon nombre était tombé à terre, d'autres prenaient la fuite.

Autour de Judas, d'Eléazar et de Ruben, la mêlée était farouche, comme si les mercenaires n'avaient eu d'autre alternative que le sacrifice sanglant de ces trois hommes aux dieux qu'ils honoraient ou la fin du monde. Là où se battaient mes frères, je me précipitai et là aussi vint l'Adon, le couteau à la main, le manteau déchiré et maculé de sang. Je tuai un autre homme — je me souviens encore du soulagement impie de ce meurtre — le transperçant à la chute des reins, tranchant sa colonne vertébrale, juste au-dessous de son armure ; je vis l'Adon en faire tomber un autre. Puis ce fut fini : Judas, Eléazar, Ruben mon père et moi restâmes là, haletant, suffoquant, devant une douzaine d'hommes morts ou mourant à nos pieds.

Le reste des mercenaires avait pris la fuite ; les Juifs les poursuivirent dans les rues du village et, avec leurs arcs, ils les tuèrent. Certains s'étaient cachés dans les maisons : on les pourchassa comme des loups et ils furent massacrés. On sortit le dernier d'une citerne où il s'était accroupi dans l'huile d'olive : un coup de javelot en plein cœur l'acheva.

La bataille de Modin était terminée. Il n'y avait que huit Juifs morts mais cinquante au moins, dont mon père, portaient des blessures ; nous avions tué tous les mercenaires. Apelle était mort, le lévite aussi. Des *nokris*, seuls restaient les esclaves qui portaient la litière.

La bataille de Modin était terminée, Ruth était vengée, si vaine que soit la vengeance ; le sang coulait dans la rue du village ; la vallée était devenue un charnier jonché de quatre-vingt-dix cadavres. C'était la fin et c'était le commencement, car après ce combat, aucun habitant de Modin ne fut plus jamais le même, et aujourd'hui encore, on dit des quelques rares qui subsistent des malheureux habitants de Modin : « Il était dans la vallée la première fois que nous avons mis des mercenaires à mort. »

En l'espace d'une heure, nous, le peuple de la paix, du Livre, nous

avions appris à tuer, et nous l'avions bien appris. Avec Judas, j'allai vers les esclaves, blottis les uns contre les autres, qui avaient porté la litière d'Apelle. Froidement, Judas leur proposa deux choses : se joindre à nous, accepter la circoncision, devenir Juifs et se battre à nos côtés ; ou bien quitter pour toujours la Judée. Sans comprendre, ils regardaient fixement ; Judas répéta les mêmes paroles et ils le regardèrent toujours sans comprendre, la bouche béante : la brièveté et la sauvagerie de ce combat sanglant et sans merci se reflétaient encore dans leurs regards terrorisés.

Où pouvaient-ils aller ? Ils portaient sur le visage et sur la poitrine la marque de leur servitude ; c'étaient des esclaves et ils le resteraient toujours ; ils n'avaient plus ni espoir, ni courage. Sur tout le corps, ils portaient la trace du fouet de métal d'Apelle, mais ils connaissaient Apelle, et nous, nous étions des démons étranges et barbus qu'ils ne connaissaient pas ; ils quittèrent la vallée et cheminèrent lentement vers la mer, où quelque nouveau maître les attendait pour les asservir une fois de plus.

Il y avait fort à faire. Nous ensevelîmes nos morts. Nous rassemblâmes les corps des mercenaires ; les dépouillant de leurs armes, nous les déposâmes tous dans une même fosse. Un seul corps fut profané, celui d'Apelle. Moïse ben Aaron, couvert de sang et de blessures, trancha la tête d'Apelle. On voulut l'en empêcher, mais l'Adon dit sévèrement :

— Laissez-le, et laissez-le faire sa propre paix avec Dieu.

Nous terminâmes nos préparatifs, réunissant le bétail, chèvres, moutons, ânes. Les ânes furent chargés des provisions et nous emportâmes tout ce que nous pouvions. Le reste fut détruit. Les citernes qui contenaient la douce huile d'olive furent souillées ; les grandes cuves à vin, brisées. C'était l'adieu à tout ce que nous avions connu, à toute notre vie profonde qui jusque-là s'était écoulée paisiblement. C'était l'adieu à Modin, à la petite vallée qui nous avait nourris et élevés, à nos parchemins sacrés qui n'étaient plus que cendres, à l'antique synagogue de pierre, à nos champs fertiles, aux cultures en terrasses que nous avions construites, et nos pères avant nous, et avant eux leurs pères. C'était l'adieu au cimetière où reposaient les Juifs depuis mille ans. C'était l'adieu, et pourtant personne ne protestait, personne ne pleurait. Enfin, la nuit déjà bien avancée, notre caravane se mit en route — une fois de plus nous étions un peuple errant, des sans foyers.

Et Modin vit partir ses habitants vers le Nord.

Armés de javelots, d'épées, d'arcs, bande sinistre, nous montions de terrasse en terrasse toujours plus haut. A Goumad, nous fîmes halte pour nous reposer ; à ceux qui nous apportaient le lait, les fruits et le vin, nous racontions la bataille, et, en quittant Goumad, douze familles de ce village s'étaient jointes à nous.

Nous avions décidé où nous irions. A deux jours de marche au nord de Modin, mais deux journées d'un voyage fatigant pour un marcheur solide et doublement fatigant pour une troupe comme la nôtre, à la

frontière même de la Judée, se trouve le désert d'Ephraïm. Autrefois, il y a des siècles, avant l'exil, c'était une terre plus fertile et plus peuplée que les collines aux cultures en terrasses et les riches vallées qui entourent Jérusalem. En ce temps, plusieurs milliers de Juifs vivaient là, car ces terres basses étaient plus profondes et plus fertiles que le reste de la Palestine ; mais au temps de l'exil, la région se dépeupla et seule une poignée d'hommes courageux était revenue dans ces ravins solitaires. Judas y était passé déjà, ainsi que Ragesh et, quelques années auparavant, mon père et d'autres vieillards. Mais moi, je voyais pour la première fois ces hauteurs sombres et boisées, dont les crêtes menaçantes se prolongent depuis le mont Ephraïm jusqu'au mont Gaash, entouré de gorges noires et profondes.

Un silence lugubre s'étendit sur nous. Les conversations s'arrêtèrent et même on cessa d'entendre les rires incessants et inextinguibles des enfants. Nous entrions dans une vallée étroite, pas à pas, montant et descendant à travers des bois dont les ramures vertes et luxuriantes de sève montante fragmentaient en rayons l'éclat du soleil et marquaient le sol de taches de lumière. Les daims fuyaient devant nous ; une fois même, un chacal aboya ; on entendait tous les bruits de la forêt, nouveaux à nos oreilles. Au fond de la vallée, on arrivait à un marais d'où s'envolaient des grues et des hérons. Des heures durant, nous enfonçâmes dans la boue du marais, et enfin, ayant atteint des terres plus hautes, nous arrivâmes dans une vallée étroite, comme fendue à la hache, et abritée, remplie de feuilles mortes et d'aiguilles de pin, d'une tranquillité sinistre et qui ne voyait presque jamais le soleil.

Pour nous qui avions quitté nos foyers, c'était le refuge, et c'était le commencement.

Les solitudes d'Ephraïm étaient tristes et, les jours passant, elles le devinrent plus encore. Les cendres de Modin n'étaient pas encore refroidies, qu'une centaine d'autres villages devenaient la proie des flammes, et bientôt isolés, ou par petits groupes, des réfugiés refluèrent vers la petite vallée où nous nous cachions. Quelqu'un appela ce lieu « Marah » parce qu'il était né dans l'amertume et l'affliction, et ce nom lui resta.

On venait à Marah parce qu'il n'y avait pas d'autre endroit où aller et parce qu'on avait entendu dire que les fils de Mattathias y étaient. Apollonius, gouverneur de Jérusalem et de la Judée, borda la route de la vallée, de Modin à Hadid de 700 têtes de Juifs fichées sur des pieux. Avec 5 000 mercenaires il parcourut la Judée, tuant, brûlant, détruisant tout sur son passage. Nous restions cachés dans nos montagnes, paralysés, jusqu'au jour où l'amertume poussa le peuple à demander à Mattathias :

— Que vas-tu faire ?

— Nous combattrons, répondit Judas.

Le vieil homme, l'Adon, ne dit rien. Comme il avait vieilli depuis

un an! Il restait seul pendant des heures, le menton dans sa main, ruminant, méditant et rêvant, Dieu sait quoi.

Un jour Judas et moi étions avec lui.

— Lequel de vous, Ragesh, a-t-il appelé le Macchabée? demanda-t-il.

— Que veux-tu de nous, dit Judas, une nuance d'étonnement dans la voix.

— Et que voudriez-vous que je fasse? Je suis là, Adon des solitudes et je rêve à ma jeunesse. Suis-je un jeune homme pour que vous me demandiez ce que vous devez faire?

— Le peuple est effrayé, solitaire et anxieux, dis-je.

— Toi, tu as peur, reprit le vieillard avec mépris.

— Que faut-il faire?

— Amenez-moi vos frères et tous ceux qui n'ont pas peur, et je vous montrerai ce qu'il faut faire, répondit froidement l'Adon.

Judas le regardait en face, fixement; il se détourna, s'en alla et je le suivis. Judas n'avait pas changé, et en moi je sentais le même désespoir glacé, le même vide; mais le monde avait changé et nous qui n'étions qu'une poignée d'hommes nous étions dressés contre la puissance de l'Empire syrien, de ses cent vingt villes fortifiées, de son aristocratie et de ses incalculables milliers de mercenaires.

Nous nous rassemblâmes, mes frères, Ragesh, Ruben, Moïse ben Aaron et encore quelques autres capables de s'arracher à leur misère pour suivre l'Adon. Armés d'arcs, de couteaux et — pour ceux qui voulaient tâter de cette arme étrange — d'épées, nous nous présentâmes à l'Adon. Il ne nous reçut pas bien. « Il aurait dû y en avoir cent et vous n'êtes que vingt! » Il ne prononça pas d'autres paroles pendant des heures, tandis qu'il nous conduisait, irrité, sec et infatigable, d'un pas rapide vers le sud.

Nous arrivâmes sur la route de Jérusalem, à un joli petit village au bord d'un torrent de montagne, à Shiloh, dont la vue nous déchira le cœur tant il ressemblait à Modin. C'était une étape, avec une auberge; Shiloh, alors comme maintenant, était célèbre par son vin couleur d'ambre et son fromage au miel. Stupéfaits et terrifiés, les gens nous regardaient entrer dans le village en rangs serrés, la mine sombre et couverts de poussière. Nous étions complètement dissimulés sous nos manteaux, nos armes également, mais qui donc en Judée ne connaissait, au moins par ouï dire s'il ne l'avait vu de ses propres yeux, la haute silhouette et la barbe blanche de l'Adon Mattathias? Et qui ignorait que lui et ses fils étaient hors la loi, pourchassés par les Macédoniens et par le grand prêtre Ménélas lui-même?

Nous aurions dû les étonner mais non pas leur causer une telle frayeur, bien que ce fût un village où Apelle eût particulièrement bien travaillé, et malgré le grand autel de Zeus sur la place, chargé de fruits et souillé de sang frais; mais cela ne justifiait pas une telle terreur répandue sur leurs

visages ; je sais bien que les timorés étaient nombreux en ces temps troublés, et que se soumettre était plus facile que brûler sa maison et se retirer dans une caverne des monts Ephraïm ou les solitudes désertes de Bethaven.

C'est alors que nous aperçûmes des mercenaires à l'auberge, assis confortablement sur l'herbe devant des miches de pain, des gobelets de vin et du poulet bouilli. Ils étaient là une douzaine, tribut qu'il fallait subir pour avoir ployé le genou, avec deux esclaves pour porter leurs boucliers et leurs javelots. Pour être plus à l'aise, ils avaient déposé leur lourde armure et délacé leur justaucorps de cuir.

Il y avait à Shiloh une pauvre fille simple d'esprit qui se nommait — nous l'apprîmes par la suite — Miriam ; c'était une orpheline, une enfant abandonnée de Jérusalem qui avait trouvé asile dans le village ; asile peu sûr semblait-il, car les mercenaires jouaient avec elle. Ils se la passaient de main en main, quand ils virent arriver les vingt Juifs que nous étions, grands, sévères, couverts de la poussière des chemins, drapés des pieds à la tête et conduits par un vieillard à la tête aquiline et à la barbe blanche.

— Va donc, vieille chouette, dit l'un d'eux et les autres éclatèrent de rire, mais leur rire n'était plus naturel et la petite Miriam se recroquevilla sur l'herbe en pleurant.

L'aubergiste sortit en trombe ; c'était un gros homme rasé, mais un Juif d'après son langage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je ne veux pas d'histoires ici, pas de mendiants de grands chemins !

— Avons-nous l'air de mendiants ? répliqua doucement l'Adon. Qui es-tu donc, aubergiste, pour nous traiter de mendiants ? Si nous venons des terres sèches et si nous avons soif, n'y aura-t-il pas un verre de vin pour nous ?

Tandis que mon père parlait, l'officier des mercenaires vint sur le pas de la porte, un verre de vin à la main et prêt à s'amuser de la discussion.

— Vous voyez, ma maison est occupée, dit l'aubergiste d'un ton moins assuré et nous regardant de près avec malaise.

— Est-ce ainsi que le saint Abraham s'adressa aux trois étrangers venus dans sa tente ? reprit l'Adon sur un ton plus calme encore.

Tremblant, l'aubergiste demanda :

— Qui es-tu vieillard ?

— L'Adon Mattathias ! cria la petite.

Mon père ouvrit son manteau et nous fîmes de même, tirant nos épées ; Jonathan, l'arc tendu déjà, s'accroupit ; le capitaine des mercenaires bondit en avant en criant ; il reçut à la gorge la flèche de Jonathan et dans un affreux hurlement, s'étouffa dans son sang. L'aubergiste s'enfuit dans la maison. Les mercenaires, à moitié ivres, paralysés par cette apparition soudaine et effrayante de vingt hommes conduits par un vieux patriarche farouche et furieux, restaient sans mouvement ; nous les

massacrâmes sans merci, sans pitié : besogne affreuse et horrible ; mais ils n'étaient pas des hommes que l'on pût faire prisonniers, haranguer, persuader, émouvoir, changer ; c'étaient des mercenaires.

Quand tout fut fini, et que seuls deux esclaves restaient encore, accrochés l'un à l'autre, pleurant de terreur, la petite Miriam rampa jusqu'à mon père et lui embrassa les genoux. Nous le regardions, immobile un instant, son épée sanglante à la main ; il lâcha l'épée, remit la petite sur ses pieds et, l'embrassant sur les lèvres, il lui demanda :

— Quel est ton nom, mon enfant ?

— Miriam.

— Qui sont ton père et ta mère ?

— Je ne sais pas.

Elle sanglotait.

— Combien y en a-t-il comme toi ! soupira le vieillard. Sais-tu où est le désert d'Ephraïm ?

Elle fit un signe affirmatif.

— Eh bien, va te laver et pars. Quand tu rencontreras un Juif, demande-lui de te conduire chez Mattathias et s'il te demande qui est ton père, dis-lui que Mattathias est ton père.

Les gens commençaient à se montrer, les enfants d'abord, et bientôt il y eut dans la cour de l'auberge un demi-cercle de Juifs, épouvantés et silencieux, qui contemplaient les dépouilles des morts. Eléazar et Ruben entrèrent dans la maison ; bientôt ils réapparurent traînant avec eux l'aubergiste, flasque de terreur, pleurant et gémissant. Ils le jetèrent aux pieds de l'Adon ; rampant sur le ventre, avançant pouce par pouce, il vint baiser la courroie de sa sandale.

— Arrête ! rugit mon père. Qui es-tu ? Un Juif, un Grec, un animal pour ramper sur le ventre jusqu'à moi ! Relève-toi !

Pour toute réponse, l'aubergiste se coucha dans la poussière, gémissant et se roulant de droite et de gauche sur son gros ventre. Mon père le repoussa du pied, et, s'écartant d'un pas, il s'adressa au peuple :

— Écoutez, vous autres ! J'aurais pu le tuer, de ma propre main ; mais qu'il vive et qu'il se souvienne d'avoir rampé sur le ventre, et que tout le pays le sache ; que son existence devienne une torture et qu'il ne puisse plus regarder un autre homme en face. C'est un homme courageux quand il a le conquérant derrière lui — comme vous tous, lamentables et misérables que vous êtes ! Que la malédiction de Dieu soit sur vous !

Les femmes commençaient à sangloter. Quelques voix s'élevaient : « Non... Non... » Les hommes se couvraient le visage de leur manteau.

— Ne voulez-vous pas me regarder ? criait l'Adon. Suis-je pire que les mercenaires ?

Un vieillard se frayant un passage dans la foule, s'avança jusqu'à mon père.

— Retire ta malédiction, Mattathias ben Jean ben Simon! Qu'avons-nous fait pour que tu nous maudisses?

— Vous avez plié le genou, répliqua froidement mon père.

— M'as-tu oublié, Mattathias? Jacob ben Gerson, m'as-tu oublié?

— Je me souviens de toi.

— Je n'ai pas plié le genou, Mattathias. Ils en ont tué dix-neuf ici, c'est alors seulement que nous avons fait la paix avec eux. Retire ta malédiction.

— Qui te retient ici, vieillard? La vie est-elle si douce? J'ai dépassé la soixantaine, et toi aussi. Qu'est-ce qui te retient ici?

— Où irais-je, Mattathias? Où iraient les miens?

— Allez à Ephraïm! — Mon père le cinglait de sa voix dure et inflexible. — Gagne le désert où nous campons sous la tente comme nos pères, mais ne t'incline devant aucun homme.

Puis, l'Adon le laissa, marcha vers l'autel, le renversa, et dédaigneux de la foule, sortit fièrement de Shiloh.

Quittant la route, nous nous engageâmes à travers la vallée et sur les pentes des collines. Arrivés sur les hauteurs, où l'on voyait à des milles dans toutes les directions, nous dressâmes le camp; après avoir pris le pain et le vin, nous étendîmes nos manteaux autour d'un feu de branchages qui se consumait lentement. La nuit vint, mais je ne pus dormir.

A l'aube quelqu'un me toucha le bras : c'était l'Adon qui me fixait de son regard de vieil aigle. N'avait-il donc pas dormi?

— Va chercher ton frère, Simon, et viens avec moi.

Je réveillai Judas et nous suivîmes l'Adon jusqu'à un escarpement rocheux.

— Regardez, dis mon père, en désignant la vallée au-delà de Shiloh dans la direction de Jérusalem.

En suivant son doigt, nous vîmes une faible lueur.

— Qu'en dîtes-vous?

— Je dis que tu aurais dû tuer ce porc d'aubergiste, dit Judas, grondant de colère, car c'est un camp de mercenaires. On n'a pas perdu de temps pour les faire venir.

— Et pourtant tu n'as rien dit à l'auberge, murmura le vieillard.

— Je n'ai rien dit.

— Et maintenant, Judas, que Ragesh appelle le Macchabée, dit-il ironiquement, et maintenant?

Silencieux, la figure contractée, Judas regardait la vallée.

— Et maintenant, Judas Macchabée? — Mon père était plein de mépris. — Ils campent dans la vallée et lorsque le jour se lèvera, ils entreront dans Shiloh et le réduiront en cendres. S'il avait fallu tuer l'aubergiste, Judas Macchabée, je l'aurais fait de ma propre main, de ma propre épée. Mais toi qui parles si bien de la guerre, combien d'enfants mourront demain dans Shiloh?

Sans répondre, Judas regagna notre feu. Plein de colère, je me retournai vers mon père.

— Veux-tu briser tout être vivant qui s'approche de toi, vieillard?

La main qui s'abattit sur mon épaule était comme une serre d'acier et elle y laissa sa marque pour des jours.

— Honore-moi, Simon, car tu es sorti de mes reins et tu n'es pas encore un homme, et surtout parce que c'est un commandement sacré.

Et il partit retrouver Judas.

Quand je revins près du feu, tout le monde était levé et un moment plus tard nous partions dans la nuit derrière Judas. Sans qu'il fût besoin de paroles, l'Adon se retira à l'arrière et Judas prit la tête. Déjà la nuit se dissipait et vers l'Est on voyait la pâleur grise de l'aube ; il faisait juste assez clair pour distinguer le sentier. Judas nous emmenait vers le Sud jusqu'aux crêtes desséchées des collines ; il nous conduisit d'un pas rapide, sans halte ni pause, presque tête baissée, à une sorte de saillie qui surplombait le camp des mercenaires. Ceux-ci se trouvaient juste au-dessous de nous, à quelques six ou sept cents pieds ; vautrés dans le sommeil, ils gisaient sur la route, à l'endroit le plus resserré de la vallée. Là encore se manifestait le mépris dans lequel les Grecs tenaient ce peuple pacifique, les Juifs, qui ne savaient ni attaquer ni se défendre ; la relève de Shiloh ne comptait que quarante fantassins ; pas de guetteurs ni de sentinelles, seuls les faisceaux de leurs armes et de leurs armures veillaient sur leur profond sommeil.

Judas n'hésita pas ; rapidement, il donna ses ordres : une poignée d'hommes devait aller vers le Nord, sous la conduite de Jonathan ; Jean faisait partie aussi de ce groupe, mais Jonathan marchait en tête ; ils devaient descendre et se poster à une portée de javelot de la route ; un autre groupe marcherait vers le Sud avec l'Adon.

Eléazar, Ruben et moi-même restâmes avec Judas qui nous mena jusqu'à un énorme rocher perché sur la corniche.

— Peux-tu le faire bouger, Eléazar? demanda-t-il.

Eléazar, un sourire sur les lèvres, s'accroupit sous la roche, étendit les bras pour trouver sa prise, et raidit tous ses muscles. L'aube venait, l'aube merveilleuse de Judée, et dans sa lumière neuve, rose, délicate, la puissante charpente d'Eléazar se déplia comme celle de l'antique Samson. Il avait laissé tomber son manteau, enlevé sa tunique et déchaussé ses sandales. D'un effort unique et sauvage il descella cette pierre qui n'avait pas bougé depuis le commencement du monde. Elle branla et nous joignîmes nos efforts aux siens ; elle oscilla davantage. Eléazar l'exhorta comme si elle était vivante, et soudain elle bascula, tomba. Un instant, elle hésita sur le rebord de la corniche, puis roula dans le vide et s'écrasa dans un fracas de tonnerre qui ébranla les collines ; elle s'était fendue en deux et entraînait à sa suite des centaines d'autres pierres qui rebondissaient et grondaient en se précipitant sur les mercenaires.

Nos épées dégaînées, nous suivîmes tous les quatre le même chemin que les rochers. Dix mercenaires au moins avaient dû être tués ou blessés et un nombre au moins égal sans doute s'enfuyait en désordre sur la route dans les deux directions pour aller se faire tuer par les flèches de nos deux petits groupes ; par quatre fois, ceux que nous poursuivions s'arrêtèrent et tinrent ferme devant nous avec leurs épées et leurs javelots. De nouveau je vis mes frères se battre : Judas se multipliait, toujours prompt, terrible et mortel ; Eléazar, le doux Eléazar, incarnait le combat. Nous n'étions que quatre, hommes de chair et de sang et non des quartiers de roche tombant sur des mercenaires endormis, tandis qu'eux étaient quinze ou seize. Qu'il ne soit pas dit qu'un mercenaire ne sait pas se battre ; c'est la seule chose qu'il sache faire, et il la fait bien ; je l'appris ce matin-là en combattant pour ma vie, avec Judas d'un côté et Ruben de l'autre, comme nous avons combattu encore bien des années plus tard, et avec l'aide d'Eléazar qui, ce jour-là, tua deux hommes, en mit un troisième hors de combat, Eléazar sans lequel nous eussions certainement péri, ayant encore dans ce commencement à peine appris à nous battre. Un combat paraît éternel ; le temps s'arrête ; on sent sa force s'écouler de son corps comme l'eau hors d'une bouteille. Dos à dos, carré parfait, nous repoussions les mercenaires, sept d'entre eux, déjà, gisaient à terre, mais j'étais blessé et je saignais, et Ruben avait reçu un coup de javelot. Ils revenaient sur nous, javelots dressés, lorsque Jonathan et ses hommes nous rejoignirent : ce fut la fin. Deux mercenaires s'enfuirent dans la montagne, poursuivis par Eléazar, mains et pieds nus, bondissant de rocher en rocher comme un grand chat. Il rattrapa le premier et l'étendit raide mort d'un coup de massue de son redoutable poing ; mais le second mercenaire se retournant, lança son long javelot syrien au fer en forme de bèche. Il visait Eléazar qui esquiva le coup et, vif comme l'éclair, s'empara du javelot pour le relancer aussitôt. Le mercenaire tomba la face contre terre.

Nous charriâmes tous les corps sur la route et les entassâmes après les avoir dépouillés de toutes les armes que nous pouvions emporter. La plupart d'entre nous étaient blessés, entaillés, couverts de sang, même mon père, et certains étaient gravement atteints ; mais nous étions tous vivants et capables de marcher ; pas un mercenaire n'avait réchappé. Une fois les corps entassés, Judas dit :

— De cette manière, encore et toujours, jusqu'à ce qu'ils ne remettent plus les pieds chez nous.

Nous lavâmes nos blessures et nous étendîmes sur le sol.

C'est ainsi que commença la lutte et que nous apprîmes cette nouvelle guerre, la guerre du peuple qui ne se fait pas avec des armées et de l'or, mais avec la force qui jaillit du peuple. De retour à Shiloh, en entendant le récit de la bataille, douze hommes se joignirent à nous et furent armés des dépouilles des mercenaires.

Pendant neuf jours nous parcourûmes les collines et les vallées de la Judée septentrionale. Pendant ces neuf jours nous apprîmes notre méthode de guerre. Nous nous battions comme jamais personne ne s'était jamais encore battu. Nous marchions la nuit, à la lueur des étoiles et de la lune, et par les journées chaudes nous dormions dans des cavernes où nous nous cachions dans les fourrés des forêts. Nous nous déplacions sans cesse ; Judas mettait au point une tactique qui, par la suite, nous devint familière : attaque des arrières, puis apparition soudaine derrière l'armée qui, ayant fait volte-face, nous poursuivait. Tel était le rythme de nos mouvements et, une fois en marche, Judas n'admettait ni trève ni repos. Nous apprîmes bien d'autres choses encore ; au début, nous nous étions chargés des lourds javelots et des épées des mercenaires, certains portaient aussi des plastrons de cuirasse, mais quel que fût l'avantage de ces armes nouvelles, nous y perdions en rapidité de mouvement : aussi à la fin du combat avions-nous abandonné tout cet armement.

Si possible, nous attaquions avant l'aube, ou alors la nuit. Toutes nos escarmouches n'étaient pas victorieuses. Les deux combats de Shiloh nous avaient rendus trop pleins de confiance en nous et de mépris pour les mercenaires ; nous dûmes en payer le prix, un prix terrible ; gonflés par notre succès nous avions attaqué une colonne de soixante mercenaires près de Bethel, trois compagnies de vingt, en plein jour, de sorte qu'ils purent, derrière leurs boucliers engrenés les uns dans les autres, former la phalange contre nous. Nous étions trente-neuf, et nous aurions tous péri sans la furie d'Eléazar et de Judas, qui repoussèrent attaque sur attaque, alors même qu'il ne restait plus que neuf des nôtres sur pied ; finalement les survivants des deux camps se retirèrent, chacun de leur côté, haletants, épuisés, trop atteints pour continuer la lutte ; mais nous pûmes relever nos blessés et les emporter.

Ce fut la fin de notre attaque, mais pendant ces neuf jours la Judée tout entière enflammée, bouillonnait et se soulevait ; il n'était pas une famille, si éloignée fût-elle, qui ne connût le nom de Mattathias et de ses fils. Les Grecs léchaient leurs blessures et ne regardaient plus le Juif comme l'écolier doux et pacifique qui préférait mourir le jour du Sabbat plutôt que de lever la main pour se défendre. Leurs mercenaires ne se risquaient plus seuls sur les routes ; ils se retiraient derrière les murailles de leurs places fortes ; quand ils se déplaçaient c'était par armées et quand ils dormaient des sentinelles anxieuses montaient la garde. Tous les succès n'étaient pas de notre côté, les Grecs prirent leur revanche : massacres, incendies, pillage ; le pays tout entier était embrasé la nuit par les flammes des villages en feu. Mais les habitants se défendaient ; ils mouraient dans leurs villages en flammes, le couteau à la main, et partout, par milliers, ils se retiraient dans les montagnes, les collines boisées de Juda, de Bethaven et de Gilead. De tous les coins du pays, en file régulière, les plus forts, les plus durs, les plus courageux se frayaient un chemin jusqu'à Ephraïm.

***

Parmi les blessés que nous ramenâmes était mon père, l'Adon Mattathias, la cuisse transpercée par une épée et l'épaule cruellement entaillée par le fer d'un javelot. De mes propres mains je pansai ses blessures ; sous mes doigts je sentais sa souffrance, mais je n'en voyais aucun signe paraître sur sa face blanche d'oiseau de proie. Aussi tendrement que possible nous le ramenâmes à Ephraïm ; seuls ses fils portèrent la civière ; mais, lorsqu'enfin, pleins de nos récits de victoires et de défaites nous arrivâmes à la petite vallée où les nôtres attendaient, ses blessures déjà infectées suppuraient. Étendu sous la tente que nous avions dressée pour lui, l'un de nous restait constamment à le veiller ; mais il ne se remettait pas, son état empirait. Le Rabbin Ragesh, qui avait étudié la médecine avec les sages d'Alexandrie, mit des drains de verre dans ses blessures pour laisser s'écouler le pus, mais l'Adon le réprimanda doucement :

— Ragesh, Ragesh, tu t'agites beaucoup pour peu de choses.

De jour en jour sa fièvre montait. Il avait perdu toute connaissance du lieu où il était et des événements ; il était retourné errer parmi les jours de sa jeunesse où le pays reposait dans la paix, où lui-même lisait les rouleaux sacrés dans la synagogue. Sa chair fondait, la peau de son visage se tendait et devint transparente.

Un soir je levai le rideau de la tente et sortis.

— L'Adon Mattathias est mort, dis-je à ceux qui attendaient sous la pluie.

Je retournai pleurer avec mes frères ; dominant le bruit de la pluie, j'entendais les sanglots de la foule.

Il faut que je dise la douleur et le désespoir du pays après la mort de Mattathias. Les gens apeurés s'abandonnaient à un désespoir bestial et ils vivaient en effet comme des bêtes dans les cavernes et les fourrés. Dans notre vallée et les étroits défilés qui y conduisent, au-delà des marécages sombres et resserrés, appelés parfois la fosse des afflictions, plus de douze cents Juifs étaient maintenant réfugiés ; pour la plupart, ils n'étaient venus qu'avec leur douleur et les vêtements qu'ils avaient sur le dos, sans outils, ni vivres, ni armes, accompagnés d'une multitude d'enfants.

Mille disputes et jalousies mesquines s'élevaient parmi eux. Un délateur ayant été abattu, sa famille plaida vengeance ; les courageux en voulaient mortellement aux défaitistes qui ne manquaient point, et les défaitistes à leur tour blâmaient les avocats de la résistance. Il y avait un petit parti de Hiérosolymitains qui se tenaient à part des campagnards, tandis que les ruraux faisaient de la vie des citadins un véritable enfer. Le moral baissa bientôt et la misère devint profonde. Pour ma part, je ne savais ce qu'il fallait faire ni de quel côté me tourner, mais Judas

réunit sous la tente de Mattathias un conseil de tous les Adons et de tous les Rabbins. Il en vint vingt-sept, mais neuf n'avaient pas répondu à l'appel. Judas nous dépêcha, Eléazar et moi, avec des hommes de Modin et de Goumad (certains étaient des rocs sur lesquels nous nous appuyâmes bien souvent) pour aller les chercher. Ce n'était pas une mission agréable ; il ne fait pas bon voir un Juif dressé contre un autre Juif, et pourtant cela s'était déjà vu auparavant ; nous les ramenâmes et l'un d'eux, Samuel ben Zabulon, Adon de Gibeah, demanda à Judas :

— Qui es-tu pour me traîner ici de cette manière, toi dont la joue est humide encore du lait de ta mère ?

C'était un homme fier et susceptible qui avait dépassé la soixantaine ; Judas, debout à l'autre extrémité de la tente, ne lui répondit pas, mais le fixa dans les yeux jusqu'à ce que l'Adon, ne pouvant plus supporter son regard, se détournât avec humeur.

Sous la tente maintenant les vieillards écoutaient Judas parler. Sur le sol, assis les jambes croisées, comme leurs ancêtres sous leur tente de peau de chèvre, il y a bien longtemps, encapuchonnés dans leurs longs manteaux rayés, ces vieillards écoutaient. Je les regardais pendant que Judas parlait, et je revois encore leurs visages ridés, durs, intolérants, au profil d'oiseau. Ils étaient hostiles, mais en parlant Judas rompait cette barrière de glace ; une fois de plus, je constatais l'incroyable simplicité de mon frère et son impérieuse volonté.

Ce jour-là, il se livra tout entier et prit tout le fardeau pour lui, et pour nous, ses frères. Je ne suis pas juge, mais je n'aurais pas agi ainsi ; Judas l'a fait, pour le mieux ou pour le pire. Il réclama le commandement de la bataille et l'entraînement des hommes — tel était son prix. Sous ses ordres marcheraient Eléazar et le petit Jonathan. Jean fut chargé des approvisionnements et des vivres, et moi, Simon, je reçus en partage de juger le peuple, avec une main de fer comme on doit juger en temps de guerre — tel était son prix.

— C'est un prix élevé, dit l'un des Adons ; mais Judas les avait gagnés à sa cause.

— Je connais une chose, dit Judas, je connais le combat. Je connais l'ennemi, que ce soit le Juif riche et gras à l'abri des murailles de l'Acra à Jérusalem, ou le mercenaire à la solde du Grec. Depuis des mois, moi et mes frères, n'avons vécu que pour la lutte, pour le carnage et le massacre. Lorsque l'œuvre de mort sera achevée, nous ferons ce que vous déciderez. Quand le pays sera libre, nous partirons si vous le désirez, ou nous nous abaisserons à baiser la frange de vos vêtements.

— Voudrais-tu être roi d'Israël ? demanda quelqu'un.

A ma stupéfaction, devant mes yeux, là, debout, Judas, en larmes, répondit :

— Non, non, je le jure, au nom de Dieu !

Ils ne purent supporter cette humilité.

— Dieu te pardonne, dit Ragesh.

Samuel ben Zabulon, revenant sur ses sarcasmes, s'approcha de Judas, le prit par les épaules et l'embrassa sur les lèvres.

— Macchabée, lui dit-il, doucement, pleure sur les souffrances qui nous attendent, les vieillards suivront alors l'enfant qui les conduit. Sois fort, passionné, redoutable, chéris la liberté et la droiture.

Mais Judas pleurait encore ; enfin nous quittâmes tous la tente et il demeura seul.

Pendant les six semaines que Judas occupa à constituer son armée, nous attendions qu'Apollonius, gouverneur en chef de la Judée, vînt se faire piquer par la mouche d'Ephraïm et tentât de l'écraser. Dès les premiers jours, un Juif de Damas, Moïse ben Daniel, se fraya un chemin jusqu'à Ephraïm avec vingt-deux mulets chargés de fine-fleur de froment. Déjà, Jean et moi, nous avions ordonné la mise en commun de tous les vivres dans un entrepôt central, afin que, personne n'étant dans l'abondance, personne non plus ne fût réduit à la famine ; la main de fer, c'était le terme consacré de Simon ben Mattathias, se faisait sentir.

Quarante-quatre sacs de farine furent le don gracieux et bienvenu de cet homme qui habitait si loin de la Judée. Marchands de grains, lui et les siens vivaient à Damas depuis dix générations ; ils étaient pourtant demeurés Juifs et chaque soir ils priaient tournés vers le Temple ; quand ils entendirent parler de la résistance en Judée comme d'une flamme brûlant sourdement, ils cherchèrent ce qu'ils pourraient faire et Moïse ben Daniel nous apporta le froment ; sa fille, Déborah, âgée de dix-sept ans, blanche comme un nénuphar sur l'étang, et douze Noirs d'Afrique, des esclaves, hommes immenses et souriants, l'accompagnaient. Il n'était pas le seul : des Juifs du monde entier, d'Alexandrie, de Rome, d'Athènes et même de la lointaine Espagne, levaient la tête au bruit que la Judée allait peut-être de nouveau se libérer.

***

Notre première grande bataille eut lieu six semaines après la visite de Moïse ben Daniel et une semaine après qu'Eléazar eut pris sa fille pour épouse avec les douze Noirs en dot. Ces hommes lui furent fidèles jusqu'au bout ; ils se firent Juifs, vécurent comme des Juifs et moururent en Juifs.

Durant ces six semaines, douze cents hommes furent rassemblés sous la bannière du Macchabée. On n'avait jamais vu rien de pareil en Israël, ni en aucun pays, car ces hommes n'étaient pas des mercenaires, des sauvages barbares pour qui la guerre et l'existence sont inextricablement liées. C'étaient de simples fermiers, des lettrés paisibles attachés à la Loi, à l'Alliance et aux Livres sacrés de notre pays. Certains connaissaient bien l'usage de nos petits arcs minces et avaient chassé la perdrix et les lapins, mais ils n'avaient aucune expérience du javelot ni de l'épée ; beaucoup suivaient la doctrine du saint Rabbin Lazare ben Simon, apôtre

d'un credo d'amour qui s'étendait jusqu'au plus petit insecte et dont les disciples marchaient pieds nus, les yeux au sol pour ne pas écraser la plus humble des créatures de Dieu. Ces mêmes hommes maintenant, par rangées de vingt, écoutaient Ragesh, qui avait séjourné chez les Parthes, les meilleurs archers du monde, leur enseigner à diriger les fines flèches juives.

Nous apprîmes d'autres choses encore. Les Éthiopiens de Moïse nous apprirent à nous servir des javelots comme de lances, à les diriger avec de fines lanières de cuir contre la dérive du vent. Judas nous enseigna le maniement de la longue épée syrienne. Moïse ben Daniel revint un mois plus tard avec une centaine de jeunes Juifs, volontaires de la communauté d'Alexandrie, et un don de dix talents d'or de la grande synagogue. Parmi les volontaires, il y avait des ingénieurs qui avaient vécu chez les Romains et nous montrèrent comment construire des catapultes.

***

Nous apprîmes alors de Jérusalem qu'Apollonius avait rassemblé trois mille mercenaires pour marcher sur Ephraïm. Ce n'était pas une grande armée, mais des soldats de profession, entraînés, disciplinés et sans pitié. Et nous, nous n'étions encore que quelques centaines d'hommes. Ne croyez pas que nous étions sans crainte, car le Juif possède un épiderme étrangement sensible et ses frayeurs l'atteignent plus profondément que les autres hommes, de même que ses humiliations et comme son orgueil qui le fait haïr des *nokris*. Un linceul recouvrit Marah, les rires s'éteignirent à Ephraïm à mesure que s'écoulaient les heures qui suivirent l'arrivée de cette nouvelle.

Il y eut encore un répit. Notre pays est petit, mais chaque vallée est un monde et les vallées sont innombrables comme les montagnes ; là où le corbeau ne volera qu'un mille, l'homme devra en parcourir dix ou vingt par des chemins ardus, montueux et raboteux. La grand'route court du Nord au Sud et relie les villes de Syrie à celles de l'Égypte ; une autre route conduit de Jérusalem à la mer, mais dans tout le reste du pays ce ne sont que des chemins, des pistes sinueuses de montagne, assez larges parfois pour le passage d'un chariot mais seul aussi parfois un homme à pied peut les emprunter. Les chemins de chariots et les pistes s'avancent en serpentant dans le fond des vallées ; nous qui connaissons le pays et y avons été élevés, coupons court à travers les collines et les crêtes, mais les mercenaires armés restent au fond des vallées et prennent le chemin le plus long. Ce n'était donc pas trente mille à vol d'oiseau qu'il fallait compter de Jérusalem à Ephraïm, mais un voyage de trois jours, même en marche forcée — et nous tirâmes tout le parti possible de ces trois jours.

Dès qu'arriva la nouvelle du départ d'Apollonius, Judas fit appel au concours de tout le peuple, hommes et femmes, vieillards chassieux et

enfants ; ce fut la première des nombreuses assemblées qui se tinrent pendant la résistance. Il envoya des messagers et presque immédiatement les gens commencèrent d'affluer dans la cuvette oblongue de Marah ombragée de cèdres. C'était de bonne heure le matin et jusqu'en fin d'après-midi la vallée se peupla de jeunes, de vieux, de femmes avec leurs enfants à la mamelle. Les quelques villages isolés d'Ephraïm se vidèrent et la population tout entière de Lebonah, de Kaarim et de Yoshay escaladant les hauteurs, se réfugia dans les fonds de Marah. Les gens sortaient des cavernes, des huttes de branchages, des tentes, des abris rustiques et, d'heure en heure, la vallée se remplissait.

Je n'avais jamais rien vu de semblable à ce flot humain qui s'écoulait comme une eau lente. Par la suite, nous eûmes des réunions de cent mille hommes, mais ce jour-là à Marah, quinze mille Juifs rassemblés levaient leurs yeux sur Judas juché, pour leur parler, sur un grand rocher. C'était vraiment une puissante masse populaire ; les yeux des femmes étaient anxieux, les enfants se taisaient et les jeunes gens brûlaient d'ardeur.

Au-dessus de la foule, Judas, debout sur son rocher, sa longue chevelure cuivrée au vent, à la fois un enfant et un père, jeune et vieux, étrange mélange de douceur et de force, d'humilité et d'orgueil, Judas dressait sa haute silhouette blanche aux hanches minces.

Et voici qu'il parla :

— Une armée de mercenaires est en marche sur Ephraïm pour nous exterminer : nous l'attaquerons et la vaincrons.

Il parlait hébreu, la vieille langue qui dit le mieux les meilleures choses.

— Nous les anéantirons, car c'est le gouverneur de la Judée qui les conduit. Nous rendrons nos comptes au roi, et s'il nous envoie trois mille hommes vivants, nous lui rendrons trois mille cadavres, mesure pour mesure.

La foule avait les yeux fixés sur lui ; personne ne bougeait et, semblait-il, personne ne respirait.

— Si vous avez une maison encore debout, continua Judas, allez-y. Je ne veux avec moi que ceux qui n'ont rien à perdre, sauf les chaînes dont ils sont chargés. Mais si parmi vous il en est un, un seul, qui veut sacrifier sa vie à notre cause — prenez garde, mon dessein c'est la mort, rien que la mort — que cet homme vienne me trouver tout à l'heure sous ma tente. Je n'ai besoin que d'un seul, que d'un seul.

Il s'arrêta, parcourut du regard toute l'assemblée et reprit :

— Et maintenant, que les vingtaines se constituent ici à Marah. Les autres se retireront dans les collines, les cavernes, les bois et les fourrés et y resteront cachés jusqu'à ce que nous ayons fini de combattre.

Je revins à notre tente : quatre hommes attendaient Judas. Quatre hommes qui n'avaient pas peur de la mort. C'était le maître d'école qui m'avait enseigné les premiers rudiments, Lebel, homme doux et pacifique comme un agneau.

Il y avait Moïse ben Aaron, le père de la femme que Judas et moi

avions aimée. Il y avait Adam ben Lazare, un homme dur et terrible venu du Sud. Et il y avait Ragesh, le philosophe, pour qui la mort n'était pas une énigme moins passionnante que la vie.

Je les saluai :

— Paix.

— Et paix sur toi, répondirent-ils.

Mais l'esprit et le cœur déchirés, je ne pouvais parler ; eux non plus. Et Judas vint.

Ils n'étaient plus jeunes, mais Judas les revêtit d'une jeunesse plus virginale que la sienne lorsqu'il les embrassa chacun à leur tour en leur disant avec un respect mêlé d'effroi :

— Vous allez mourir parce que j'ai dit que c'était nécessaire!

— Tu es le Macchabée, dit Adam ben Lazare en haussant les épaules.

— Et toi, Ragesh, tu n'as ni haine ni orgueil, pourquoi veux-tu mourir ?

— Tous les hommes meurent.

Ragesh souriait.

— Mais je n'en veux qu'un seul, et ce ne peut être toi, Ragesh, car Apollonius te connaît et comment croirait-il le rabbin ragesh capable de trahir son peuple, son Dieu et sa patrie ? Je veux quelqu'un qui aille trouver les Grecs et discute avec eux le prix de sa trahison. Puis il les mènera où ils doivent aller, dans le grand marais, au-delà de la commune de Gerson, où il n'y a qu'une entrée et où il n'y aura pas d'issue. Lebel, Lebel, t'enverrai-je à ta perte ? Ce que je sais, tu me l'as appris ; est-ce ainsi que je te le revaudrais ?

— Je viens demander une faveur et non m'offrir en sacrifice, Judas Macchabée, dit simplement le maître d'école.

— Comment tiendras-tu ton rôle quand Apollonius lira dans tes yeux toute la douce bonté de ton âme ? Il me faut une sorte de Grec pour envoyer à ces Grecs.

Il alla vers Moïse ben Aaron et pris ses deux mains :

— Dieu me soit en aide et Dieu me pardonne.

— Ainsi passent les années, si ce n'est pas maintenant ce sera plus tard, répondit le vigneron. Ce que j'aimais n'est plus et tu es le Macchabée, Judas. Alors, dis-moi ce que tu attends de moi[1].

HOWARD FAST

(La fin dans la prochaine livraison.)

(TRADUCTION C. DE PALAMINY)

1 Copyright by *Hachette*.

UNE SÉDITION ALLEMANDE A PARIS

Les singuliers événements qui se déroulèrent à Paris au sein de l'armée allemande d'occupation, dans la soirée et la nuit du 20 juillet 1944, peu après l'attentat manqué contre Hitler, furent ignorés des Parisiens. Ceux-ci ne surent pas qu'il avait été question pour eux d'une libération soudaine, bien différente à vrai dire de celle à laquelle ils participèrent de leur mieux quelques semaines plus tard. Un succès de l'entreprise eût considérablement modifié l'évolution ultérieure de la guerre et sans doute l'aspect même de l'après-guerre. Il est en tout cas peu douteux que le processus de la libération de la capitale en août 1944 fut largement influencé par les événements de cette mémorable soirée. Ceux-ci appartiennent dès lors à l'histoire de Paris en même temps qu'à celle de la Deuxième Guerre mondiale. S'ils peuvent faire maintenant l'objet d'un récit suffisamment cohérent et circonstancié, c'est que des témoignages assez nombreux et concordants sur l'essentiel ont été produits à leur sujet. Ce sont en particulier ceux des généraux Blumentritt et Speidel, du conseiller Friedrich von Teuchert, d'Ulrich von Hassell, de Rudolf Pechel et de Karl Ströhlin, que nous retrouverons dans ce récit.

Le 20 juillet 1944, peu après midi, une bombe placée par le colonel comte Klaus von Stauffenberg éclatait au voisinage immédiat de Hitler, dans un baraquement du quartier général de la forêt de Rastenburg, en Prusse orientale. Quatre des officiers présents étaient tués ou mortellement blessés, d'autres étaient gravement atteints, mais Hitler ne souffrait que de brûlures et de contusions qui ne mettaient pas sa vie en danger. Cet attentat était l'aboutissement de toute une série de complots ourdis depuis 1938 par des cercles clandestins d'adversaires du nazisme. Il devait faire du général Beck, ancien chef d'État-major général, le nouveau chef de l'État, et de Karl Friedrich Goerdeler, ancien maire de Leipzig, le chef du nouveau gouvernement.

Le portrait reproduit près du titre est celui du maréchal Rommel.

Les conspirateurs avaient longtemps hésité avant de passer à l'action. Au cours des années précédentes, ils avaient mis sur pied une organisation, assez disparate d'ailleurs et qui devait être fréquemment modifiée. Pendant que des conjurés prendraient le pouvoir à Berlin, d'autres agiraient dans les principales villes du Reich et dans les territoires occupés. C'était l'opération *Walkyrie*. On sait comment les événements se déroulèrent dans la capitale du Reich. Après avoir téléphoné que la bombe avait éclaté, que Hitler était mort, Stauffenberg avait pris l'avion pour Berlin. Mais ses complices, réunis au ministère de la guerre, avaient attendu son retour pour lancer des ordres. Ils avaient négligé de mettre la main sur la radio, laissant celle-ci diffuser quelques heures plus tard la nouvelle de l'échec de l'attentat. Ils n'avaient opposé aucune résistance aux éléments fidèles à Hitler venus reprendre possession du ministère de la guerre. Le général Beck avait dû se suicider. Les généraux Olbricht et Höppner, les colonels von Stauffenberg et Merz von Quirnheim avaient été fusillés sur-le-champ.

Hors de la capitale, les conspirateurs n'avaient pas été moins hésitants. Ils avaient attendu de plus amples détails sur la mort de Hitler et l'évolution de la sédition à Berlin. L'annonce faite par la radio avait mis un terme brutal à leurs initiatives. A Vienne, à Prague, à Francfort-sur-le-Mein, quelques ordres lancés dans le sens du plan Walkyrie furent bientôt rapportés discrètement, sous le prétexte qu'il s'était agi d'exercices.

Ce fut à Paris seulement que les événements prirent une tout autre importance. Ce n'était qu'à demi surprenant. Grâce à de hautes complicités, les états-majors installés dans les territoires occupés de l'Ouest étaient depuis longtemps le refuge confortable d'un certain nombre d'adversaires du régime. Le maréchal von Witzleben, qui avait trempé activement dans les complots de 1938 et 1939, avait commandé après 1940 le théâtre d'opérations de l'Ouest, assez fictif d'ailleurs à cette époque. Le général von Falkenhausen, commandant la zone militaire constituée par la Belgique et le Nord de la France, était également acquis à la conjuration. Le général Heinrich von Stülpnagel, qui avait remplacé en février 1942 son cousin Otto von Stülpnagel à Paris comme commandant territorial des troupes d'occupation en France, et de qui dépendaient les services d'administration et de sécurité du territoire, était entré dans la conspiration dès 1938. Il n'en portait pas moins la responsabilité de nombreuses exécutions ou déportations de Français. D'aspect impassible, ses subordonnés interprétaient sa froideur tantôt comme une preuve d'énergie, tantôt comme le masque d'éternelles hésitations. Un petit cercle d'officiers et de fonctionnaires hostiles au nazisme, occupant des postes importants dans l'état-major des troupes d'occupation, s'était constitué autour de lui. En faisaient partie le colonel von Linstow, le Dr Michel, chef de l'administration militaire, et ses collègues les Dr Horst et Friedrich von Teuchert. Le Dr Walter Bargatzky, juriste,

devait exercer après le coup d'État les fonctions de procureur auprès du tribunal chargé de juger les criminels nazis.

Mais le véritable animateur de ce cercle était un adjoint de von Stülpnagel, le lieutenant-colonel de réserve von Hofacker, cousin de von Stauffenberg. Il occupait avant la guerre à Berlin un poste important dans l'industrie de l'acier. C'était un officier actif et plein d'initiative, doué d'un rare talent de persuasion. On le retrouvera à chaque phase importante de la conspiration parisienne. Il jouait un rôle prépondérant dans la liaison entre le noyau antihitlérien de Paris et les cercles de conspirateurs berlinois. Cette liaison était facilitée par la complicité de l'amiral Canaris, chef des services de renseignements de l'armée, et de certains de ses subordonnés. Elle s'effectuait souvent au cours de voyages entre Paris et Berlin, théoriquement destinés à mettre en harmonie l'administration de l'armée de l'Ouest et celle des troupes de l'Intérieur. Le général Olbricht, chef des services généraux de l'armée territoriale et commandant adjoint de celle-ci, était lui-même du complot. Des émissaires venaient également de Berlin sous les motifs les plus divers. C'est ainsi que l'ancien ambassadeur du Reich auprès du Quirinal, Ulrich von Hassell, ordinairement considéré comme le ministre des Affaires étrangères du futur régime, vint plusieurs fois à Paris à l'occasion de « missions » qui lui étaient confiées par l'Institut des Etudes économiques. Il s'y entretint avec Stülpnagel, Hofacker et le comte von Schwerin, adjoint de Witzleben. En 1943, le Regierungspräsident Fritz von der Schulenburg, frère du dernier ambassadeur d'Allemagne à Moscou et comme lui « opposant », vint à Paris comme membre d'une certaine mission *Unruhe*, chargée d'épurer les états-majors de l'Ouest et d'en chasser les embusqués. Il se mit en liaison avec von Teuchert et grâce à lui aucun des conspirateurs parisiens ne quitta son poste. L'hôtel Raphaël, où étaient installés la plupart de ceux-ci, eut alors la réputation, parmi les nazis de la capitale, d'abriter un groupement étrangement fermé et inamovible.

C'était seulement à la fin de 1942 que le noyau antinazi de Paris avait acquis quelque cohésion et une ébauche d'organisation ; on avait cependant déjà formulé à Berlin des projets audacieux à son sujet. En décembre 1941, alors que la Wehrmacht était engagée en Russie dans une campagne d'hiver qui menaçait de se terminer en catastrophe, un certain nombre de conspirateurs berlinois, le général Beck, Goerdeler, Rudolph Pechel, directeur de la *Deutsche Rundschau*, et le comte Werner von Alvensleben, réunis chez le général von Hammerstein, ancien chef de la Reichswehr, avaient décidé de demander à von Witzleben de lancer une proclamation au peuple allemand et de marcher avec l'armée de l'Ouest sur Berlin. Un attentat contre le Führer aurait lieu en même temps. On demanderait aux Anglo-Américains de ne pas profiter de la situation pour débarquer en France ou en Belgique. Heinrich von Stülpnagel allait prendre le commandement à l'hôtel Majestic, donnant

une chance de plus au projet. Von Hassell vint à Paris, en discuta au Ritz et au quartier général de Saint-Germain avec Witzleben et Schwerin, puis alla voir Falkenhausen à Bruxelles. Il revint à Paris quelque peu désabusé. Falkenhausen était certainement intelligent et dévoué à la cause, mais on le disait très accaparé par les femmes, les cartes et l'alcool, et les propos qu'il tenait, les liaisons qu'il entretenait, pouvaient le rendre plus dangereux qu'utile.

A Paris même, von Hassell n'avait pas rencontré beaucoup d'enthousiasme pour une sédition à l'Ouest. On y estimait qu'une insurrection partant de l'armée de l'Est, la plus importante et la plus éprouvée, serait plus aisée et plus efficace. Rudolf Pechel vint lui-même à Paris en février 1942. Il s'y entretint avec le comte Schwerin. Enfin Witzleben dépêcha un émissaire auprès du général Halder, chef d'État-major général. Celui-ci avait participé aux complots de 1938 et 1939. Il laissa entendre qu'il ne soulevait pas d'objections, mais que lui, personnellement, ne bougerait pas. En mars, Witzleben dut se rendre dans une clinique de Dresde pour y subir une opération. Schwerin vint à Berlin expliquer qu'il fallait retarder l'exécution du projet. Le 8 avril 1942, Rudolph Pechel fut arrêté par la Gestapo, à la suite d'un article de la *Deutsche Rundschau* critiquant le régime d'une façon indirecte. On craignit que cette arrestation ne fût en liaison avec la part prise par Pechel à l'élaboration du projet de coup d'État et l'affaire fut mise en sourdine. Enfin, Witzleben ayant dû définitivement quitter son commandement, la mise à exécution du projet fut repoussée *sine die*. L'armée allemande avait d'ailleurs surmonté la crise. Elle remportait de nouveaux succès en Afrique, s'enfonçait profondément en Russie vers le Caucase et la Volga. On jugea plus opportun de ne pas amoindrir les chances de Hitler.

Ce fut seulement après l'amère défaite de Stalingrad et après qu'Italiens et Allemands eurent été chassés d'Afrique, lorsque l'Italie fut menacée d'invasion et après plusieurs attentats manqués contre Hitler à Berlin et à l'Est, que l'on reparla d'un mouvement insurrectionnel partant de l'Ouest. Au début de l'été 1943, venu à Paris dans le cadre de la mission *Unruhe*, Fritz von der Schulenburg proposa à Hofacker d'utiliser l'organisation antihitlérienne des états-majors parisiens comme base de départ d'une insurrection. Hofacker s'y déclara absolument hostile. Les troupes stationnées à l'Ouest étaient selon lui trop peu nombreuses pour que l'opération eût des chances de succès. L'Ouest pourrait constituer un appui solide à la sédition, mais celle-ci devait prendre le départ dans la capitale allemande.

On convint alors de rendre cet appui aussi efficace que possible. Hofacker restait persuadé qu'il pouvait encore être considérable, bien que les circonstances ne fussent pas toutes restées favorables. Il était devenu évident que les Anglo-Américains devraient satisfaire sous peu l'exigence soviétique d'ouverture d'un second front en France. Le haut comman-

dement allemand avait renforcé les mesures de sécurité sur le territoire français, en particulier par l'envoi de nouvelles formations de S.S. destinées à combattre les mouvements de résistance. Il fallait prévoir la neutralisation de ces nouveaux adversaires. De plus, le maréchal von Rundstedt avait reçu le commandement du théâtre d'opérations de l'Ouest. Il n'ignorait pas que des activités souterraines étaient dirigées dans l'armée contre Hitler, mais il voulait rester un général apolitique. Il ne se préoccupa nullement de maintenir intacts les états-majors, et il ne resta bientôt plus autour de lui que très peu d'officiers sur qui pouvaient compter les conspirateurs. Pourtant, l'insurrection en France n'aurait de réelles chances de succès que si le mouvement partait, non de l'état-major parisien seulement, mais du quartier général de l'Ouest.

Enfin, un événement inattendu vint plonger les conspirateurs dans une vive perplexité. A la fin de 1943, le maréchal Rommel fut désigné pour prendre en France le commandement des troupes du secteur Nord-Ouest, le maréchal von Rundstedt restant au-dessus de lui le chef du théâtre d'opérations. Malgré le tour qu'avaient pris les événements méditerranéens, dont on rejetait la responsabilité sur la trahison italienne, Rommel était encore le plus populaire des maréchaux allemands. Qu'il prît position pour ou contre la conspiration pouvait décider du sort de celle-ci. Le seul fait que son nom pût être utilisé, si lui-même ne participait pas personnellement au complot, pouvait constituer une chance supplémentaire. Il restait à saisir l'occasion qui permettrait de le faire passer dans les rangs des conjurés.

L'opération n'allait pas rencontrer de très sérieuses difficultés. Déjà Rommel ne croyait plus possible une victoire allemande. La défaite en Afrique, la brièveté de son commandement en Italie, avaient terni sa gloire. Les sentiments exprimés à son égard par la plupart des maréchaux, convaincus que la guerre en Afrique n'avait été qu'un intermède et que seule la campagne de Russie avait pu mettre en relief la valeur d'un général, avaient aigri son humeur. Sa subordination à von Rundstedt, ses désaccords stratégiques avec ce dernier, l'irritaient. L'insuffisance des moyens mis à sa disposition, l'appréhension d'une défaite rendue plus éclatante encore et plus irréparable par l'entêtement de Hitler, avaient fait naître en lui le sentiment qu'une opposition au régime pouvait être nécessaire. Il avait été impressionné par un écrit semi-clandestin, *Der Friede*, de l'écrivain Ernst Jünger, membre de l'état-major de Stülpnagel (sans être du clan des conspirateurs). Son chef d'état-major, le général Speidel, très lié avec Hofacker, avait discrètement encouragé le cheminement de ces idées dans son esprit. Il avait fini par laisser percer ses opinions au cours de conversations privées. Dès qu'on le sut « abordable », on pensa à l'utiliser contre Hitler. Sa popularité, grande également chez les adversaires du Reich, pourrait peut-être faciliter les contacts avec ceux-ci.

L'ancien ministre des Affaires étrangères von Neurath partageait ces sentiments. Il s'en ouvrit à son ami et compatriote wurtembourgeois, Karl Ströhlin, maire de Stuttgart et président honoraire de l'Institut des Allemands à l'étranger. Ströhlin entretenait des relations anciennes et étroites avec Rommel et pouvait lui parler librement. Convaincu lui aussi, mais depuis peu, qu'il était impossible de vaincre, il était entré en relations avec Goerdeler et avait reçu de lui des suggestions y compris celle d'une prise de contact avec Rommel. Il vit le maréchal une première fois en février 1944, à l'occasion d'une de ses permissions dans sa famille, près d'Ulm. Tous deux furent d'accord pour admettre que si la guerre ne pouvait être gagnée militairement, il fallait l'arrêter, éviter d'inutiles massacres et des dévastations insensées. Fin mars, au quartier général de l'Ouest, à Saint-Germain, Speidel dit à Blumentritt, chef d'état-major général, en se déclarant le porte-parole de Rommel : « Le moment est venu de dire au Führer que nous ne pouvons plus continuer la guerre. » Blumentritt promit de sonder von Rundstedt à ce sujet. Il découvrit que les opinions du maréchal étaient voisines de celles de Rommel et des siennes propres. Il obtint qu'un télégramme fût expédié à Hitler pour le prier de se rendre à Saint-Germain afin d'y « examiner la grave situation en France ». Il n'y eut pas de réponse.

Rommel ignorait encore l'existence d'une organisation destinée à écarter Hitler par la force. Il s'agissait seulement pour lui d'exercer une pression sur le Führer, de l'amener à négocier avec les adversaires, particulièrement avec les Anglo-américains. Le 14 avril, à Freudenstadt, il rencontra une nouvelle fois Ströhlin. Les chances et conséquences d'un coup d'État y furent une fois de plus discutées. On estima souhaitable une rencontre avec von Neurath, qui pourrait mettre au service de la cause son expérience politique et diplomatique. Mais Neurath était trop suspect de tiédeur pour que Rommel se risquât à lui rendre visite. Speidel en serait chargé.

Le chef d'état-major de Rommel poussait d'ailleurs les travaux d'approche pour engager davantage son chef et von Rundstedt dans la conspiration. Il eut à Saint-Germain un nouvel entretien avec Blumentritt, l'informa de la complicité des généraux Witzleben, Stülpnagel et Höppner. Sous des prétextes divers, des personnalités comme le général Eduard Wagner, major général de l'armée, le Dr Dorpmüller, ministre d'Empire, le gauleiter de Hambourg, Kuffmann, se rendirent à La Roche-Guyon pour exprimer à Rommel leurs appréhensions quant au sort du Reich.

Le 15 mai, par l'entremise de Speidel, Rommel et Stülpnagel se rencontrèrent discrètement dans une villa proche de Saint-Germain, à Mareil-Marly. On y envisagea le cas où l'entêtement de Hitler rendrait un putsch nécessaire. Tout en s'affirmant convaincu de l'inhumaine folie du Führer, Rommel espérait encore que les événements finiraient par l'éclairer. Lui-même n'était pas disposé à participer directement au coup d'État. Il se tiendrait en réserve pour l'appuyer s'il le jugeait utile.

Il était hostile à l'idée d'un attentat contre Hitler. Il ne voulait pas qu'on en fît un martyr. Il était préférable de se saisir de sa personne en utilisant des formations blindées sûres, et de le faire comparaître devant un tribunal allemand. (Nulle possibilité n'existait en fait de mener à bien une entreprise de cette sorte.)

Le 27 mai eut lieu à Freudenstadt l'entrevue entre Speidel, Karl Ströhlin et von Neurath. Ces deux derniers estimaient que Rommel, du fait de sa popularité, était le plus capable de grouper derrière lui toutes les forces hostiles à Hitler. Ils prièrent Speidel de lui adresser un appel pressant dans ce sens. Le maréchal pourrait prendre soit la tête de l'État, soit celle de l'armée. Il répondit qu'il était sans ambitions personnelles mais qu'il était maintenant résolu à s'engager à fond. Il fallait toutefois agir vite, avant l'invasion du continent, et conserver un solide front occidental afin de pouvoir monnayer l'avantage inappréciable d'un débarquement sans risques. L'armistice envisagé, qui excluait toute idée de capitulation, comporterait le retrait des Allemands sur leurs frontières de l'Ouest et la cessation immédiate par les Anglo-Américains du bombardement de l'Allemagne. Hitler serait arrêté et jugé. Rommel prendrait le commandement de l'armée. Une paix « féconde » serait assurée dans le cadre des États-Unis d'Europe. La suppression du second front et la réconciliation de tous les Allemands permettraient au Reich de tenir fortement à l'Est sur un front raccourci.

Ces chimères étaient à peine jetées sur le papier que les Alliés débarquaient en Normandie. Rapidement, il devint évident que leur tête de pont était solide, qu'elle serait sous peu le point de départ d'une puissante offensive. Au même moment, la situation sur le front russe s'aggravait. A Berlin, où l'on continuait à beaucoup parler d'action tout en répugnant à agir, on pensa une fois de plus à une initiative venant de l'Ouest. Stauffenberg se proposa un moment de venir lui-même en France. Par l'intermédiaire de Speidel, il suggérerait à Rommel de laisser volontairement un trou dans son dispositif pour permettre une rapide avance des Anglo-Américains. Il y renonça quand il sut que le maréchal considérait comme une vulgaire trahison le fait de commettre devant l'ennemi des fautes volontaires.

Cependant, l'animosité de Rommel n'avait fait que croître. Fréquemment en désaccord stratégique avec von Rundstedt, il déplorait comme lui les interventions personnelles de Hitler dans les ordres de bataille, particulièrement son refus de mettre à la disposition du commandement l'ensemble des troupes stationnant dans le Nord de la France. Hitler croyait que le débarquement en Normandie n'était qu'une feinte et qu'un autre débarquement aurait lieu dans le Pas-de-Calais. Les deux maréchaux lui adressèrent en commun la prière instante de venir personnellement en France. Il y consentit et les reçut le 17 juin près de Margival, à 10 kilomètres au N.E. de Soissons, non loin de Laffaux et du Chemin des Dames. Rundstedt, puis Rommel, exposèrent la situation

avec une totale franchise, dans le cadre de l'ensemble des opérations en Europe. Rommel se permit de demander au Führer comment il envisageait l'évolution de la situation générale. Hitler le pria de s'occuper de son front d'invasion. Rundstedt insista en vain pour avoir droit à de plus vastes initiatives.

Le Führer devait en principe effectuer une rapide tournée d'inspection sur le front de Normandie. Mais la chute d'un V_1, mal dirigé tout près de son abri précipita son retour. Il repartit irrité, sans modifier son attitude. La situation s'aggravant encore, les deux maréchaux demandèrent une nouvelle entrevue. Hitler les convoqua à Berchtesgaden le 29 juin. Mais après un monologue déclamatoire à propos de nouvelles armes et des dissensions entre Alliés, il les congédia simplement.

Comme Keitel téléphonait quelques jours plus tard pour demander à Rundstedt son sentiment sur le cours des opérations, le maréchal répondit qu'il ne voyait pas d'autre solution que de mettre fin aux hostilités. Cette réponse acheva de convaincre le Führer. Le 4 juillet il releva Rundstedt de son commandement et le remplaça par le maréchal von Kluge. Qu'il ne fût pas lui-même désigné pour la succession confirma Rommel dans la conviction qu'il était déjà l'objet d'une demi-disgrâce. On n'avait plus en haut lieu qu'une confiance limitée dans ses capacités militaires et sa totale loyauté. Il en ressentit une vive amertume et fit un nouveau pas vers la sédition. Speidel ne manqua pas de s'en apercevoir. Quelques jours plus tard, le 9 juillet, il le fit rencontrer avec Hofacker. L'évolution de la situation à l'Est et à l'Ouest avait encore accru l'impatience de celui-ci. Il lui fallait lutter contre le découragement de quelques-uns de ses complices. Trop d'occasions avaient été perdues, trop d'erreurs avaient été faites. N'était-ce pas maintenant trop tard? N'était-il pas préférable de laisser reposer sur les épaules de Hitler la responsabilité entière des écrasantes défaites que l'avenir allait apporter?

Dès ce premier entretien, Rommel se déclara d'accord pour que fût hâtée l'exécution du putsch, auquel il prendrait une part personnelle. Au cours d'un deuxième entretien, on discuta de choses concrètes. Rommel pensait avoir assez d'influence sur Sepp Dietrich, commandant d'une division blindée de S.S. en Normandie, pour qu'il restât passif. Il engagerait les Waffen S.S. de telle manière qu'ils ne pussent se dégager du contact de l'ennemi pour venir réduire la sédition parisienne. Enfin, une division blindée de réserve, à l'état-major de laquelle appartenait le comte Schwerin, serait amenée près de Paris pour appuyer le mouvement.

Il restait à obtenir la complicité de von Kluge. Ce n'était pas un inconnu pour les conspirateurs. Il avait en 1942 et 1943 trempé dans le complot. Commandant de l'armée du Centre sur le front de Russie, il avait reçu Goerdeler à son quartier général. Il savait que son chef d'état-major, le général von Tresckow, était l'un des chefs de la sédition. Il avait été

plusieurs fois sur le point de passer à l'action ou d'autoriser celle-ci. Un grave accident d'automobile l'avait écarté pendant plusieurs mois d'un commandement actif et lui avait opportunément permis d'échapper à de lourdes responsabilités. La marche des événements devait l'avoir convaincu davantage de la nécessité d'éliminer Hitler. Le 10 juillet, Stülpnagel, qu'il savait être de la conspiration, eut avec lui un entretien à Saint-Germain en présence d'Hofacker. Von Kluge donna son accord. Il reprenait place dans la conjuration. On jugea préférable toutefois, par crainte de compétitions, de ne pas l'informer que Rommel y était entré également.

La complicité de von Kluge, commandant supérieur à l'Ouest, et de son chef d'état-major Blumentritt, celle de Rommel et de son chef d'état-major Speidel, celle de Stülpnagel, de son chef d'état-major von Linstow et d'une part importante des chefs de l'administration militaire en France, paraissaient donner les plus sérieuses chances à une insurrection militaire à l'Ouest. Dès le 11 juillet, Hofacker se rendit à Berlin et porta aux chefs de l'opposition la bonne nouvelle de la participation de von Kluge et de Rommel au mouvement. Il les pressa de ne plus retarder leur action. On était d'ailleurs déjà convaincu dans la capitale de cette nécessité. On ne devait pas attendre que la Wehrmacht eût perdu tous ses atouts, et par ailleurs on avait appris que la Gestapo était sur les traces des conjurés, que des arrestations pouvaient être imminentes. Il fallait maintenant songer à se sauver soi-même.

De retour à Paris, Hofacker dit à ses complices que c'était maintenant une affaire de jours. Seul von Linstow n'en fut pas averti. Il souffrait d'une maladie de cœur et on craignait qu'un excès d'appréhension ne vînt le handicaper. On envisagea avec plus de précision l'action à mener contre les S.S. de Paris et les membres douteux de l'état-major. On rédigea une proclamation au peuple français. A la prière de Rommel, Bargatzky et Teuchert rédigèrent un projet de lettre aux Alliés en vue de l'ouverture de négociations : le Reich ne rejetait pas l'idée d'une capitulation, mais il comptait sur une paix honorable. Les tractations avec les Anglo-Américains resteraient secrètes jusqu'à la réussite du putsch. Rommel trouva excellentes les formules utilisées par les rédacteurs. Mais la lettre ne fut pas envoyée. On attendrait que l'action d'ensemble eût au moins commencé. Toutefois, Rommel était maintenant d'avis qu'il fallait agir en France, même si la conjuration échouait à Berlin. Le 15 juillet, il envoya à Hitler un mémoire où il exposait le caractère désespéré de la situation, et le priait d'en tirer les conséquences.

Le 17 juillet, les conjurés apprirent par Nebe, membre de la conspiration bien que haut fonctionnaire de police, qu'un mandat d'arrêt allait être lancé contre Goerdeler. Il fallait agir sans tarder. Mais ce même 17 juillet, en Normandie, près de Livarot, des avions britanniques attaquaient une voiture. C'était celle de Rommel. L'auto fut renversée et Rommel, gravement blessé à la tête, dut être hospitalisé. Écarté de son

commandement, il ne pourrait intervenir directement dans la sédition. Les conjurés devraient se contenter d'utiliser son nom quand le putsch serait en voie de réussite. Hitler ne le remplaça pas. Il confia simplement à von Kluge la charge supplémentaire du commandement qu'il exerçait. Ce pouvait être une chance. Von Kluge alla s'installer au quartier général de Rommel, à La Roche-Guyon, et conserva auprès de lui le général Speidel.

Stauffenberg avait décidé de placer la bombe, quoi qu'il arrivât, le 20 juillet, jour de son prochain voyage au quartier général. Le 19 juillet, Hofacker en fut avisé. Il en avertit ses complices. Mais tous restèrent sceptiques. Tant de fois déjà on avait annoncé que le putsch était pour le lendemain!

Cependant, le 20 juillet, la bombe éclatait. Il était un peu plus de trois heures quand Hofacker reçut la nouvelle de la mort du Führer. Le Dr Teuchert était en discussion avec des représentants français de l'Aide aux prisonniers de guerre quand on lui donna l'information. Il avisa aussitôt Bargatzky et se rendit avec lui à l'hôtel Majestic. Il rit au nez d'un nazi qui le saluait d'un « Heil Hitler » et qui crut avoir à faire à un fou. Un peu avant seize heures, les principaux conjurés de l'état-major parisien se trouvèrent réunis autour de Stülpnagel. Celui-ci téléphona à Berlin, au ministère de la guerre. Il fut mis en rapport avec le général Beck, qui lui dit que les opérations se déroulaient normalement. En retour, il lui donna l'assurance qu'il avait bien en main les troupes de Paris, que les mesures prévues allaient être exécutées. Puis il téléphona à La Roche-Guyon. Mais von Kluge était en inspection sur le front et il ne put l'atteindre.

La nouvelle de la mort de Hitler était également parvenue au quartier général de Saint-Germain. Aussitôt avisé, Blumentritt avait tenté lui aussi de se mettre en rapport avec von Kluge. Il n'y avait pas réussi, mais avait informé Speidel qu'il se rendait immédiatement en voiture à La Roche-Guyon. Il y arriva vers cinq heures et demie. Von Kluge venait de rentrer. Il avait pris connaissance de deux messages envoyés de Berlin annonçant la mort de Hitler et le priant de prendre ses dispositions. Il avait à peine eu le temps d'envisager le choix d'une attitude quand la radio de Berlin avait annoncé que le Führer avait été l'objet d'un attentat, que celui-ci avait échoué, que Hitler était sain et sauf et qu'il avait reçu Mussolini comme prévu. Que le poste-radio de Berlin pût lancer de telles nouvelles lui donna à penser que la conjuration berlinoise n'avait pu s'en rendre maîtresse. Von Kluge et Blumentritt discutèrent un moment, tentant de découvrir où était la vérité. Des coups de téléphone arrivaient de Saint-Germain, confirmant que Hitler était mort. Interrogé au téléphone, Oberg, chef de la police allemande à Paris, répondit qu'il ne savait rien d'autre que ce que disait la radio. Blumentritt parvint à se mettre en relation avec l'état-major général, d'où le général Stieff (qui était pourtant du complot), lui dit que Hitler

était « plein d'entrain et de vie », expression qui le frappa, semblant signifier qu'un attentat avait échoué. Sur l'ordre de von Kluge, Blumentritt pria alors Stülpnagel de se rendre immédiatement à son quartier général avec son chef d'état-major. La même invitation fut adressée au maréchal Sperrle, commandant l'aviation à l'Ouest.

A Paris, la discussion n'était pas terminée quand était parvenue la nouvelle lancée par la radio. Aussitôt informé du désir de von Kluge, Stülpnagel téléphona à Berlin. Le général Beck vint lui-même à l'appareil. Il présenta l'émission de la radio comme un bluff des S.S. destiné à gagner du temps. Stülpnagel n'ignorait pas qu'on émettrait désormais des doutes à Berlin sur l'esprit de résolution de von Kluge. Il demanda à Beck de se mettre directement en relation avec celui-ci et lui fit donner la communication avec La Roche-Guyon. Von Kluge était là. Beck lui demanda de se mettre à ses ordres, d'assurer le succès du coup d'État. Von Kluge tergiversa, demanda des détails sur ce qui se passait à Berlin, déclara que l'échec assez probable de l'attentat créait une situation nouvelle. Il devait consulter son état-major. Il rappellerait. Et il raccrocha.

Une brève discussion s'engagea autour de Stülpnagel avant son départ. Allait-on suspendre l'exécution des mesures envisagées, déjà excessivement retardées? C'eût été jouer d'avance la carte de la défaite. On résolut de ne rien changer au plan prévu pour la soirée. Stülpnagel laissa à Paris son chef d'état-major, le colonel von Linstow, pour diriger, sous le couvert du général baron von Boinebourg, commandant la place, les opérations contre les S.S., et il partit accompagné par Hofacker et le Dr Horst. Il était plus de sept heures quand ils arrivèrent à La Roche-Guyon. Von Kluge, Blumentritt, Speidel, Stülpnagel et Hofacker prirent place autour d'une table. Kluge demanda à Stülpnagel de dire ce qu'il savait. Stülpnagel céda aussitôt la parole à Hofacker pour exposer la situation. Hofacker dit crûment de quoi il s'agissait. Il précisa que c'était Stauffenberg qui avait placé la bombe. Von Kluge donna alors son avis. Selon lui, l'entreprise avait échoué. Stülpnagel s'insurgea aussitôt contre cette interprétation. Il dit à von Kluge qu'il fallait absolument faire quelque chose pour soutenir la sédition. Toutefois, il ne dit pas dès ce moment quelles mesures il avait ordonnées à Paris. Embarrassé, il sortit un instant sur la terrasse. L'arrivée du maréchal Sperrle ne suscita aucune agitation nouvelle. Le chef de l'aviation avait eu connaissance des informations contradictoires parvenues en France. Il voulait éviter de se compromettre dans une affaire dont les dessous lui échappaient. Il refusa l'invitation à dîner de von Kluge.

Stülpnagel l'accepta; von Kluge, selon Blumentritt, simula une parfaite aisance. Selon Speidel, il garda le silence. Stülpnagel resta taciturne. Avant que le repas ne fût achevé, il demanda au maréchal un nouvel entretien. A celui-ci participèrent Blumentritt et Hofacker. Stülpnagel voulait forcer la main à von Kluge. Il l'informa alors des « mesures de

précaution » qu'il avait ordonnées avant de quitter Paris, notamment l'arrestation de tous les S.S. du Service de sécurité et de leurs chefs. Von Kluge s'emporta. « Vous deviez m'en référer avant de prendre de telles mesures. Vous en portez toute la responsabilité. » Stülpnagel rappela qu'il avait en vain essayé de le joindre au téléphone. Von Kluge pria Blumentritt de téléphoner à von Linstow pour savoir ce qui se passait à Paris. Le chef d'état-major de Stülpnagel répondit que les mesures étaient en cours d'exécution, que rien désormais ne pouvait les interrompre.

Effectivement, sur l'ordre de von Linstow, un régiment d'infanterie appuyé par des automitrailleuses avait été dirigé vers les immeubles de l'avenue Foch et du boulevard Lannes occupés par les S.S. du Service de sécurité, et les avait cernés. Avertis de la mission qui leur incombait, les soldats exprimèrent, selon von Teuchert, une joie visible ; les S.S. n'opposèrent d'ailleurs aucune résistance. On fit sonner l'alerte et au fur et à mesure de leur rentrée dans les casernements, ils furent groupés et placés sous la surveillance de la troupe. Ils furent environ 1 200 à être dirigés ensuite sur le Cherche-Midi ou la prison de Fresnes. Une opération de même nature, mais de moindre envergure, avait eu lieu rue des Saussaies, quelques incidents y avaient été rapidement réduits. Peu nombreux furent les S.S. qui s'échappèrent. Ils étaient surtout perplexes. Le général Bremer, l'un des adjoints de Stülpnagel, avait procédé lui-même à l'arrestation d'Oberg au moment où celui-ci téléphonait à Abetz. Oberg n'avait opposé aucune résistance et avait été conduit à l'hôtel Continental avec quelques-uns de ses subordonnés.

Ces événements n'alertèrent nullement la population parisienne. Ceux qui avaient appris par la radio qu'un attentat dirigé contre Hitler avait échoué en Prusse orientale pouvaient difficilement imaginer une liaison entre l'explosion de la bombe et quelques déplacements de troupes à Paris ou aux abords de Paris. La population de Berlin ne s'était d'ailleurs pas non plus aperçue qu'un putsch était en cours par cette chaude journée d'été.

Il était plus de huit heures du soir quand les opérations contre les S.S. avaient commencé. Elles n'étaient pas terminées quand, peu avant dix heures, le colonel von Linstow reçut des conspirateurs berlinois un message l'informant que tout espoir de succès devait être abandonné. Tout était perdu, lui disait-on. A Berlin, certains des conjurés avaient envisagé de prendre un avion mis à leur disposition par le colonel Hansen pour se rendre auprès de von Kluge. Ils auraient menacé celui-ci, s'il renonçait à l'insurrection, de dévoiler à la Gestapo ses compromissions antérieures. Puis ils avaient renoncé à cette aventure et à ce chantage, espérant trouver dans Berlin même un abri plus sûr.

Malade, épuisé par ces heures difficiles, von Linstow se refusa cependant à faire machine arrière. De toutes façons, pour lui et ses complices, tout recul était impossible. Il restait d'ailleurs un espoir : von Kluge.

Une décision de celui-ci conforme aux espoirs qu'on avait mis en lui pouvait encore assurer le succès de la conjuration. A La Roche-Guyon, Stülpnagel et Hofacker le pensaient aussi. Sur un ton véhément, ils avaient l'un et l'autre exposé au commandant en chef leurs arguments, ceux même qu'avait déjà employés le général Beck : il ne s'agissait plus de savoir si Hitler était mort ou vivant. Il ne s'agissait même plus de Hitler, mais seulement du Reich. Maintenant que le fait de l'attentat était rendu public, que l'existence d'une opposition militaire au régime était révélée aux Allemands, la notion même de Führer était devenue un mythe. Hitler n'aurait plus tout le Reich derrière lui. Il appartenait aux généraux d'éviter la catastrophe. Depuis plusieurs années, von Kluge avait encouragé l'idée de sédition. Plusieurs fois il avait semblé être sur le point de participer à une action. Il n'avait pas dénoncé les conspirateurs. Maintenant, il ne pouvait plus reculer. Hofacker lui avait rappelé l'engagement qu'il avait pris le 10 juillet, avait souligné que son honneur, et en même temps l'existence de millions d'Allemands, dépendaient de la décision qu'il allait prendre. Von Kluge avait répondu qu'il n'avait promis son appui que pour le cas où Hitler aurait disparu. « Bien sûr avait-il dit à Hofacker, si le cochon était mort! »

Les exhortations de Stülpnagel et de Hofacker étaient restées vaines. Une fois de plus, au moment de l'ultime décision, von Kluge se récusait. Il aurait dû faire arrêter Stülpnagel. Il lui dit seulement : « Je crois qu'il ne vous reste qu'une seule chose à faire, mettez-vous en civil et cachez-vous! » Il le reconduisit jusqu'à sa voiture, mais ne lui serra pas la main.

Aussitôt rentrés à Paris, Stülpnagel et Hofacker se rendirent à l'hôtel Majestic. Il était plus de minuit. Hitler avait parlé à la radio, il avait donné à Himmler le commandement de l'armée métropolitaine. Von Kluge avait donné l'ordre de faire relâcher tous les S.S. et tous les personnages arrêtés. Mais Linstow, Teuchert, Bargatzky, avaient décidé d'attendre le retour de leur chef.

Hofacker ne pouvait pardonner à von Kluge d'avoir manqué à sa parole. Il envisagea encore, pour lui forcer la main, de faire fusiller tous les chefs S.S. arrêtés. Ce n'était pas une solution. On lança l'ordre de libérer les détenus. Stülpnagel alla lui-même à l'hôtel Continental, où il rendit sa liberté à Oberg. Il dit avoir agi par ordre. Oberg se fit compréhensif. Il suggéra que dans l'intérêt de l'armée on consignât dans ses casernements le régiment qui avait procédé aux arrestations. On expliquerait aux hommes qu'il s'était agi d'un exercice. Stülpnagel ne crut pas en l'efficacité d'un tel artifice. Il refusa. Abetz vint lui aussi à l'hôtel Continental. Il resta très réservé. Tout n'était pas encore très clair.

Après avoir quitté von Kluge, Blumentritt était rentré à son quartier général de Saint-Germain. Il avait reçu un coup de téléphone de l'amiral Kranke, commandant en chef de la marine à l'Ouest, qui le priait de l'aller voir. Blumentritt s'était rendu vers une heure du matin à cette

invitation. Tout l'état-major de Kranke était réuni. L'amiral lui fit part des télégrammes qu'il avait reçus de Berlin, annonçant la mort du Führer et la constitution d'un nouveau gouvernement. Mais il avait téléphoné à l'O.K.W. et avait obtenu la communication avec Dœnitz, qui avait démenti les informations des insurgés. Blumentritt et Kranke se rendirent à l'hôtel Continental, où ils eurent l'impression de se trouver dans une réunion mondaine. Kranke fut le seul à s'adresser en termes vifs à Stülpnagel. A celui-ci, Blumentritt renouvela par contre le conseil de von Kluge de se cacher sans tarder.

Il était deux heures du matin. Les ordres pour la libération des S.S. étaient exécutés. Assez curieusement, certains de ceux-ci avaient redouté de sortir, craignant d'être, suivant une formule bien connue d'eux-mêmes, abattus « au cours d'une tentative d'évasion ». Les officiers avaient demandé avec beaucoup de calme des explications. Cette passivité des S.S. de Paris paraissait singulière. On en fut très étonné au Grand Quartier général. Bien armés, solidement encadrés, ils n'avaient nullement joué le rôle qu'on leur avait attribué. En fait, il y avait parmi eux aussi un malaise, des discussions et des dissensions. Le débarquement avait réussi. La guerre se rapprochait d'eux. L'avenir immédiat les inquiétait. Des bruits de trahison circulaient dans leurs rangs. Ce n'était plus une troupe sûre. Quand la menace américaine se précisera, les troupes des services de sécurité seront les premières à être retirées de Paris.

Dès les premières heures du 21 juillet, un coup de téléphone du général Walter informa Stülpnagel que Keitel le priait de se présenter d'urgence au Grand Quartier général. On sait que Stülpnagel partit peu après, accompagné de son chauffeur, et d'un soldat d'escorte pour le cas d'une attaque de maquis. Arrivé sur le champ de bataille de Verdun, en un point où il avait combattu lors de la Première Guerre mondiale, il se tira une balle dans la tête, ne réussissant qu'à se rendre aveugle. Quelques jours plus tard, la radio allemande annonça qu'il avait été victime d'un attentat terroriste. Elle ne parla pas de représailles. Arrêté, interrogé, torturé malgré sa cécité, Stülpnagel fut exécuté le 30 août. Hofacker se cacha. Il désirait mettre sa famille en sécurité et projetait de gagner la Suisse. Il fut découvert le 25 juillet, arrêté et exécuté peu après.

Une commission d'enquête avait été constituée. Elle comprenait Blumentritt, le colonel Abe, les chefs de S.S. Oberg et Knochen. Elle se réunit le 23 juillet mais ne fit pas preuve d'une excessive curiosité. Elle interrogea le colonel von Linstow, des officiers de l'entourage de Stülpnagel et la secrétaire privée de celui-ci, la comtesse Padewils. Von Linstow était physiquement effondré. Il fut exécuté peu après son arrestation. Teuchert, Bargatzky furent parmi les rares qui échappèrent au peloton d'exécution ou au gibet. Witzleben fit partie de la première charrette. On sait que von Kluge, bien qu'il eût, l'un des premiers, le 21 juillet, envoyé un télégramme à Hitler pour le féliciter d'avoir échappé à l'attentat et l'assurer de son loyalisme, vécut dans la constante appréhension

d'une dénonciation. Soupçonné d'avoir tenté de prendre un contact direct avec les Anglais, il fut relevé de son commandement en août et convoqué au Quartier Général. Tandis qu'il se dirigeait vers Metz, il s'empoisonna dans sa voiture. Il laissait une lettre à Hitler où il lui conseillait de faire la paix. On sait aussi comment, le 14 octobre, Rommel, qui terminait sa convalescence dans sa famille à Herrlingen, près d'Ulm, fut invité par les généraux Meisel et Burgdorf, au nom du Führer, à se donner la mort. Dans la voiture qui le conduisait à Ulm, il absorba le poison qu'on avait préparé pour lui.

L'épilogue de la conjuration parisienne n'était pas moins dramatique que celui du complot berlinois. L'un et l'autre inspireront sans doute un jour quelque dramaturge de la scène ou de l'écran. Mais au moment même où la Gestapo effectuait sa sanglante répression, Paris fêtait dans l'enthousiasme sa libération. La rapide et puissante offensive des Américains, le soulèvement des éléments parisiens de résistance, l'arrivée de la division Leclerc, constituaient pour son histoire une page qui, à côté de celle qu'avaient envisagé d'écrire ses anciens occupants, était autrement prestigieuse, bien qu'elle fût aussi plus coûteuse. Mais sans doute l'eût-elle été davantage encore si les événements du 20 juillet n'avaient manifesté politiquement le désaccord entre Hitler et une partie de l'état-major, et n'avaient amoindri la combativité de certaines unités et de certains généraux. Le général von Choltitz, commandant des troupes qui tenaient encore Paris, n'était pas entré dans la conjuration, mais il appartenait au clan de ceux que la répression frappait le plus durement. Il ne pouvait plus empêcher la libération de Paris. Il pouvait encore y accumuler des ruines. Il choisit d'éviter le pire. Les événements du 20 juillet contribuèrent à sa décision. Les conspirateurs n'avaient eu en vue que l'intérêt suprême du Reich. Ils avaient échoué, mais Paris bénéficiait indirectement de leurs entreprises.

MAXIME MOURIN

LA STREPTOMYCINE

La pénicilline, entrée depuis cinq ans dans la thérapeutique, a fait ses preuves d'efficacité et a inauguré une ère nouvelle dans l'histoire du traitement des maladies microbiennes.

Sa découverte ne devait être que la première étape d'une série de recherches tendant à établir le pouvoir antibiotique de diverses substances extraites des champignons et des corps bactériens, et à étendre leur domaine d'action à une série de germes résistant à la pénicilline.

L'un des derniers nés de cette chimiothérapie mycélienne est la *streptomycine*, dont l'action indiscutable sur certaines bactéries, et singulièrement sur le bacille de la tuberculose, a fait lever beaucoup d'espoirs et a déjà donné d'importantes réalisations. Sa découverte a suscité beaucoup de travaux et de nombreuses publications, beaucoup d'enthousiasmes et quelques déceptions. Le but de cet article est de faire le point, de préciser ce que nous savons d'exact sur l'action de la streptomycine et de révoquer en doute tout ce qui n'est qu'incertitude ou hypothèse.

Les recherches de Dubos e 1de ses élèves (1939) avaient permis d'extraire, des cultures de *bacillus brevis*, une substance antimicrobienne, la *tyrothricine*, dont ils isolèrent deux composantes distinctes, la *gramicidine* et la *tyrocidine*, possédant toutes deux un pouvoir antibiotique élevé envers de nombreux germes microbiens.

En 1941, Waskmann, Woodruff et Horning isolaient d'un champignon, l'*actinomyces lavendulae*, une nouvelle substance, la *streptothricine*, relativement peu toxique, et active contre certaines bactéries qui résistaient à la pénicilline.

Deux ans plus tard, ils arrivaient à extraire, de l'*actinomyces griseus*, un antibiotique puissant qui semblait étendre son action à des germes inattaqués par toutes les mycothérapies et, en particulier, au bacille de la tuberculose.

Ces recherches, poursuivies par Waskmann et ses collaborateurs à l'Institut d'expérimentation agricole de New-Jersey, procédaient d'une constatation curieuse : la flore microbienne très polymorphe du sol, au contact de l'actinomyces, disparaissait complètement devant lui, ne laissant subsister que ce seul vainqueur. Il paraissait donc que ce mycélium contînt une substance active, inhibant le développement de tous les autres germes et témoignant d'une puissance antimicrobienne jusqu'ici inégalée.

C'est aux dépens de certaines souches de l'actinomyces qu'on put extraire la streptomycine, mais c'est seulement à partir de deux d'entre elles qu'on put l'isoler, les autres, apparemment identiques, restant entièrement inactives.

Depuis cette découverte, les travaux se sont multipliés. Récemment, le Comité de Chimiothérapie du National Research Council a réuni, dans une série d'articles parus depuis juin et décembre 1946, le compte rendu des résultats rapportés par cinquante-huit auteurs chargés d'étudier la streptomycine. C'est de cette somme, et aussi des travaux publiés en France depuis cette date, que nous avons tiré les bases de notre exposé et les conclusions de notre étude.

***

La *streptomycine* se présente sous l'aspect d'une poudre dont la couleur varie du blanc crème au jaune pâle, très soluble dans l'eau, insoluble dans l'éther, l'acétone, le chloroforme. Plus résistante que la pénicilline, elle se conserve intacte jusqu'aux environs de 25° et peut être chauffée pendant dix minutes à 60° sans altération. A 120°, elle ne perd qu'après vingt minutes 60 p. 100 de son activité.

Elle est plus efficace en milieu alcalin et reste totalement inactive en milieu acide.

L'unité S. de Waskmann équivaut à 1 millième de milligramme de streptomycine cristallisée (sulfate ou chlorhydrate), en sorte que 1 milligramme de poudre à l'état de pureté contient 1 000 unités, tandis que la poudre brute livrée dans le commerce ne contient que 300 unités par milligramme.

Le pouvoir actif de la streptomycine contre le colibacille a permis d'en définir l'unité biologique répondant à la quantité nécessaire pour inhiber une certaine souche de colibacilles dans 1 centimètre cube de gélose nutritive.

La streptomycine, à température modérée, peut se conserver dix-huit mois sans rien perdre de son activité. En solution aqueuse, elle peut rester quinze jours à 37° sans subir aucun dommage, ce qui rend son usage et son transport beaucoup plus simples que ceux de la pénicilline.

La sensibilité des germes vis-à-vis de la streptomycine varie, non seulement suivant les espèces microbiennes, mais aussi suivant les points où

l'on prélève la culture. Il est donc indispensable, avant de l'employer, d'étudier *in vitro* la sensibilité du germe qu'on se propose d'attaquer.

Les principaux germes sensibles *in vitro* à la streptomycine sont le *colibacille* (infection urinaire), les bacilles de la *typhoïde* et des *paratyphoïdes*, le bacille *de Shiga* (dysenterie bacillaire), le *pyocyanique* (bacille du pus bleu), le bacille de *Friedländer* (infections pulmonaires), le bacille *Bordet-Gengou* (coqueluche), le *melitensis* et le *brucella abortus* (fièvre de Malte), *pasteurella tularensis* (tularémie), certaines souches de staphylocoques et certaines races de streptocoques, enfin et surtout le *bacille de Koch* (tuberculose).

Mais, bien malheureusement, la sensibilité *in vivo* est loin d'être toujours égale à la sensibilité *in vitro*. Il suffit, d'ailleurs, d'ajouter du sang ou du sérum pour augmenter de quatre à huit fois la résistance de certains germes vis-à-vis de la streptomycine. *In vivo*, cette proportion peut être augmentée jusqu'à mille fois par rapport à la sensibilité *in vitro*, en sorte que beaucoup de malades dont le germe est sensible *in vitro* sont cependant, en pratique, résistants à la streptomycine, et que celle-ci n'agit que dans un nombre relativement limité d'affections microbiennes.

Il arrive souvent aussi qu'au cours de la maladie, un germe, d'abord sensible à la streptomycine, lui devienne résistant au cours du traitement. Cette *streptomyco-résistance* acquise s'établit beaucoup plus vite que la sulfamido ou pénicillo-résistance. Le taux insuffisant de la quantité de streptomycine injectée au début, l'existence de foyers latents d'infection contenant des germes moins sensibles que le germe connu favorisent grandement l'apparition de cette résistance. Aussi faut-il, au cours du traitement, multiplier les vérifications de sensibilité du germe, répéter les hémocultures, frapper d'autant plus fort que l'écart est plus grand entre la sensibilité *in vivo* et la sensibilité *in vitro*, alcaliniser le milieu sanguin pour l'amener au voisinage du degré d'acidité le plus apte à rendre efficace l'action de la streptomycine.

La streptomycine peut être introduite dans l'organisme par voie sous-cutanée, intramusculaire ou intraveineuse, la voie intramusculaire restant la plus usuelle. Mais contrairement à la pénicilline, elle n'est pas absorbée par la muqueuse intestinale, ni détruite dans l'intestin, ce qui permet d'utiliser par voie buccale son action directe sur la flore microbienne intestinale, sans qu'elle passe, pour autant, dans la circulation sanguine.

L'injection dans le liquide céphalo-rachidien est bien supportée, à condition de n'employer que la streptomycine pure, à l'état cristallisé, qui peut être introduite également sans dommage dans la plèvre ou dans le péritoine.

La concentration de la streptomycine dans le sang n'est d'ailleurs pas exactement proportionnelle à la quantité injectée. Une injection intramusculaire faite toutes les quatre heures suffit à assurer la permanence d'une teneur assez élevée pour empêcher les germes microbiens de se reproduire.

Les différents tissus de l'organisme en sont diversement imprégnés. La concentration est faible dans le cœur, nulle dans le cerveau, nulle dans le liquide céphalo-rachidien, la streptomycine ne franchissant pas la barrière méningée quand elle est saine. Par contre, on retrouve la streptomycine dans la bile, dans les milieux de l'œil et dans le liquide céphalo-rachidien lorsque la barrière méningée est altérée par une maladie. La concentration dans le liquide céphalo-rachidien atteint alors la moitié de la concentration sanguine et peut parfois, même à ce faible taux, agir directement sur le germe d'une méningite aiguë.

La streptomycine portée par inhalation de micro-brouillards dans l'arbre respiratoire, contrairement à la pénicilline, ne pénètre pas dans le sang, mais peut détruire localement les germes bronchiques ou pulmonaires qui lui sont sensibles.

***

Dans la pratique, l'injection intramusculaire est seule employée à la concentration de 100 milligrammes par centimètre cube de sérum physiologique. Elle est répétée toutes les quatre à six heures. On peut l'employer conjointement avec la pénicilline dans les infections à germes associés.

La dose varie de 1 à 6 grammes par jour suivant l'âge, le poids du malade, la sensibilité de l'agent infectant, le siège anatomique de la lésion, la gravité de la maladie.

Nous avons vu plus haut, d'après la liste des germes sensibles, quels étaient les principaux microbes sensibles à la streptomycothérapie. Mais il faut ajouter que la streptomycine peut détruire aussi d'autres germes pénicillo-résistants ou les sensibiliser à l'action ultérieure de la pénicilline, qui devient alors, à nouveau, active contre eux.

La durée du traitement s'étend de cinq à vingt jours, mais peut s'élever à plusieurs mois dans la cure des affections tuberculeuses et, en particulier, dans celle des méningites, dont la guérison demande une longue patience.

On tend de plus en plus en France, après trois années d'expérience, à se méfier des doses extrêmes, qui donnent beaucoup d'accidents, et à ne pas dépasser les chiffres de 1 à 3 grammes par jour, qui sont habituellement bien tolérés et ne peuvent entraîner d'accidents sérieux.

La *voie intra-rachidienne* réclame l'injection de 25 à 100 milligrammes par vingt-quatre heures, dilués dans 5 à 10 centimètres cubes de sérum physiologique et instillés lentement dans le liquide céphalo-rachidien.

Les *microbrouillards de streptomycine* sont dosés à 50 milligrammes par centimètre cube de sérum physiologique, et leur inhalation par voie respiratoire peut durer de quelques minutes à plusieurs heures.

La *voie buccale,* utilisée seulement dans les infections intestinales, exige 2 à 3 grammes par jour, qu'on donne dans un peu de lait ou de jus

d'oranges. La streptomycine n'agit alors que sur les germes contenus dans le tube digestif et nullement sur l'état général.

Enfin, dans les pleurésies purulentes, abcès du poumon, etc., on injecte directement *dans la cavité suppurante* une solution de streptomycine diluée à 10 à 20 milligrammes par centimètre cube de sérum.

***

La streptomycine est, dans l'ensemble, *très peu toxique*. Chez la souris, la dose mortelle est de 1,5 gramme par kilogramme d'animal. Chez le singe, il suffit de doses de 50 milligrammes fréquemment répétées pour provoquer une dégénérescence graisseuse du foie et du rein qui peut, d'ailleurs, disparaître après cessation des injections, mais constitue cependant une lésion très grave. Mais ces accidents ne sont pas à craindre en médecine humaine.

Chez l'homme, même avec des doses atteignant et dépassant 10 grammes par jour pendant quinze jours, on n'observe pas d'accidents sérieux.

Par contre, on peut noter des incidents de traitement d'autant plus fréquents que la dose quotidienne est plus forte et le traitement plus prolongé. Au-dessus de la dose quotidienne de 4 grammes, on les observe dans 60 pour 100 des cas, et c'est pourquoi ces doses excessives sont aujourd'hui abandonnées.

Ce sont surtout des *accidents locaux*, plaques d'induration douloureuses, rouges et chaudes, survenant au point d'injection, des douleurs irradiées, souvent rebelles, mais sans gravité.

Les *accidents généraux*, dus aux impuretés du produit, tels qu'accès de fièvre à manifestations cutanées (urticaire, érythèmes, eczémas), arthralgies, accidents hémorragiques ou œdèmes sont généralement bénins et sans lendemain.

Mais il faut surtout insister sur l'extrême fréquence des *accidents nerveux* particuliers aux fortes doses et qui surviennent, le plus souvent, entre le dix-septième et le vingtième jour : ce sont des *bourdonnements d'oreille*, des *vertiges* tenaces, des sensations anormales de la face et des extrémités, et surtout des accidents de *surdité* plus ou moins complète qui peuvent se prolonger bien au delà de la durée du traitement et persister pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois après sa cessation.

Au cours des traitements très prolongés, comme celui de la méningite tuberculeuse, ces accidents se montrent assez fréquents, mais sont sans importance si l'on considère la gravité de l'enjeu, qui est de vie ou de mort.

Dans l'ensemble, comme nous le dirons plus loin, les accidents de la streptomycine restent relativement bénins et ne constituent en rien une contre-indication à son emploi lorsque le mal à combattre est une affection grave menaçant la vie du malade.

***

Le fait le plus important apporté par la découverte de la streptomycine est certainement *son action sur la tuberculose.*

C'est à Teldmann et Hinshow que revient le mérite d'avoir mis en évidence l'effet de la streptomycine sur le bacille de Koch dans la tuberculose expérimentale du cobaye et de la souris. On sait que l'inoculation du bacille de Koch au cobaye détermine toujours, en quelques semaines, une tuberculose généralisée rapidement mortelle. Or, un certain nombre de ces animaux ont supporté, grâce à la streptomycine, l'inoculation de doses réputées mortelles de bacilles de Koch, et 30 p. 100 d'entre eux ont guéri par la streptomycine, ce qui est sans précédent dans les annales de la tuberculose expérimentale. Leur cuti-réaction est devenue négative après le traitement. On peut donc considérer comme acquis que la streptomycine, *in vivo* comme *in vitro*, a une action incontestable sur le développement du bacille de Koch, sur l'évolution et sur la guérison de la tuberculose expérimentale, et cette constatation présentait, à elle seule, un intérêt capital, qui devait avoir très vite bien d'autres développements dans le traitement de la tuberculose humaine.

Mais cette action ne paraît pas chez l'homme aussi simple, ni aussi évidente que dans l'expérimentation sur l'animal.

Hinshow et ses élèves ont, pendant deux ans, étudié l'effet de la streptomycine sur la tuberculose de l'homme. Leur expérience portait d'abord sur cent cas choisis parmi les plus graves. Les tuberculoses aiguës généralisées ont été le triomphe de la méthode nouvelle, qui agit sur elles très rapidement, mais doit cependant être prolongée pendant plusieurs mois. La *granulie* (tuberculose généralisée diffuse) a été effacée, dans presque tous les cas, en quelques jours. Les méningitiques ont vu, après trois semaines, disparaître le mal de tête, la somnolence, les raideurs et la fièvre. Mais le traitement des méningites tuberculeuses reste long et difficile et doit être poursuivi pendant six ou sept mois avant d'affirmer un succès qui n'exclut pas les rechutes, ni les échecs, qui sont fréquents.

Dans les cas de méningite tuberculeuse apparemment guérie, on a vu subsister des séquelles neurologiques, telles que névrite optique avec cécité, surdité durable, qui persistent encore à l'heure actuelle.

Dans l'ensemble, les résultats se sont montrés très heureux, sinon définitifs, et si l'on peut parler de succès spectaculaires dans les tuberculoses aiguës généralisées, on ne saurait, quand il s'agit de méningites tuberculeuses, affirmer que des améliorations ou des prolongations impressionnantes. La proportion de guérisons définitives ne dépasse pas 10 p. 100. Les méningites que nous avons observées personnellement ont été très prolongées par le traitement, mais se sont cependant, dans le plus grand nombre de cas, terminées par la mort.

Dans la *tuberculose pulmonaire chronique*, les résultats sont moins nets. De très nombreux malades ont été traités depuis décembre 1944. Il s'agissait toujours de formes évolutives graves, excluant apparemment toutes possibilités d'amélioration spontanée. Les formes d'apparition récente se sont montrées plus aisément curables. Après deux à six mois de traitement (1 à 2 grammes par jour), nous avons pu assister, dans bon nombre de cas, à une nette amélioration clinique et radiologique. Dans beaucoup d'entre eux, les cavernes se sont effacées. Chez ces malades, le bacille de Koch a disparu des crachats, dont les cultures et inoculations restent encore négatives à l'heure actuelle. Chez d'autres plus graves, le bacille de Koch a persisté malgré le traitement prolongé, et les lésions ont repris une évolution après une apparente amélioration. Au total, en ce qui concerne la tuberculose pulmonaire, il semble que la streptomycine soit surtout efficace dans les formes aiguës graves et évolutives, mais reste sans action sur les vieilles cavernes et sur les lésions scléreuses anciennes.

Aussi bien faut-il tenir compte du fait qu'il n'est pas de maladie plus capricieuse, ni plus imprévisible dans son pronostic que la tuberculose pulmonaire, que les effacements spontanés de cavernes ne sont pas pour étonner ceux qui ont quelque pratique de la phtisiologie et qu'il faut bien se garder de tenir pour succès ce qui peut n'être que coïncidence.

Dans les cas de lésions tuberculeuses du pharynx, du larynx, de la trachée et des grosses bronches, on a observé des guérisons en apparence définitives après un an de traitement par injections intramusculaires et par inhalations de microbrouillards de streptomycine.

Dans les cas de pleurésies purulentes tuberculeuses, on a pu noter des échecs, des améliorations et quelques guérisons définitives par combinaison d'un traitement local par injections intrapleurales et d'un traitement général par injections sous-cutanées de streptomycine. Cet insuccès n'est pas pour étonner si l'on se souvient que le pus des pleurésies est presque toujours fortement acide et que la streptomycine n'agit efficacement qu'en milieu neutre ou alcalin.

Les fistules osseuses tuberculeuses, les adénites, les tuberculoses rebelles de la paroi thoracique ont été améliorées dans une forte proportion.

Dans la tuberculose rénale, les résultats sont très inconstants. Par contre, certaines cystites ou épididymites tuberculeuses ont été guéries très rapidement par la streptomycine.

Dans la *primo-infection tuberculeuse*, les effets de la streptomycine nous semblent difficiles à apprécier, étant donnée la curabilité spontanée habituelle de cette forme de bacillose. Il est toutefois de règle de traiter par la streptomycine les primo-infections graves et menaçantes et d'obtenir dans presque tous les cas des succès remarquables. Le très jeune âge du sujet (moins de dix-huit mois), l'allure sévère de l'infection

tuberculeuse, le caractère massif du contage et surtout la diffusion des lésions restent les indications principales de son emploi.

Dans l'ensemble, les résultats cliniques sont donc encore incertains. Ils ne sont vraiment à retenir que dans les formes de tuberculose jusqu'ici réputées incurables, telles que les tuberculoses aiguës généralisées ou les méningites. Les autres cas sont sujets à caution, étant donnée leur évolution capricieuse et parfois spontanément curable. Aussi ne faut-il pas se hâter d'annoncer le miracle, ni de croire, pour autant, que la tuberculose a enfin trouvé, dans tous les cas, sa guérison définitive.

Il n'en reste pas moins que la streptomycine est la première substance antibiotique capable d'inhiber le développement du bacille de Koch, expérimentalement comme cliniquement, et il faut espérer beaucoup dans l'avenir de cette médication qui marque une étape nouvelle dans l'histoire du traitement des maladies tuberculeuses.

La streptomyco-résistance acquise du bacille de Koch limite souvent très vite l'action du traitement. Mais à n'envisager que les succès acquis, on peut affirmer, dès aujourd'hui, que la streptomycine a apporté au traitement de la tuberculose humaine le plus remarquable progrès enregistré depuis la connaissance de cette redoutable maladie.

***

Nous passerons plus rapidement sur les autres indications de la streptomycine.

L'*infection urinaire à colibacilles* a été traitée dans quatre cents cas choisis parmi les plus invétérés, sulfamido et pénicillo-résistants. Le traitement ne semble efficace qu'à condition de supprimer les corps étrangers, les calculs, les coudures, les causes de stase, et d'alcaliniser les urines.

Certaines *blennorragies* sulfamido et pénicillo-résistantes ont guéri sous l'influence de la streptomycine, à condition de supprimer les petits foyers latents qui entretiennent l'infection. La guérison ne peut être affirmée qu'après huit jours au moins de stérilité des urines.

Dans les *méningites à bacilles de Pfeiffer*, autrefois toujours mortelles, la streptomycine a donné 66 p. 100 de guérisons.

Dans les *pneumonies à bacilles de Friedländer*, on a obtenu seize guérisons sur dix-sept cas.

Dans la *tularémie*, la streptomycine se révèle être l'agent thérapeutique le plus efficace, aussi bien dans les formes typhiques que pneumoniques, qui guérissent presque toujours par le traitement nouveau.

Dans la *septicémie à colibacilles*, dont on sait la mortelle gravité, la streptomycine a donné presque toujours la guérison après douze jours de traitement.

Dans *l'endocardite maligne lente*, les formes à germes pénicillo-résis-

tants sont rares. Toutefois, dans certaines endocardites à Pfeiffer, à streptocoques pénicillo-résistants, l'hémoculture est devenue parfois négative en vingt-quatre heures par la streptomycine.

Dans les *affections chirurgicales* (appendicites, péritonites par perforation), la streptomycine par voie intramusculaire et péritonéale a réussi souvent là où la pénicilline avait échoué, mais il est impossible de prévoir d'avance son succès ou son échec.

Malgré la sensibilité de leurs germes *in vitro*, les *typhoïdes* et *paratyphoïdes*, *la fièvre de Malte* ne semblent pas être jusqu'ici modifiées dans leur durée par la streptomycine, qui doit, en tous cas, céder la place à la chloromycétine ou à l'auréomycine, dont on sait les récents miracles.

En conclusion, la découverte de la streptomycine a apporté à l'étude de la mycothérapie une très remarquable contribution. Elle donne, contre un certain nombre de germes non attaqués par la pénicilline, des succès réguliers et brillants. Son action sur la tuberculose humaine est particulièrement remarquable. Cependant, si les faits expérimentaux sont indéniables, les faits cliniques n'apportent encore que des résultats partiels. Ils constituent un encouragement à poursuivre, en d'autres recherches, cette voie dans le traitement de la plus répandue des maladies humaines, qui trouve, pour la première fois, en travers de son chemin, une médication active.

***

Au cours de ces derniers mois, les conclusions, un peu trop rapides, de quelques médecins anglais, diffusées par la grande presse, sont venues jeter sur la streptomycine une injuste suspicion et porter, dans l'esprit des malades, le doute et la crainte. Ils insistaient, en particulier, sur les faits de surdité partielle ou totale constatés, dans quelques cas exceptionnels, à la suite de l'emploi prolongé de la streptomycine. Ces accidents, que nous avons pu nous-même observer dans les premiers temps du nouvel antibiotique, étaient liés, pour la plupart d'entre eux, à l'emploi de trop fortes doses (6 à 8 grammes par jour) dans le traitement des méningites tuberculeuses. Depuis le retour à des doses plus modestes, dont les résultats sont d'ailleurs tout aussi heureux, et depuis l'emploi de la dihydrostreptomycine, beaucoup moins féconde en complications, ces accidents sont devenus tout à fait exceptionnels.

Encore faut-il remarquer qu'ils ne surviennent guère qu'au cours des méningites tuberculeuses, dont on sait qu'elles étaient, avant la streptomycine, toujours mortelles et que, même s'ils étaient plus fréquents, il resterait à décider, en tels cas, s'il est préférable d'être sourd ou d'être mort.

Les injections intrarachidiennes se sont parfois compliquées de réactions méningées ou de myélites, mais, dans l'ensemble, les accidents dus à l'usage de la streptomycine restent presque toujours bénins et sans

lendemain. L'atteinte même du nerf auditif ne survit pas longtemps à la cessation du traitement, et nous ne l'observons plus que dans des cas très rares ou après les cures trop prolongées, si l'on veut bien s'en tenir aux doses de 1 à 2 grammes par jour.

En vérité, le *plus grave danger de la streptomythérapie réside dans l'extrême abus qu'on a fait de son usage.* Nous en avons dit plus haut les indications exactes, qui restent précises et limitées. Dans le cadre de ces indications, son succès est miraculeux et doit être retenu comme un des plus parfaits accomplissements de la thérapeutique. Au-delà, son emploi est abusif, inutile, et parfois dangereux.

A ne retenir que l'exemple de la tuberculose, il est tout à fait vain de croire et d'affirmer que la streptomycine puisse venir à bout de toutes ses formes. Si elle a apporté, dans les formes aiguës, jusque-là incurables, et dans certaines méningites, autrefois toujours mortelles, le bienfait de miraculeuses guérisons, son emploi inconsidéré dans les formes chroniques banales n'est pas sans graves inconvénients. Un traitement inutile par l'antibiotique risque, en effet, de rendre streptomyco-résistant le germe qu'on voulait attaquer et prive ainsi le malade du secours de la streptomycine s'il survient un jour une poussée de tuberculose aiguë ou une diffusion généralisée du germe. Les dangers vrais de la streptomycine ne viennent donc, en pratique, que de l'abus qu'on a fait de ses indications ou de ses doses. Ils ne diminuent en rien son mérite, ni celui de sa découverte, qui a apporté à des maladies réputées incurables, et singulièrement à la tuberculose, un traitement d'une puissance inconnue jusqu'alors.

Cette découverte ne constitue qu'une étape dans la connaissance des antibiotiques nouveaux. La chloromycétine, l'auréomycine sont nées après elle et comportent chacune leurs indications particulières et leurs succès éclatants. Sous leurs coups sont tombés les fièvres typhoïdes et paratyphoïdes, la fièvre de Malte, le typhus et la plupart des infections pénicillo-résistantes.

Ainsi chaque année apporte-t-elle à la perfection de la lutte antibiotique contre les germes microbiens un progrès nouveau, et l'on peut affirmer, sans outrance, que le problème du traitement des maladies infectieuses à germe connu est aujourd'hui dépassé.

Seul subsiste encore, en un dernier ilôt de résistance, le groupe des virus filtrants tels que ceux de l'encéphalite ou de la polyomyélite. Mais il ne fait pas de doute que, dans un proche avenir, une nouvelle forme d'antibiotique aura raison de leur persistance et qu'il faudra chercher ailleurs que dans les infections microbiennes les causes les plus fréquentes de la mort des hommes.

L. DE GENNES
Professeur à la Faculté de Médecine.

ANDRÉ ROUSSIN

VOICI le phénomène des planches, le chasseur qui réussit un doublé, un triplé, l'auteur qui fit jouer à la fois *La petite Hutte*, *Les Œufs de l'Autruche*, *Nina*, qui, en ce moment, a quatre pièces ronflant et rougeoyant à pleins feux : *La petite Hutte*, *Nina*, *Bobosse*, *L'Étranger au Théâtre*. Le dévoreur qui occupe à la fois les Nouveautés depuis trois ans, les Bouffes, la Michodière et étend une main de braise jusqu'au cabaret, chez Gilles, avec son *Étranger*.

Il coupe le souffle des augures, estomaque les prophètes, assène ses coups de marteau dans des volcans d'étincelles. Après le théâtre noir, et son sadisme de l'intellect, après les Satans en canadiennes et les énervés de Jumièges des mignardises, André Roussin pose le soleil sur son enclume, au centre de Paris, et tape comme un sourd. Un sourd à toute mode, qui se borne à marteler les ridicules et les vices du temps.

André Roussin a découpé un studio et l'a transporté rue Bixio, derrière les Invalides. Là seulement, il a pu s'isoler de la pianiste qui persécute l'air à l'étage au-dessus du sien, dans son appartement de la rue Desgenettes.

Rue Bixio, au rez-de-chaussée, au fond d'une cour que hante un palmier, et qu'illumine la cage d'escalier de l'immeuble, parée de verres berlingots.

Un pied-à-terre, tapi dans un recoin. Roussin y a recréé le soleil par le divan et les fauteuils de ce rouge sang du tzar, que j'appelle *le rouge Wakhewitch* (le décorateur), par les murs citrons de Provence et le tapis vert pin parasol. Sur les murs, des tableaux. Un peu partout, de la cendre de cigarette, des vêtements éventrés dans le carnage du lever. Sur une tablette, une collection de montres anciennes, en hommage à Beaumarchais, horloger.

Au milieu, un homme tout nu. André Roussin a travaillé toute la nuit à sa conférence des Annales sur *Le Barbier de Séville*. Après avoir fait

tourner, comme tous les matins, pour saluer le jour, un disque de Bach, il se lave de son *Barbier* en prenant un bain.

Un cep de vigne, jeune encore, vêtu de cuir de Cordoue. La pudeur m'interdit de contempler cette nudité, et son élégante maigreur. D'ailleurs Roussin me la dérobe dans sa baignoire, qu'il déclare cousine de celle de Marat. En effet, il ne peut que s'asseoir dans ce récipient.

Seuls émergent la toison noire de sa poitrine et son visage mauresque. Ses cheveux, comme enduits d'huile, s'ouvrent pour une raie taillée au couteau. Sa voix sourde et profonde de comédien et de fumeur s'élève parmi des clapotements d'eau, tandis que ses yeux s'exorbitent selon des mimiques africano-marseillaises.

Voici en effet, dans cette baignoire, tout le bassin de la Méditerranée. J'y crois voir mêlés et touillés de l'huile d'olive, de l'aïoli, du mistral et du sirocco. André Roussin, Marseillais, a le sang réchauffé par quelques gouttes, venues, jadis, de l'autre rive, du côté des burnous.

— Je suis né à Marseille, en face de l'église Saint-Joseph, rue Paradis, le 22 janvier 1911. Vers 10 h. 30, on a crié par la fenêtre aux gens qui allaient à la messe : « C'est un garçon! »

Il sort tout à coup de sa baignoire, écarlate, fumant. Il souffle, fait couler de l'eau froide, s'y replonge.

— N. de D... que c'est chaud!...

Son père était assureur à la compagnie *La France...*, *La Paternelle...*, il ne se rappelle plus. André Roussin a entendu parler de sinistres pendant toute son enfance: « *C'est l'usine à gaz qui brûle... C'est la savonnerie...* » Il en a gardé un sens inné du destin et l'amour des surprises.

Sa famille rayonnait dans la longévité. Un grand-père de son grand-père joua à la mort le tour de naître sous Louis XIV en 1699 et de mourir sous Napoléon, en 1804, à cent cinq ans, en fumant sa pipe. A cent ans, il allait encore de Marseille à Toulon à pied.

De treize ans à dix-huit, Roussin vécut dans le tramway. Il habitait une villa dans la banlieue de Marseille, à Saint-Barnabé. Pendant quinze ans, son sommeil fut transpercé par la hantise d'avoir à se lever à 6 h. 15 du matin. Les yeux en boules de loto, il se hissait dans cette caisse sur roues, malodorante et brinqueballante qui le menait, en une heure de tintinnabulements, à l'institution Mélizan.

Il portait sous son bras un petit cercueil : son violon, l'objet de ses feux.

— Je suis un violoniste raté. Il faut bien être raté de quelque chose!

Il fut entravé dans ses études par les couronnes de son frère aîné, le premier perpétuel. Quant à lui, il se bornait aux prix de gymnastique et d'instruction religieuse. Il était très ferré sur Moïse et le buisson ardent. D'autre part, il aimait *faire le cirque :* il étendait un tapis sur un pré et exécutait la roue et l'arbre droit, excellentes préparations au rôle de Scapin où il brillera.

Il garde le souvenir d'une famille marseillaise et innombrable. Les flots de la famille le pressaient autant que ceux de la Méditerranée.

Aussi loin que son regard pouvait s'étendre, il voyait moutonner des cousins, cognats et agnats.

— Mon grand-père avait onze frères et sœurs, ma mère cinq sœurs qui eurent chacune au moins trois enfants. J'ai vingt-deux cousins.

Tous les jeudis et les dimanches, le petit André, pendant quinze ans, siégea à des Cènes patriarcales, parmi vingt-deux convives.

Il est donc un familier de la famille. Il s'est plongé dans ses vagues. Il a connu ses tempêtes et ses bonaces, la pression qu'elle exerce sur chaque centimètre de peau et d'âme, comme la mer sur la coque d'un sous-marin. Mais aussi il a été nourri, dès le berceau, de ces *tranches de vie*, qu'elle seule peut dispenser.

— J'ai connu tout ce qui se passe dans les familles, depuis Flaubert jusqu'à Mauriac, en côtoyant les Thibault et « la famille Boussardel ». Ne vous étonnez donc pas que j'aie écrit *La Sainte Famille*.

Il frotte la toison rectangulaire de sa poitrine, tire une bouffée de sa cigarette, qu'il continue à fumer, mariant l'eau et le feu. Il enjambe sa baignoire, se sèche à grandes palpitations de serviette et s'enveloppe d'une robe de chambre où des losanges pourpres bordés de vert enserrent des cœurs en forme de sabots.

— Qu'est-ce que j'aimais lire dans ma jeunesse ?... Cyrano !...

Que l'on sache enfin combien ce « *Cyrano* », honni des élites, a enflammé de jeunes Toulousains, Bordelais, Marseillais, dont beaucoup sont devenus de grands hommes. *Cyrano*, le méprisé des têtes pesantes, adoré du peuple, a posé la braise de la vocation sur autant de fronts d'écrivains, au-dessous de la Loire, que Jules Verne, un peu partout, sur des fronts scientifiques.

***

Les études supérieures ménageaient des traquenards à André Roussin.

— J'ai toujours été collé partout, sauf au bachot. J'ai préparé à Aix un certificat de licence de Français. Pourtant, le programme me plaisait : le Drame bourgeois, Sedaine, Nivelle de la Chaussée, le roman au XIXe siècle. Je préparais, en même temps, la première année de Droit à Marseille. A la fin de l'année, j'ai échoué aux deux.

Rompu, par les assurances, aux calculs des prévisions, son père aperçut soudain la vie de son fils comme une longue route semée de débris d'examens. Il le convoqua dans son bureau et lui demanda ce qu'il voulait faire.

— Du théâtre, répondit André.

Le grand mot était lâché. Celui qui fait trembler les lustres et déclenche les anathèmes dans les familles, quand les vocations comparaissent au tribunal du père.

Le père demanda au fils ce qu'il apportait comme gages de son amour du théâtre et comme soubassements d'une vie normalement constituée.

Le fils répondit qu'il avait vu *Le Bossu* et *Cyrano* trois fois en tournée

au Gymnase de Marseille, qu'il savait par cœur *Cyrano* et qu'il lisait dans *La petite Illustration* les pièces de Flers et Caillavet. Il ajouta qu'il avait vu le film de *Casanova*, avec Ivan Mosjoukine, où il avait admiré un bal costumé à Venise, et qui lui avait inspiré une pièce sur Arlequin, romantico-vénitienne, *Le Costume à Losanges*. Il cita aussi une seconde de ses œuvres, en vers, à la manière d'Edmond Rostand, et une troisième composée d'un mélange du *Roi* et du *Bois sacré*, avec un rôle pour Max Dearly.

L'assureur, inquiet et compréhensif, déclara que peut-être il n'y avait pas là de quoi assurer les fondations d'une existence régulière, que, d'autre part, le théâtre se faisait à Paris et qu'ils habitaient Marseille, qu'enfin il serait peut-être utile de considérer les assurances comme le tremplin le plus sûr.

Il envoya donc André à Paris pour y travailler de 8 heures du matin à 6 heures du soir, à la Compagnie d'assurances *La Flandre*, rue Laffitte. Dans la journée, André s'attablait avec les incendies, les vols, les inondations.

Le soir, à 6 h. 15, il était Alceste ou Figaro dans une loge du Français, devant Ledoux.

— Travailler ces rôles dans une loge grande comme ce cabinet de toilette, c'était gênant. Il n'y avait pas de public et, pour jouer Scapin, il faut l'aisance du corps.

Ledoux lui proposa de passer une audition pour entrer à l'Odéon. Ce jour-là, comme aujourd'hui, Roussin accueillit ce nom avec une grimace. Parmi cent candidats, il monta pourtant sur la scène odéonienne, balbutia le rôle de Fantasio : « *Comme ce soleil couchant est manqué !...* », à la troisième phrase fut coupé par une sonnette et sortit. André Roussin, élève-assureur à *La Flandre*, ne serait jamais de l'Odéon.

***

Puis vint une ère marseillaise. Après son service militaire, Roussin perdit son père. Il lui prit soudain un dégoût à l'idée de courir les théâtres de Paris, de mendier de porte en porte *un quatrième rôle ou un deuxième couteau*. Il songea à ce recours des fantaisistes, à ce trapèze de papier, le journalisme, qui lui permettrait, de Marseille, de sauter dans les journaux de Paris.

Il passa dix-huit mois au *Petit Marseillais*, aux chiens écrasés et à la chronique des tribunaux. Il tournait au poète local. Il écrivait des vers, il se liait avec Ballard et Léon Gabriel Gros des *Cahiers du Sud*.

C'est alors qu'il fit la grande rencontre de sa vie. Castor fit la connaissance de Pollux. Roussin connut Ducreux, son voisin, à quelques centaines de mètres de chez lui. Louis Ducreux, gentilhomme phocéen, aussi pâle que Roussin était basané, Louis Ducreux, un aristocrate du

XVIIIe siècle, un Comte Almaviva dont la nonchalance se diaprerait de nostalgie et de musique. Il avait fondé le *Rideau Gris*, à Marseille, l'année où Roussin montait avec dégoût à l'assaut de l'Odéon.

Mais au *Petit Marseillais*, Roussin était « *de nuit* », de 20 heures à 2 h. 30 du matin. L'épaisseur de cette nuit, chaude de plomb fondu et d'encre d'imprimerie, le séparait des répétitions du soir du *Rideau Gris* et de la poussière fascinante du théâtre.

— Une fois, je fus de jour, et je rencontrai dans le tramway une comédienne du *Rideau Gris*, qui m'annonça qu'un des acteurs de Ducreux était malade. Trois jours après, je jouai le rôle de *Calipha* dans le *Conte de Bonne Femme* de Georges Peele, adapté par Fluchère.

Il entra dans la carrière pieds nus. Il arriva trop tard pour choisir son maillot : il ne dépassait pas ses chevilles. C'est ainsi qu'il déclama, en pénétrant dans son destin : « *Me voici parvenu sur les cimes neigeuses, tout las, tout essoufflé, les pieds endoloris...* ».

Maintenant il a fini de se raser, entre le portrait du *Toucan vert de Cayenne* et celui du *Martin-pêcheur de Ternate* qui confèrent à son cabinet de toilette un frémissement ornithologique. Il apparaît en caleçon court et en chemise d'azur.

Son amitié pour Ducreux fut sa féerie. Ils ont mené dix ans ensemble, parmi cinquante pièces, leur *Roman Comique*. Le basané et le pâle, le gesticulateur et le dilettante, le carré et le fin. Ils ont joué *La Belle au Bois* de Supervielle, *Orphée* de Cocteau, *Le Monde de la Lumière* d'Huxley, *Macbeth*, *La Tempête*, *La Duchesse d'Amalfi*, *L'Inconnue d'Arras*, *Fraternité* de Fernand Fleuret, *Liebelei* de Schnitzler, *Au Grand Large*.

Ils ont commencé dans l'odeur du vol-au-vent financière, à la Salle Massilia pour noces et banquets, rue Roux-de-Brignol. Ils répétaient pendant un mois, avec une minutie d'horlogers de montres-bracelets, puis jouaient un soir pour cent cinquante abonnés.

Ensuite ils se hasardèrent dans un vrai théâtre, agencé en demi-cercle, avec les ors et les velours, au Gymnase de Marseille. Ils donnèrent *Le Figurant de la Gaîté*.

Ils remontèrent la vallée du Rhône, jusqu'au carrefour des brumes, à Lyon de la soie. Ils offrirent *L'Inconnue d'Arras*, en 1937, au théâtre des Célestins, aux abonnés des *Heures*, la société de madame Grignon-Fintrenies.

Ils joignaient à peine les deux bouts. Mais le succès croissait et les parents sentaient qu'il ne s'agissait pas seulement d'une amusette, comme au temps où André *faisait le cirque* dans un pré.

— Nous avons joué dans des théâtres de plein air à Salons, à Saint-Saturnin-les-Apt. Un soir, *Macbeth*, à Salons, au théâtre de la Reine Jeanne. Une grande scène construite, accoudée au château. Je jouais *Banco*. Sur le bord *cour* de la scène, il y avait un mur ancien. En voyant ce mur je m'étais dit : moi, spectre, monter là-dessus et apparaître à Mac-

beth, ce sera épatant! Je répétai l'après-midi, en grimpant sur le mur avec une échelle. Mais, à onze heures du soir, en pleine nuit, quand j'arrivai sur cette crête, je ne voyais plus mes pieds. Et les spectateurs aperçurent un spectre tremblotant, qui avançait pas à pas, courbé en deux, pour ne pas se casser la g...

L'Exposition de 1937 faillit être le premier *départ* de Roussin. Il étincela dans le rôle de Bosola de *La Duchesse d'Amalfi*, « *Un forçat évadé qui devient une espèce de Scapin-Arsouille* ». Robert Kemp avait fait une excellente critique. Ducreux s'en était réjoui : « *Nous n'avons plus un rond!* »

— Pour la seconde fois, dit Roussin, j'essayai de me prendre pour Rastignac. Je téléphonai aux deux ou trois personnes que je pouvais connaître : « *Vous savez, maintenant, je suis à Paris* ». Cela produit toujours un froid : « *Ah! il est à Paris! quel raseur!* » Les gens vous invitent à déjeuner le jour même, afin de se débarrasser plus tôt et c'est fini. Je me précipitai chez les directeurs de théâtre en leur disant : « *Vous savez, je viens d'être remarquable dans* La duchesse d'Amalfi! — *Ah! oui!* » me répondaient-ils. Aucun n'y était allé.

Alice Cocéa finit par l'engager pour *Rêve sans Provision*, qu'elle jouait en matinée le samedi et comme doublure dans deux rôles de *Pacifique*, qu'elle donnait en spectacle régulier. Il passa six mois à tirer les cordons de sonnettes des producteurs de cinéma et à mener la vie de la « *doublure* », qui doit aller vérifier chaque soir, au théâtre, si le titulaire du rôle n'est pas terrassé par la grippe, et qui, toujours en suspens dans l'envers du théâtre, ne joue pas.

Ensuite, six représentations avec Marcel Herrand dans *Noces de Sang*, à l'Atelier. Là-dessus, Munich.

— Au retour de Munich, si l'on peut dire, Barsacq me proposa de passer quatre mois à New-York avec les *Quatre Saisons*.

C'est ce que Roussin appelle « *l'intermède de Munich à Prague* », de novembre 38 à mars 39. New-York ne fut point pour lui l'exaltation de la vedette, mais l'épuisement du surmené. Une générale tous les quinze jours. Une représentation tous les soirs, deux matinées par semaine, une répétition tous les après-midis. En seize semaines, huit spectacles : *Le Bal des Voleurs*, *Les Fourberies de Scapin* et *Les Précieuses Ridicules*, *Siegfried*, *Chacun sa Vérité*, *Le Faiseur*, *Le Barbier de Séville*, *L'Enterrement* et *Les trente-sept Sous de M. Montaudoin*, *Le Paquebot* Tenacity.

Une fatigue extraordinaire. Un cauchemar d'excités fumant voracement des moitiés de cigarettes. Lui-même, au lieu d'en fumer un paquet et demi par jour, comme d'habitude, en liquidait trois. Une densité électrique terrifiante, les gratte-ciel transformés en condensateurs, des étincelles jaillissant des boutons de portes.

— Un jour, je marchais sur un tapis ; en serrant la main de Barsacq, j'ai senti une commotion.

Après New-York, encore *Le Bal des Voleurs*, à Paris, au Gymnase. Il jouait la nourrice et le tambour de ville. Enfin, la guerre.

Il la fit au 7e Génie, dans les Ponts lourds. Envoyé à Compiègne pour en construire, il en fit sauter dix-sept entre Oise et Dordogne.

***

Et, de nouveau, Marseille. Démobilisé, il se retrouve nez à nez avec Ducreux qui venait de terminer son temps de canonnier aux Garrigues, près de Nîmes. Dans ses loisirs d'artilleur, Ducreux venait d'écrire *Musique Légère*. L'histoire d'un garçon qui fait des chansons : lui-même, le plus délicieux auteur de paroles et de musique mêlées, les composant comme il respire, d'une même langueur.

On voyait déjà apparaître la première version d'un personnage magique, qui sera le bon génie des deux amis dans leur carrière : Clapotermann.

— Une de nos camarades possédait un mot de passe. Quand son père la chatouillait, pour l'arrêter, elle criait : *Clapotermann !* comme on dit : *Pouce !* Nous nous sommes aperçus, ensuite, que c'était le nom d'un dieu inca, et, en flamand, d'un gnome.

Dans ces cascatelles de mélodies, brillaient les décors de Georges Wakhewitch, leur décorateur attitré, désormais inséparable de leur sort.

L'exemple de Ducreux, auteur, décida Roussin. Il devint auteur aussi, mais toujours avec du retard. En effet son rythme de création est indéchiffrable pour le critique qui se fierait à la chronologie des représentations. Toutes ses pièces ont été écrites dans un ordre imbriqué, chevauchant, certaines ayant été représentées avant leurs aînées dans le temps. C'est le rythme du comédien-acteur, des tournées, des voyages, des théâtres libres ou pris, des interprètes retenus ailleurs, des caprices des distributions. C'est le théâtre dans ses ruades et ses zigzags, qu'ignorent parfois les critiques, amis de l'unilinéaire.

Am-Stram-Gram, sa première pièce, écrite en 1934, ne fut montée qu'en 1941, avec Micheline Presles, qui habitait Cannes.

— C'était un jeu d'enfant, *Am-Stram-Gram*
Pique, pique et colegram...

D'un côté deux personnes qui comprennent, de l'autre une qui ne comprend pas. C'est un mode de vie *Am-Stram-Gram* : savoir si on prend les choses de biais ou de face, la solution étant de les prendre de biais. Moi j'étais Dominique, *celui qui reçoit les gifles*. Cette pièce plaisait à la jeunesse. Nous l'avons jouée vingt-deux fois à Lyon, un record ! En 44, plus tard, on l'a trouvée *zazoue*, ce qui, en 41, aurait fait de moi un précurseur. En réalité j'avais été influencé par les Marx Brothers d'avant cette guerre, que les *zazous*, trop jeunes, n'avaient pas connus. Leur enthousiasme me prouvait que j'avais dix ans de plus qu'eux, alors que je croyais avoir le même âge.

Charles Gantillon, directeur du Théâtre des Célestins, s'était attaché le *Rideau Gris*, sous le nom de *Comédie de Lyon*, mais la magnificence de la troupe, notamment dans *Fantasio* et dans *Le Carrosse du Saint Sacrement*, éblouit à la fois et inquiéta l'économie lyonnaise. En février 1941, on se replia sur Marseille.

En 1940, Roussin avait écrit une seconde pièce, *Une Grande Fille toute simple*. Une comédienne qui se dit « *une grande fille toute simple* » et qui tombe amoureuse de tous ses partenaires et s'enchevêtre dans les pires imbroglios.

Madeleine Robinson et Claude Dauphin la jouèrent à Cannes avec un énorme succès, en 42. A ce moment, la troupe éprouva la nostalgie de piétiner depuis tant d'années de ce côté de la mer, et l'envie d'aller sur l'autre rive.

— Nous nous sommes embarqués un jour, à midi, à Marseille. On nous a dit : « Le départ aura lieu à quatre heures ». A quatre heures : « Le départ est remis à minuit, il y a un combat en mer ». Nous avons dormi sur le plancher. C'était le débarquement en Afrique du Nord.

Ensuite les Allemands sont entrés à Marseille. Ducreux et Roussin se sont retrouvés nez à nez. Ducreux s'est mis à sa table et a écrit *La Part du Feu*, Roussin s'est mis à la sienne et a trouvé le livre de Pierre Brisson sur Molière. Il lui est monté au cœur une bouffée d'amour pour le saint patron du théâtre et le souvenir de la vie errante qu'il avait menée, comme la compagnie du *Rideau gris*. En action de grâces, il a écrit *Jean-Baptiste le Mal Aimé*, un de ses deux fours.

Enfin, en 43, la chiquenaude majeure. Le vrai départ, c'est-à-dire, après tant de méandres, l'enracinement à Paris.

Ducreux « monte » à Paris chercher un théâtre pour *La Part du Feu*. Roussin piaffe pendant trois semaines dans un hôtel de la rue Dulong. Sur un film qu'il vient de tourner, il ne lui reste que dix mille francs.

Ducreux trouve le Studio des Champs-Élysées pour vingt jours, du 3 juin au 21. *Succès tonitruant*. Une pièce ne marche pas à l'Athénée. Willemetz, directeur en l'absence de Jouvet, les appelle. Ils se ruent. Ils jouent deux cents fois, du 21 juin au 23 décembre, alors que, dans leurs tournées, en additionnant les villes, ils n'avaient jamais dépassé cinquante.

Le feu attire le feu. On demande une autre pièce à Ducreux. Il n'en a pas. Il dit : « *Roussin a* Am-Stram-Gram ». Succès. Succès.

Bombardement du XVIIIe. Coupures de courant. On joue de 19 h. 30 à 22 heures, puis de 19 h. 30 à 21 heures. Souvent, au milieu du premier acte, alerte. Si l'alerte dure plus de dix minutes, il est impossible de finir : on rembourse. On ne joue plus que deux fois par semaine. On cesse vers mai.

M. Badel survit à la mort de l'électricité. Au Vieux Colombier, il

fabrique son courant avec un appareil à charbon de bois. Il vient de monter *Huis Clos*, de Sartre, avec une pièce en un acte, *Le Souper interrompu*, de Toulet. Ce *Souper* s'avère inefficace. On prend *Le Tombeau d'Achille*, de Roussin, pour cent cinquante représentations.

— Avez-vous une pièce pour la rentrée? demande Badel.

Il a *Jean-Baptiste*. Va pour *Jean-Baptiste* : trois décors, vingt-deux personnages, trente costumes.

Entre temps, la Libération. Claude Dauphin et Jean-Pierre Aumont, combattants de la 2e D.B. en congé pour trois mois, veulent se dégourdir les jambes de la guerre et jouer une pièce. Laquelle? Dauphin se rappelle le succès d'*Une Grande Fille toute simple*, qu'il a jouée à Cannes.

Deux grands acteurs, deux camarades, deux combattants, la 2e D.B.!... Aux Ambassadeurs, l'entrée de chacun, au premier acte, était un vrai Quatorze Juillet.

En octobre 1945, le destin se vengea.

— A Mulhouse, en jouant Scapin, j'ai senti une douleur dans le pied et le genou. Je me suis dit : « *Ça passera.* » J'ai joué encore à Marseille trois jours, bourré de cachets, en m'excusant par une annonce au public. Je suis rentré à Paris. Je me suis couché le 19 décembre pour me lever le 20 avril, sur deux béquilles.

Mais la vie, avec ses ressacs et ses interversions de vagues, continuait pour Roussin. Alors qu'il se croyait perdu, elle l'aidait par mille ressources. Il avait écrit, en 1942, *Jean-Baptiste*, *La Jeune Fille enchantée*, qui ne sera jamais jouée et *La Sainte Famille*.

C'est celle-ci qu'on alla chercher pour le Théâtre Saint-Georges. Roussin recevait les acteurs dans son lit, se gorgeait de cachets toutes les deux heures, se faisait porter aux répétitions. On le ramenait, à 21 h. 15, on lui faisait une piqûre. A 22 heures, il avait 41°3 dixièmes. A minuit et demi la fièvre tombait. Le lendemain il recommençait.

La pièce fit quand même cent représentations, comme *Jean-Baptiste*. Résultats honorables pour des demi-fours.

Mais Roussin était accablé. Son *grand départ*, qu'il croyait, cette fois, définitif, se soldait par six mois de maladie, deux « *bides* », comme on dit dans l'argot du théâtre, c'est-à-dire deux chutes sur le ventre, et des dettes dans tous les coins.

***

Il partit pour la Suisse afin de faire un nouveau Roussin. Au plus noir de l'amertume, à Nyon, il écrivit *La petite Hutte*. Marcel Simon, l'interprète de Feydeau, lui avait raconté une pièce que son patron voulait écrire.

— Trois actes et quatre tableaux, vingt personnages, sauf au deux où le mari, la femme et l'amant restaient seuls sur une île déserte. Du

deuxième acte de Feydeau, j'ai fait mon premier. Je l'ai écrite en trois semaines. Je l'ai envoyée à Fresnay. Il ne pouvait pas la jouer avant un an. Il était en plein succès d'*Auprès de ma Blonde*.

Tout le monde acceptait et personne ne parvenait à distribuer cette pièce à trois personnages où l'auteur proposait d'en jouer un. André Brulé, à la Madeleine, n'y parvint pas. Benoît-Léon Deutsch l'accepta aux Nouveautés, mais il ne pouvait pas la monter avant un an.

Le Rendez-Vous, la pièce qui barrait la route à la *Hutte* s'effondra et *La Hutte* s'installa aux Nouveautés, où elle flamboie depuis le 19 décembre 1947.

Maintenant le triomphe est permanent. *Les Œufs de l'Autruche*, *Nina*, *Bobosse*.

— *La Hutte* m'avait créé un complexe. Trois personnages sur une île déserte. Rien n'aura jamais plus la rigueur de *La Hutte !* Je ne pouvais plus travailler. Le seul moyen de rompre ce complexe : recommencer. J'ai encore pris trois personnages. Au lieu de l'île déserte, la garçonnière.

Ce fut *Nina*, que l'on jouera autant que *La Hutte*.

Quand il a une idée, il écrit, sans penser à rien, un acte. Dans un décor, dans un milieu, les personnages ont parlé : ils existent.

— Des choses qui glissaient, s'accrochent à des gens qui sont là pour les retenir. J'ai ainsi quatre ou cinq pièces à mûrir. Parfois je les reprends, il se produit quelque chose, ça repart... *Les Œufs de l'Autruche* étaient d'abord une nouvelle. Ça avait commencé par le personnage qui parle, au début. J'allais intervenir comme narrateur. Mais les autres se sont mis à parler aussi. Ils ne m'ont rien laissé « *narrer* ». J'ai compris que c'était une pièce.

Roussin abonde en secrets de théâtre.

— Ce qui est difficile, c'est d'écrire une mauvaise pièce... Quand c'est bon, c'est facile, c'est simple... Il faut que ce soit très gros, le théâtre, pour être fort... Il faut écrire chaque pièce comme si c'était la première, avec l'idée qu'on peut tout faire, qu'il suffit de l'imposer... Mes pièces qui font le plus rire ont des personnages déchirés. *Am-Stram-Gram :* Dominique, celui qui ne comprend pas. La *Grande Fille*, déchirée entre les complications. *Bobosse*, déchiré entre le doux qu'il est et le « dur » qu'il voudrait être. *La Petite Hutte :* l'amant déchiré par la jalousie. *La Sainte Famille :* Michel, le déchiré par excellence, avec son drame de l'hérédité. *Les Œufs :* tous des déchirés, des saignants!

Je voudrais qu'on ne rougît pas de ce rire et que ce rire fût tragique. Je n'attache aucune supériorité au tragique. Mais une pièce doit jouer sur les deux tableaux. Il faut qu'une chose drôle, tout d'un coup, ouvre une fenêtre sur quelque chose de général, et le général ne peut pas être que drôle.

PAUL GUTH

DU VIEUX COLOMBIER A LA MICHODIÈRE

APRÈS un début d'année assez terne, et un moment où l'on commençait à entendre parler ici et là de la médiocrité de la saison, un réveil s'est produit. Il a suffi de deux ou trois événements attendus ou inattendus, de deux ou trois « générales » éclatantes ; et voici qu'en dépit des grèves les habitués des spectacles reprennent courage. Depuis deux mois, il n'y avait plus à l'affiche que les pièces qu'on avait déjà vues, et celles qu'on n'avait pas envie d'aller voir. Voici *A chacun selon sa Faim*, voici *Clérambard*, voici *Bobosse*.

A chacun selon sa Faim estl'œuvre d'un jeune auteur belge, M. Jean Mogin, que la compagnie Hermantier a jouée au Vieux Colombier, avec l'appui officiel de « l'aide à la première pièce ». Pièce solide, d'une langue sûre et dépouillée, sur un sujet grand et sévère. M. Jean Mogin nous raconte l'aventure d'une jeune religieuse dévorée par la foi, raidie dans l'intransigeance mystique et peut-être aussi dans l'orgueil, si sûre d'être dans la voie de Dieu qu'elle rejette toute autorité extérieure, tout conseil de soumission ou de compromis, brave la hiérarchie de l'Église, glisse dans l'hérésie, ameute contre elle le peuple, est abandonnée par ses compagnes, et finit par se laisser ensevelir, plutôt que de se soumettre, dans les ruines de son couvent. Conflit analogue à celui qui a opposé l'Église à ce que j'oserai appeler l'impérialisme mystique d'un saint Jean de la Croix ou d'une sainte Thérèse. Mais l'héroïne de M. Jean Mogin franchit les bornes que ses grands prédecesseurs avaient respectées, puisqu'elle va jusqu'à confesser elle-même ses compagnes, jusqu'à célébrer elle-même la messe. L'auteur ne dissimule pas la sympathie qu'il éprouve pour la courageuse rébellion de son personnage, tout en nous laissant libres d'admettre que cette rébellion peut comporter bien de l'imprudence et de l'orgueil. Il n'importe guère, d'ailleurs, de savoir lequel des deux partis a raison, et ils ont peut-être raison tous deux, ou tort tous deux. Le fait est que l'idée qui se dégage de la dernière scène de la pièce, celle d'une sorte de solidarité des bourreaux et de la victime qui leur pardonne — si le martyre est la récompense suprême, comment ne pas éprouver une sorte de gratitude pour ceux qui donnent le martyre et sont ainsi les ouvriers du salut de la martyre ? — cette idée

est belle et d'une vertu théâtrale certaine. La vertu théâtrale est d'ailleurs celle qui manque le moins à M. Jean Mogin. Pas de verbiage, pas de longueurs, sauf au dernier acte : des répliques fortes, nettes, qui font mouche. Une bonne pièce, qui séduit le public sans recourir à aucun des moyens faciles par lesquels on le séduit d'ordinaire, cela vaut d'être loué, et soutenu.

M. Hermantier, qui est un des jeunes metteurs en scène dont on parle, a eu dans l'affaire trois grands mérites : celui de découvrir la pièce ; celui de choisir, pour le rôle principal, une jeune interprète pourvue de dons exceptionnels, madame Muriel Chanay, qui avait été remarquable et remarquée dans *L'Amour des Trois Oranges* d'Alexandre Arnoux, il y a quelque trois ans, qu'on avait à tort oubliée depuis, et qui vient de se confirmer superbement ; enfin, celui de jouer lui-même, avec l'étrangeté de son aspect physique et de sa voix, et une autorité douce et redoutable, le rôle du coadjuteur qui mène la lutte contre la jeune rebelle. Cela dit, je ne crois ni parfaitement justifiés ni tout à fait opportuns, les éloges dithyrambiques dont on a accablé la mise en scène de M. Hermantier.

M. Hermantier *sera* un jour un bon metteur en scène, s'il ne s'imagine pas avoir déjà la science parfaite de son métier ou un génie qui le dispenserait de science. Il fait des décors ingénieux, sait se servir des éclairages, et sait mettre en place ses acteurs de la façon qui fait dire au profane : « Quelle étonnante mise en scène ! » Mais il y a un peu de bluff là dedans. Le vrai travail du metteur en scène, celui qui impose le rythme, celui qui nourrit de la vérité des sentiments commandés par la situation chaque réplique, chaque instant de la représentation, celui qui fait que le profane se dit, non : « Quelle étonnante mise en scène ! » mais : « Tous les acteurs sont excellents », ce travail-là, chez M. Hermantier, est encore très imparfait. Certains de ses acteurs sont insuffisants, d'autres suivent en toute liberté la pente de leurs défauts, l'ensemble reste crispé, maladroit parfois, excessif dans la tension et la violence, en trois mots, très *jeune compagnie*.

MM. Jean Mogin et Hermantier ont, pour un spectacle d'ailleurs extrêmement estimable, bénéficié de la pauvreté des semaines précédentes. L'accueil qui leur fut fait aurait été en tout état de cause favorable, mais sans doute moins chaleureux, si *A chacun selon sa Faim* était venu après le *Clérambard* de Marcel Aymé, au lieu de venir avant. Peu de pièces ont été accueillies avec autant de bravos que *Clérambard*, au cours des dernières années. Il faut dire que c'est justice. *Lucienne et le Boucher*, qui eut un grand succès, permettait d'attendre beaucoup de Marcel Aymé, auteur dramatique. *Clérambard* comble cette attente. Voilà une comédie de grande allure, de goût fort et pimenté, propre à séduire ceux qui aiment les épices fortes. Nous avons eu, certes, d'excellentes comédies depuis dix ans, mais aucune a-t-elle eu cette vertu théâtrale

simple et directe ? Il n'y a dans *Clérambard* ni subtilité dans la recherche psychologique, ni jeu de miroirs intellectualiste, ni cette recherche du comique de l'absurde où certains de nos auteurs se sont engagés derrière les Américains. La verve de Marcel Aymé témoigne d'une grande vigueur et d'une grande simplicité dans l'invention comique : un personnage dont la folie crée autour de lui une succession progressive de situations extravagantes, sans que lui manquent pour autant, dans son invraisemblance même, une vérité, une gravité humaine. C'était une grande audace, de la part de l'auteur, de choisir pour thème de comédie l'amour franciscain des humbles, des pécheurs et de nos frères les animaux, et de provoquer les rires presque continuels des spectateurs par la représentation des effets, à la vérité pittoresque, d'un tel amour dans le monde moderne. Il a écrit, si l'on ose dire, une comédie de la sainteté, et il a réussi à faire en sorte que la sainteté y fût comique, sans cesser d'être sainte. Il y a une sorte de querelle autour de *Clérambard*. Non pas seulement parce que les conventions bourgeoises y sont traitées avec quelque irrévérence. Mais parce que des chrétiens, ombrageux comme ils ont le droit de l'être quant à tout ce qui tendrait à faire de leurs croyances un objet de dérision, sont émus d'entendre les leçons de saint François invoquées par un hurluberlu qui veut marier son fils à une prostituée de bas étage, dite la Langouste, et d'assister à un miracle que le curé est le seul à ne pas voir. Peut-être les chrétiens dont je parle ont-ils raison de s'inquiéter et de protester : je n'en suis pas juge. J'incline pourtant à penser que les croyants qui veulent apercevoir dans *Clérambard* une attaque contre leur foi se trompent, quant aux intentions de l'auteur, autant que les anticléricaux qui vont demander à cette pièce de l'eau pour leur moulin. Car enfin il faut choisir : si Clérambard est un grotesque, alors le curé a raison d'être réticent devant le miracle ; et si le curé est dans son tort, alors Clérambard est un saint. Ne convient-il pas plutôt de penser que Marcel Aymé n'a cherché à donner raison ni à l'un, ni à l'autre, et qu'il a une sorte de tendresse pour son extravagant personnage, en dépit de l'extravagance ou à cause d'elle, et qu'il n'en estime pas moins assez sage la prudence de son curé ? Après tout, il y a un grain de comique dans toutes les attitudes humaines, fussent-elles les mieux justifiées et les plus respectables : et le métier de l'auteur comique est de nous faire rire, impartialement, impitoyablement, de ce qui dans l'homme prête à rire, c'est-à-dire en fin de compte de nous-mêmes. Un hobereau féroce et autoritaire est frappé d'une révélation mystique qui fait de lui le disciple de François d'Assise, et il n'est pas moins despotique, naïf et intransigeant dans sa nouvelle vocation, et pourtant il y a sur lui, dans les cocasses aventures où il est entraîné, le signe d'une vraie grandeur, la lumière d'un véritable amour. Je ne crois pas qu'on puisse ignorer, sous le masque imperturbablement sarcastique de Marcel Aymé, cette générosité qui le lie de connivence avec son don Quichotte franciscain, cette pitié pour les pauvres hommes.

M. Jacques Dumesnil, qui joue Clérambard, sert magnifiquement la pièce. On avait fait de grands éloges de lui dans *La Nuit des Hommes*. Il me semble en mériter de plus grands dans cette composition, à laquelle il a su donner une étonnante grandeur caricaturale. Il est comique et terrible, terrible et attendrissant. Les autres interprètes, parmi lesquels madame Huguette Duflos, dont le jeu est d'une finesse et d'une discrétion parfaites, jouent chacun leur partie comme il le faut, en dépit d'une ou deux faiblesses de détail sans grande conséquence. On croit savoir que Marcel Aymé a dans ses cartons une pièce intitulée *La Galère*. *Clérambard* est une galère, une galère partie pour faire une longue traversée, et pour vaincre bien des tempêtes. Que les auteurs en fassent leur deuil : on ne jouera pas avant un an une autre pièce à la Comédie des Champs-Élysées.

M. André Roussin, lui, a déjà une grande habitude de l'occupation prolongée des théâtres. *La Petite Hutte* (900e représentation) ne quittera, paraît-il, l'affiche des Nouveautés que pour une autre pièce du même auteur. *Nina* n'aura aucun mal à finir la saison aux Bouffes-Parisiens, et peut-être à faire la saison prochaine : et voici que *Bobosse* succède, à quelques mois de distance, aux *Œufs de l'Autruche*, à la Michodière — pour longtemps, selon toute apparence.

Il est assez vain de se demander, à propos de chacune des pièces d'un auteur aimé du public, si cette pièce est ou non inférieure aux précédentes. S'il est permis de faire état de préférences toutes subjectives, je dirai que je mets *Bobosse* au-dessus de *La Petite Hutte*, au-dessous des *Œufs de l'Autruche*, où un caractère de fanfaron de la médiocrité était peint avec vigueur, et de *Nina*, la meilleure peut-être, la plus complète des comédies d'André Roussin. De *Bobosse*, l'auteur lui-même nous dit que ce n'est qu'un divertissement. Mais c'est un divertissement bien machiné. Un joli travail de précision. N'allez pas chercher dans *Bobosse* de puissantes individualités, une satire virulente des mœurs, ou quoi que ce soit de cet ordre. Des personnages vivent devant nous pour notre amusement et pour celui de l'auteur lui-même. Au premier acte, ils étaient des acteurs qui jouaient une pièce et nous ne l'apprenons qu'au baisser du rideau ; au second acte, les mêmes auteurs sont « à la ville », et ils ont à vivre, sans l'avoir voulu, une aventure exactement semblable à celle de la pièce qu'ils jouaient. Voilà Tony, qui représentait sur la scène Bobosse abandonné par une femme, abandonné véritablement par la sienne : et lui, Tony, qui reprochait à l'auteur de lui avoir donné à jouer un personnage invraisemblablement veule et résigné, le voilà aussi veule que Bobosse, aussi prêt à tout oublier, à tout pardonner. Mais au troisième acte, il s'endort, il rêve. Il rêve qu'il a tué l'infidèle, qu'il comparaît en cour d'assises, qu'il malmène le Président, qu'il tord le cou au Pro-

cureur, qu'il est le vengeur, le héros, le surhomme qu'il voudrait être. C'est un rêve. Il n'est pas un héros, un surhomme ; non pas même un criminel d'assises. Il n'est que Tony qui ressemble à Bobosse comme un frère. Le thème de la médiocrité humaine, de la résignation à la médiocrité humaine, considérée par l'auteur tantôt avec une ironie assez amère, tantôt avec une indulgence attendrie, me semble hanter l'œuvre entière d'André Roussin. Il est renouvelé dans *Bobosse* par l'ingéniosité des procédés : les échanges que permet la construction de sa pièce entre la vie fictive et la vie réelle de ses personnages, la critique de sa propre pièce mise dans la bouche de ses personnages, quelques gags bien venus, et le monologue, étourdissant d'habileté, qui permet à François Périer, étourdissant lui aussi, de tenir seul la scène pendant vingt minutes, c'est plus qu'il n'en faut pour que les spectateurs soient ravis. Il y a incontestablement chez André Roussin une grande science des ressources de la scène, une grande intelligence théâtrale. Je n'en veux pour preuve que la merveilleuse adaptation du rôle de Bobosse à la personnalité et aux possibilités de François Périer, pour qui il a été écrit. André Roussin a su voir que le véritable emploi de François Périer, celui où ce comédien pouvait donner toute sa mesure, c'était non pas celui du jeune premier traditionnel, mais, si l'on ose dire, celui du jeune premier manqué, du jeune premier inquiet ou dédaigné, un peu rêveur, un peu chien battu, avec une pauvre désinvolture et quelque ironie à l'égard de soi-même. Cette exacte appropriation d'un rôle à celui qui le joue sera, à n'en pas douter, un des éléments du succès de *Bobosse* : et pensons à Elvire Popesco dans *Nina*, à Fernand Gravey dans *La Petite Hutte*, pour ne pas parler de Fresnay dans *Les Œufs de l'Autruche* (le cas de Fresnay ne prouve rien, car Fresnay est le type du comédien universel, protéiforme). André Roussin est bien servi par ses interprètes. Mais il les sert bien.

THIERRY MAULNIER

PARMI LES LIVRES

LES MOYENS JUSTIFIENT LA FIN

PLUS le temps l'éloigne de nous, plus Dostoïevski semble appartenir au présent. Mais il est de ceux dont on ne réussit jamais à tracer un portrait complètement satisfaisant. Vingt questions jaillissent quand on songe à lui, et lorsqu'on a achevé, par exemple, la lecture — passionnante — du premier volume de sa correspondance, qui vient de paraître [1], on ne peut se tenir de reprendre quelques-uns de ses romans, avec l'espoir d'éclaircir certains aspects de sa troublante psychologie.

A dix-sept ans Dostoïevski écrit à son frère : « *J'ai un projet : devenir fou.* » Fou, il ne l'est pas devenu, mais il a conduit beaucoup de ses personnages à la frontière de la démence et le moins qu'on puisse dire de ses propres lettres c'est qu'elles trahissent souvent une exaltation maladive. Lorsqu'il répète qu'il a *les nerfs malades* et qu'il redoute un *accès de fièvre chaude* on ne saurait s'en étonner sans doute, puisqu'il était sujet à des crises d'épilepsie. Mais la perpétuelle véhémence de ses désirs et de ses sentiments ne cesse d'étonner. A dix-huit ans, pour obtenir de son père une paire de bottes, il écrit une requête d'un accent déchirant. Il est vrai que le père de Dostoïevski était avare et difficile à convaincre. Mais on croirait, en lisant cette lettre, que dans cette affaire de bottes la vie du jeune homme est en jeu. Et l'on n'a plus à le supposer, il se charge de le dire lui-même dans les cas, fort nombreux, où il se tourne vers son frère en le suppliant de lui prêter de l'argent. Certes la vie de Dostoïevski a été longtemps misérable, mais l'affirmation : « Je suis perdu » devient dans sa correspondance un leitmotiv. Il est perdu s'il ne reçoit pas 300 roubles, mais il l'est également s'il ne peut se rendre à Barnaoul, ou si on le fait attendre ou si on ne lui envoie pas une réponse sur laquelle il compte. On croit entendre en lisant ses

1. Publié par Dominique Arban (*Calmann-Lévy*).

lettres un halètement de bête traquée, même quand sa situation tout en restant difficile n'est pas dramatique.

Les sentiments qu'il exprime ont toujours une ardeur fiévreuse. Il écrit à son frère Michel : « *Je suis prêt à donner ma vie pour toi et les tiens* ». Mais à un homme qui ne semble pas avoir été de ses intimes (Valikhanov), il déclare : « *Je suis épris de vous. Jamais et pour personne, pas même pour mon propre frère je n'ai éprouvé tant d'attirance.* » Toutes ces affirmations sont d'ailleurs sincères. Il ne ment jamais. Mais il peut passer d'un état à un autre avec une rapidité stupéfiante. Dans une de ses lettres à son frère Michel il commence par affirmer qu'il préférerait mourir plutôt que de lui emprunter de l'argent, car il sait que Michel n'en a pas. Puis, petit à petit, il en vient à établir la liste des objets qu'il lui faut de toute urgence acheter pour sa femme : « 1° *pour Pâques* un petit chapeau naturellement printanier ; 2° *dès maintenant* une mantille de velours ; 3° des mouchoirs hollandais ; 4° deux bonnets aux rubans si possible bleu ciel, etc., etc. » Bien entendu il compte que son frère les lui enverra. Il est des personnages de Molière qui usent à peu près de la même méthode, mais nous sommes bien loin de Molière. L'homme qui parle est sans détour, mais d'une mobilité effrayante. A le voir parfaitement incapable de se fixer durablement dans un état on se demande si ce n'est pas en pensant à lui-même qu'il a prêté cette déclaration à un de ses personnages : « *Sachant depuis longtemps que mes réactions ne durent pas plus d'une minute je me suis décidé tout de suite.* »

La question qui se pose le plus impérieusement à l'esprit quand on lit cette correspondance comme d'ailleurs n'importe quelle biographie de Dostoïevski est celle-ci : pourquoi cet homme, qui n'était pas socialiste et qui avait horreur du révolutionnaire Petrachevski (il y a là-dessus de nombreux témoignages), s'est-il engagé dans la conspiration qui lui a valu sa condamnation et ses douloureuses années de bagne ? On ne saurait donner à ce propos aucune réponse certaine, mais on peut, je crois, avancer cette hypothèse : il s'est associé à Petrachevski parce qu'il avait horreur de lui.

Un des premiers romans de Dostoïevski, *le Double*, met en scène un certain Goliadkine qui, une nuit, reçoit la visite de son double, un Goliadkine numéro 2, qui est aussi méchant que lui-même est bon. Le Goliadkine clair doit dès lors lutter chaque jour contre le Goliadkine satanique et il est finalement tué par lui. C'est « *l'idée la plus grave que j'aie développée au cours de ma carrière* », a écrit Dostoïevski à propos de ce roman et dans une lettre à son frère Michel (1er février 49) il en parle franchement comme d'une *confession*.

Peu d'hommes en effet ont été aussi complètement divisés que Dostoïevski. Il y avait en lui un être d'une bonté infinie, un grand chrétien et aussi un « double » diabolique. Cette dualité, il en fait don à beaucoup de ses personnages. Stavroguine dit : « *Je sais que le diable c'est moi*

sous différents aspects, que je me dédouble, que je parle avec moi-même. » Et quand Ivan Karamazoff voit le diable, il lui crie : « *Toi, c'est moi-même* ». Le Dostoïevski chrétien a toujours été tenté par son démon et par tous les démons. A l'égard de Tourgueniev qu'il haïssait il s'est conduit de la manière la plus basse. Jeune homme, Dostoïevski viola une petite fille et ce thème du viol de l'enfant réapparaît dans plusieurs de ses romans. Mais ce crime était peut-être moins grave à ses yeux que ceux commis quotidiennement par certains révolutionnaires. Non seulement ceux-ci rejetaient le Christ que Dostoïevski adorait, mais quelques-uns, comme Spechnev, déclaraient froidement qu'il fallait tuer tous les hommes de plus de vingt-cinq ans, car on ne pouvait réformer leur esprit. Il faut se référer aux *Possédés* si l'on veut savoir à quelles implacables conceptions beaucoup de ces conspirateurs étaient parvenus. Ils rêvaient d'un monde (qu'on a vu réaliser depuis) où, « *partant de la liberté illimitée on arriverait au despotisme illimité* », où le *désir de propriété ayant été tué*, les chefs régneraient sur des esclaves terrorisés. Ce jour-là *la terre ne serait qu'un soupir* et tandis que les *hommes ordinaires* trembleraient, les *hommes extraordinaires* pourraient commettre librement tous les crimes. Ces terribles dialecticiens qui portaient au plus haut degré le péché suprême, qui est pour Dostoïevski le *péché de l'intelligence*, allaient plus loin encore dans leurs raisonnements audacieux. Kirilov, un des personnages des *Possédés*, déclare : « *Si Dieu existe, comment puis-je supporter la pensée que Dieu n'est pas moi?* » Et, en effet, il annonce à Stavroguine que l'*homme-dieu* va succéder au *dieu-homme*. On rejoint ici la pensée que développera Nietzsche : « *Il n'y a pas de Dieu. Dieu est mort. Ne devons-nous pas nous-mêmes nous transformer en Dieux?* ». Toutes ces idées trouvaient dans le Dostoïevski diabolique une étrange résonance. Ayant pénétré dans ce cercle de révolutionnaires qu'il désapprouvait, il se montrait parfois, au cours de leurs réunions, plus exalté qu'eux. En confrontant ceux de ses romans, où il vit avec une sorte de délectation épouvantée les syllogismes et les actes meurtriers de ceux qu'il appelle les *Démons*, et cette correspondance où il s'abandonne avec une rapidité et une force atterrantes à toutes ses sensations, on trouve de bonnes raisons de croire que ces hommes implacables (particulièrement le méphistophélique Spechnev) suscitaient en lui, pour son plus grand plaisir, une double et merveilleuse sensation de peur : peur de libérer en lui-même l'esprit souterrain, peur d'être, à cause d'eux, arrêté, condamné à mort peut-être. Il a parlé, dans *les Possédés*, de ceux qui tuent des moujiks pour *éprouver des sensations*, et a décrit, dans *Crime et Châtiment*, un homme qui tue pour se placer « *par-delà le bien et le mal* ». Ces expériences, Dostoïevski y participait en esprit avec une horreur heureuse. Il gémissait et jouissait d'être un de ces croyants à rebours qui brisent à coups de hache les saintes images. Il gémissait et jouissait de côtoyer des hommes que liaient à la fois la peur qu'ils éprouvaient et la terreur qu'ils pouvaient inspirer.

A dix-huit ans Dostoïevski écrivait à son oncle Koumanine : « *Je dois supporter ma honte et je la supporterai, car je l'ai méritée... Ce sont les épanchements sincères d'un cœur qui se repent*, etc., etc... ». Cette émouvante et longue manifestation de remords a, en l'espèce, une cause assez innocente : il y a longtemps que Dostoïevski n'avait écrit à son oncle. D'où son repentir. Mais on sent qu'au fond la cause importe peu. Le jeune homme a en lui une prodigieuse réserve de remords que le plus mince événement peut libérer. Il aime le remords. Quand, après sa sortie du bagne, il écrit à son frère ces lettres admirables où il évoque la vie douloureuse qu'il a menée, il commente : « *Je ne murmure pas. C'est ma croix et je l'ai méritée.* » Ce qui peut paraître excessif si l'on songe que la seule faute de Dostoïevski se réduisait à des propos exaltés et imprudents que n'avait suivis aucune action. Mais on dirait qu'il se complaît dans son repentir et, passant à l'état de suppliant, il déclare *adorer* le Tsar auquel il écrit du reste : « *Majesté, vous êtes comme le soleil qui brille sur la boue et sur les méchants. Vous avez déjà rendu heureux des millions de vos sujets. Avec mes sentiments de vénération profonde et de dévouement chaleureux et infini*, etc. » Attitude qui fait songer à celle du révolutionnaire Verkhovensky (dans *les Possédés*), égalitariste forcené, qui soudain, déclare à Stavroguine : « *Vous êtes le soleil et je suis votre ver de terre* » et s'incline pour lui baiser la main — et aussi au geste historique de l'anarchiste Bakounine qui, après avoir souhaité la disparition du Tsar, pouvait lui écrire, dans une grande détente heureuse : « *Oui, Sire, je me confesserai à vous comme à un père spirituel* [1]. » Ces crises de remords véhémentes apparaissent chez Dostoïevski comme le retour violent au monde de lumière. C'est le moment où il s'accuse d'être mauvais, d'être coupable. Et dans l'humiliation il goûte aussi un plaisir, comme s'il lui était impossible de souffrir sans se délecter de sa souffrance. (De l'épilepsie même il déclarait tirer d'étonnantes jouissances.) Quitte, du reste, à juger sévèrement, un instant plus tard, ses bains de contrition chrétienne — et à écrire qu'il a traversé « *des crises de soumission et d'humilité exagérées* » (lettre à Kraevski).

Un Balzac a pu créer par l'intérieur des personnages inoubliables, ce n'était que par l'effet d'une incarnation éphémère. Les sentiments et pensées de ses deux groupes de personnages : les saints et les démoniaques, Dostoïevski et son *double* les ont durablement vécus. Presque toutes ses créatures c'est lui-même. Et il n'est pas — dans l'ordre sentimental — jusqu'à cette singulière absence de jalousie qui était un des traits de son caractère qu'on ne retrouve chez ses héros.

On peut dire que Dostoïevski, par la moitié de son être démoniaque, a vécu toutes les expériences que la Russie a depuis lors organisées et fait subir à des millions d'êtres. Il n'y a pas d'écrivain qui nous permette mieux que lui de comprendre la psychologie des dirigeants soviétiques.

1. Cité par Troyat dans sa belle biographie de Dostoïevski.

Ceux-ci, après avoir tranché tous les liens avec le monde de la bonté, de la charité, de la pitié — auquel Dostoïevski, lui, par toute une partie de son être restait passionnément attaché — ont repris pour leur compte l'implacable logique de ces *Démons* à la vie desquels l'auteur des *Possédés* participait, dans ses heures de péché, par une sorte de symbiose. Ils ont tout tenté, tout osé et, comme Kiriloff dans un monde par eux vidé de Dieu se sont posés en dieux. Le grand rêve slave de Dostoïevski : celui qui le portait à imaginer la Russie chargée d'une mission universelle ils l'ont aussi fait leur [1].

On en arrive même à se demander si cette atmosphère d'épouvante dans laquelle s'épanouissent les sanglants raisonnements des *Possédés* n'est pas pour certains des maîtres moscovites d'aujourd'hui une source de jouissance — comme elle l'était pour Dostoïevski. Les personnages de Dostoïevski connaissent à la fois l'orgueil de leur puissance virtuelle et le plaisir de la peur. Puissance et peur, n'est-ce pas sur ces *sensations* que s'est édifiée la politique du Kremlin ? Et la joie de vivre dans cet univers terrible n'a-t-elle pas depuis longtemps fait oublier à maints chefs rouges les promesses de bonheur futur qui ont initialement justifié leur Révolution ? Ces promesses sont-elles pour eux autre chose qu'une vague justification d'un abominable, d'un délicieux présent ? La question ne paraît pas absurde à ceux qui se sont plongés dans l'univers de Dostoïevski — et il semble que c'est seulement par l'effet d'un hasard que les Kiriloff et les Stavroguine n'ont pas lancé la phrase qui explique à la fois certains rêves de Dostoïevski — et la vie de trois cent millions de nos contemporains : *Les Moyens justifient la Fin.*

Quant au *peuple* russe, aux « masses », un ancien professeur de Saint-Pétersbourg, Wladimir Weidlé, vient de proposer à son comportement une très curieuse explication (*La Russie absente et présente*, Gallimard). D'après lui, les Russes sont restés à la fois d'humeur anarchique et d'esprit chrétien (ou tout au moins sont-ils profondément imprégnés de christianisme). Incapables de s'incliner devant une autorité librement reconnue, ils acceptent facilement au contraire une *puissance de fait qui se passe d'assentiment.* A force de vouloir éviter toute règle ils en viennent à subir la plus dure des règles et admettent qu'un pouvoir implacable écrase les valeurs qui leur sont le plus chères. Ayant le souci le plus vif de l'âme ils ont appelé ainsi par leur conduite ceux qui nient l'existence de l'âme, et ne souhaitant que le bien, ont permis, avec un fatalisme dédaigneux, que s'instaure le règne du mal.

Cet étrange état d'esprit qui suppose une inconsciente adhésion au dualisme manichéen n'est pas fort éloigné de celui d'E.-M. Cioran, lecteur passionné de Dostoïevsky, qui dans son *Précis de Décomposition*

1. « *L'Europe ne peut être sauvée que si elle devient la grand-mère baignée de larmes* », c'est-à-dire terre russe, écrit Dostoïevski dans le *Journal d'un Ecrivain.* Texte cité par Paul Morand dans l'*Europe Russe.*

(Gallimard), proclame d'abord son horreur de tous les fanatismes et de tous les êtres qui aspirent à la domination, mais glisse rapidement dans une atonie de non-résistant et une résignation au Mal qui s'exprime ainsi : « *Un événement qui ne nous écraserait pas n'aurait aucun sens. Il est vain de frapper le Mal, car il est notre pseudonyme. Les collectivités ne s'affirment que sous la tyrannie.* » Il déplore d'ailleurs de devoir formuler cette dernière proposition, mais, parti de la haine de l'intolérance, n'aboutit qu'à une acceptation désespérée du monde tel qu'il est, acceptation où se glisse un filet de masochisme. Il s'installe fermement dans l'*inconsolation*, raffine, en véritable des Esseintes, sur ses dégoûts, et proclame le *plaisir d'être déçu*. Qu'il soit administré à dose massive ou homéopathique, le dostoïevkisme ne conduit évidemment pas au confort intellectuel.

LA GÉNÉTIQUE DES « DÉMONS »

Quand on lit l'ouvrage que Julian Huxley vient de consacrer à la *Génétique Soviétique* (Stock) on a l'impression que les ukases du Kremlin qui condamnent la théorie de Mendel et exaltent le mitchourinisme ont été rédigés par des personnages de Dostoïevski. En soutenant que Mitchourine a raison et qu'on peut, dans certaines conditions par eux définies, modifier les règles de l'hérédité, les docteurs de l'U.R.S.S. entendent se réserver la possibilité de créer des hommes nouveaux. Le mendélisme leur semble détestable parce qu'avec ses mutations fortuites il offre trop de résistance à leur désir de modifier la nature [1]. Le principe mendélien de l'inégalité génétique est du reste considéré par eux comme antidémocratique. S'étant, comme Kiriloff, institué homme-dieu, le Président de l'Académie des Sciences de Moscou, s'est insurgé contre l'idée de forces qui pourraient échapper à sa propre puissance et a statué : « *L'enseignement idéaliste weissmanno-morganien est pseudo-scientifique parce qu'il est fondé sur la notion de l'origine divine du monde* (c'est d'ailleurs inexact) *et admet des lois scientifiques éternelles et inaltérables* ». Dans ces conditions il est clair qu'en Russie la science, qui est vérité, se trouve placée dans une situation dangereuse. On lui impose des dogmes d'État. Les principes idéologiques paraissent plus importants que les faits. Les recherches menées librement sont qualifiées d'*errements incorrects et non-scientifiques* et jugées condamnables. Le *Laboratoire Cytogénique de Cytologie*, trop indépendant, est fermé et, Orbéli, coupable de mendélisme, invité à se repentir. Au cours de la réunion de l'Académie des Sciences de Moscou on a crié, après que le mendélisme eut été excommunié : « *Vive le parti de Lénine et de Staline qui a découvert Mitchourine. Gloire au grand ami et protagoniste de la science, notre chef et professeur le camarade Staline.* »

1. Voir l'article de Jean Rostand. *Revue de Paris* du 1er mai 1949.

Ne croit-on pas entendre la voix de Chigalev, un des héros des *Possédés?* « *Pour commencer*, disait-il, *le niveau de l'éducation, des sciences, des talents sera abaissé. Nous n'avons que faire des esprits supérieurs. Il faudra bannir ou condamner à mort. La force la plus importante, le ciment qui lie tout ensemble, c'est la honte d'avoir une opinion à soi.* »

RAYMOND ABELLIO

Les communistes que Raymond Abellio décrit dans son curieux roman *les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts* (Gallimard) sont très proches des Démons de Dostoïevski. Ils connaissent l'orgueil de la puissance et leurs chefs proposent, comme cadeau, aux femmes qu'ils aiment de les présenter aux *hommes les plus puissants, les plus secrets, les plus fastueux, les plus cruels* comme jadis un membre du Jockey Club aurait offert à une petite bourgeoise, pour la séduire, de la faire inviter au bal costumé de la comtesse de Ch... Ils connaissent l'ivresse de la peur et des actions dangereuses. Dégustateurs vaniteux de pouvoirs et d'émotions, ils songent à eux-mêmes beaucoup plus qu'aux autres — ce que leurs adversaires anarchistes leur reprochent d'ailleurs très lucidement. Bref ce sont des Rollas de la révolution qui, traitant les masses comme Rolla traitait les femmes, *les méprisent et ont besoin de se plonger en elles.*

Pour intelligents que soient ces communistes ils le sont beaucoup moins que l'étonnant petit groupe d'hommes qu'Abellio a placés en face d'eux. Ceux-ci se sont tranquillement installés au-delà de toutes les valeurs actuelles. Intellectuels raffinés et froids, formant une élite analogue à celle que Gobineau a imaginée dans *les Pléiades*, mais ayant évidemment d'autres soucis, ces hommes nouveaux jugent que la démocratie est *un dévergondage sentimental, le fascisme un dévergondage passionnel, le communisme un dévergondage intellectuel.* Quelques-uns d'entre eux sont anarchistes et à ce titre ont assisté en Espagne, en 1937, au massacre de deux mille ouvriers anarchistes par les marxistes. Tous sont convaincus que la fin du monde (le nôtre) est proche. Par le raisonnement ou l'intuition mystique ils sont arrivés à cette conclusion que d'ici vingt ans des hommes *porteurs de pouvoirs effrayants*, singulièrement de *pouvoirs psychiques* déclencheront la catastrophe finale. La tâche qui s'impose est de préparer dès maintenant des refuges intellectuels. Les *romanciers métaphysiciens* doivent les y aider. A ces écrivains il appartient en effet de déterminer une fraction de l'humanité à prendre conscience d'elle-même, de *porter la lumière dans les bas-fonds où nous vivons, ce qui équivaut à y mettre le feu*, de démontrer l'inanité de la politique, exercice aujourd'hui périmé, et de démasquer les « *types truqués* » qui gouvernent les hommes. Porteurs de lumière, annonciateurs du drame proche, ces romanciers sauveurs auront droit au titre de *luciférien*s.

Ces idées étranges sont développées dans des entretiens passionnants

où la pensée, qui se porte aussi sur des problèmes de psychologie et d'histoire, fuse parfois dans l'inexploré avec la sûreté incisive d'une fusée montant dans la nuit. Les vues profondes alternent avec les affirmations bizarres, composant des dialogues qui étonnent autant par leur force que par le détachement et la fierté de ceux qui y prennent part. Le meneur de jeu est, le plus souvent, un moine espagnol, don Luis, qui, nourri de lectures bibliques et ésotériques, énonce paisiblement des prophéties apocalyptiques dont le cruel et froid lyrisme aurait enchanté Rimbaud ou Lautréamont. De tous les personnages du roman ce don Luis est le plus vivant. C'est peut-être même le seul absolument vivant, ses interlocuteurs apparaissant plutôt comme des incarnations d'états intellectuels. Quant à la doctrine qu'il professe on appréciera son caractère sulfureux par ces propos : « *Le monde est innocent. Dieu seul est coupable. La souffrance du monde est le remords de Dieu. Il est le metteur en scène génial qui monte devant nous et avec nous un spectacle hallucinant et pathétique, mais sans se chercher de morale ni de raisons... Le néant est son refuge contre sa propre raison.* »

La grande réussite d'Abellio est d'avoir fortement lié toutes ces idées audacieuses ou hérétiques, à un roman dont les ingénieuses péripéties fixent avec continuité l'attention du lecteur. De la guerre civile d'Espagne dont l'auteur nous propose quelques tableaux d'un réalisme à la fois pressant et glacial, nous passons aux luttes qui ont opposé en France, sous l'occupation, divers chefs communistes. Pour la possession de quelques documents susceptibles de compromettre le parti de savants assassinats s'organisent dans l'ombre sans que s'interrompe cette curieuse chaîne de dialogues qui traitent indifféremment de l'épisode biblique du Serpent d'Airain (dont Abellio propose une bien séduisante explication), de la *féminisation* progressive des chefs et de la « *prochaine crise épileptique de Dieu* ».

Les femmes jouent leur rôle dans ce Sabbat. Quelques-uns de mes confrères ont loué la vérité de leur caractère. J'ai plutôt été frappé par leur impressionnante irréalité. Douées, nous dit Abellio, de personnalités secondes qui troublent leurs admirateurs, plus occupées de « prises de conscience » que d'amour, magnifiquement belles et désabusées, elles m'ont semblé le rêve d'un ascète imaginatif. D'un ascète qui, au travers des macérations, se compose des images féminines énigmatiques et bouleversantes, assez proches, somme toute, de celles qui tracassaient le d'Annunzio des mauvais jours.

La valeur de ce roman est donc inégale, mais c'est un livre original et fort dont la singularité hautaine est parfois fascinante. On doit malheureusement faire beaucoup de réserves sur un essai, *Vers un nouveau prophétisme* (Gallimard) qu'Abellio a publié en même temps. Les rêveries apocalyptiques de don Luis y sont reprises sous une forme didactique qui en laisse trop bien paraître la gratuité. Sur quelle base Abellio étaie-t-il cette idée que l'humanité va de déluge en déluge et de renais-

sance en renaissance? Et par l'effet de quelle simplification en arrive-t-il à voir dans le monde « pré-diluvien » qui est, paraît-il, le nôtre, une lutte entre *prophètes* et *magiciens?* je ne saurais le dire. Par contre, il faut bien constater que toute une partie de son ouvrage s'étaie sur une hypothèse plus qu'aventureuse : du fait que les relations d'incertitude découvertes par Heisenberg ont démontré que tout ne découlait pas en microphysique de l'expérience sensible, on ne peut conclure, comme le fait M. Abellio, que la science s'engage dans une voie où la Foi et la Raison s'interpénètrent, ni surtout qu'un ordre d'élus est appelé bientôt à s'agréger autour d'un « nombre-témoin » (?) et à faire sauter les barrières qui séparent la métaphysique et la science. Jusqu'à nouvel ordre le néo-prophétisme me paraît plus attachant comme attribut d'un personnage de roman que comme doctrine.

ROMANCIERS DE LA RÉVOLTE
ROMANCIERS DE MŒURS

Pierre-Henri Simon consacre un intéressant essai : *l'Homme en Procès* (La Baconnière) à Malraux, Sartre et Camus. Alberes les a nommés judicieusement *romanciers de la révolte*. Ils ont répudié en effet les valeurs humanistes classiques, condamné les « structures périmées », refusé de croire à l'homme idéal et adopté, dans une atmosphère d'angoisse, une position existentialiste. Leurs refus et leurs désespoirs ont inspiré des romans et des essais d'une qualité indiscutable, mais après avoir jeté par-dessus bord les idéologies et morales anciennes et proclamé la primauté de l'action purificatrice ils se sont trouvés embarrassés quand il a fallu justifier le sens de cette action. P.-H. Simon vient de montrer qu'après avoir condamné l'humanisme (qui postule le primat de l'esprit) ils y sont tous revenus par un détour. Il se rapproche souvent dans son exposé d'André Rousseaux qui a, sur ce sujet, développé des observations pénétrantes dans le troisième volume de sa *Littérature du XXe siècle* (Albin-Michel). Comme Rousseaux, Simon a clairement discerné que de la littérature de révolte Malraux avait glissé vers la littérature de bonheur et que Camus, ayant dégagé du sentiment désespéré de l'absurde une philosophie de l'espoir, milite maintenant pour une justice qu'on ne peut rattacher à l'univers existentiel de *Noces* (premier essai de Camus) que par d'ingénieux paradoxes. Quant à Sartre il tire du respect de la liberté d'autrui les éléments d'une morale (en cours de construction) qui ne semble pas devoir être éloignée de la chrétienne. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, Simon observe que d'une part l'angoisse sartrienne ne se conçoit que par référence à une aspiration idéaliste et que d'autre part le respect de la liberté d'autrui implique la reconnaissance de la valeur transcendante de la personne humaine. Ainsi, dans le cas de ces trois écrivains, il faut bien constater

qu'après des voyages orageux ils s'installent sur les positions par eux initialement condamnées. Ce n'est pas dire que littérairement leur quête aura été vaine, mais à considérer les résultats par eux acquis dans l'ordre philosophique nous ne voyons pas de raisons de condamner, comme le font les critiques du camp de la « révolte », les romanciers qui, à la différence de ceux-là ne cherchent point dans leurs œuvres d'imagination à assurer « la relève du vieil humanisme ». Somme toute l'attitude des romanciers psychologiques et des romanciers de mœurs reste absolument valable, et quoiqu'on en dise, ils ne se rattachent nullement à un passé périmé.

De *la Chute des Corps* de Maurice Druon (Julliard), les lecteurs de cette revue connaissent déjà une partie : le récit du tragique mariage du capitaine de Voos et de Jacqueline Schoudler. Il est lié plus ou moins étroitement aux autres épisodes groupés dans ce livre : le krach de la banque Schoudler, l'ascension politique de Lachaume, les amours de Marthe Bonnefoy (une adroite et belle personne qui, par amour du pouvoir, s'est glissée souvent dans le lit des ministres et, à force de pratiquer ce jeu, a acquis assez d'influence pour pouvoir fabriquer des ministères) et les récréations littéraires et érotiques du dramaturge Wilner, le directeur du Théâtre des Deux-Villes. Le premier mérite de ce roman remarquable, supérieur aux *Grandes Familles* auquel il fait suite, est de ferrer constamment le lecteur : quand on a ouvert le volume on ne le lâche plus. Il stimule, amuse, passionne et révèle à la fois une observation aiguë des hommes, dont Druon excelle à saisir les traits, les tics, les gestes et le ton, et une remarquable intelligence de la composition dramatique. Sans doute peut-on percevoir une ou deux défaillances dans l'évolution psychologique des personnages, mais on doit compter pour *essentiel* l'art avec lequel Druon impose la présence des êtres. L'infatigable et désabusé Wilner, le marquis de la Monnerie, ce vieux veneur aveugle, vivent devant nous, dès que nous commençons de lire leur histoire. Et ils vivent encore quand nous l'avons finie. Le goût pour les répliques balzaciennes qui livrent avec une troublante et parfois comique naïveté le fond d'un personnage s'apparente curieusement chez Druon avec le goût pour l'observation des vieillards. C'est que, chez l'homme âgé, les traits de caractère dominants prennent un beau relief, par l'effacement progressif des inclinations secondes, des timidités et des prudences. Le vieil homme, surtout s'il est orgueilleux, exhibe ses secrets. C'est un gibier de choix pour le romancier qui, comme Druon, travaille au burin, et dont la naturelle curiosité pour les êtres se double d'un sens très fin du comique. Il est une objection pourtant que l'on peut faire à l'auteur de *la Chute des Corps* : c'est qu'à deux reprises un nœud de l'action, un temps fort du drame paraît avoir été fixé dans son esprit avant que le caractère de ses héros ne l'y ait décidé. « Voilà où je *veux* mener mon personnage » — et le personnage a *dû* suivre. En pareil cas on dirait

qu'on a commencé de construire la maison par le haut. Mais on ne se sent pas du tout le goût d'insister sur cette remarque quand un jeune écrivain par sa vigueur, l'acuité de sa vision et son talent se montre capable de faire revivre si fortement une sorte de roman que la carence seule des écrivains portait à croire dépassée.

Joseph Kessel publie *la Fontaine Médicis* (Gallimard), premier tome d'un grand roman qui en comportera quatre. Ce sera vraisemblablement l'histoire d'une génération, celle qui entra dans la guerre de 1914 à dix-huit ans. *La Fontaine* est précisément consacrée à cette guerre. Les jeunes d'alors l'ont abordée avec une crâne gaieté qu'expliquait leur absence d'information. C'était la première guerre de l'ère nouvelle — au « front » du moins, puisque, à l'arrière, dans presque tout le pays une paix se prolongeait qui, matériellement tout au moins, aurait été digne du XIXe siècle. Oui c'était une guerre comme on n'en avait pas vu, comme on n'en devait plus voir et dont nous ne commençons que maintenant, avec le recul, à percevoir le caractère unique. Kessel en a restitué l'atmosphère avec une impartiale précision qui fait de son livre un important témoignage.

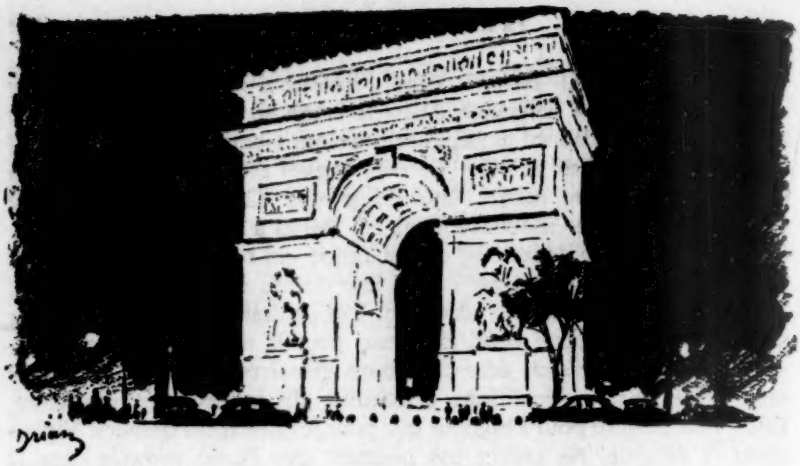
Le principal personnage, Richard Dalleau est un curieux garçon, intelligent et ardent. Une force de la nature. Avec cela très sensible, mais pansant ses blessures dans l'action, l'enthousiasme, l'amour et l'alcool. Egalement apte aux grandes passions et aux grandes débauches, avec une propension naturelle à liquider les difficultés sentimentales en se créant d'impérieux devoirs d'amitié masculine devant quoi tout doit plier. Est-ce là mouvement spontané ou recherche inconsciente d'un refuge? L'auteur, qui dans *la Fontaine* a pourtant monté une situation analogue à celle de *l'Equipage*, ne nous le laisse pas deviner. Mais son personnage est vrai et attachant, à la fois barbare par l'opulence de ses éclats et complexe par le jeu varié de ses impulsions. Auprès de lui Kessel a décrit, avec une piété qui a pénétré toute une partie de son roman d'une enveloppante douceur, deux êtres d'une pureté et d'une délicatesse exquise, les parents de Richard. Leur qualité spirituelle contraste violemment avec l'égoïsme ou les vices d'une inapaisable maman Colibri, d'une actrice arriviste et d'un aviateur intoxiqué. Les aventures où ces personnages sont engagés sont dessinées avec une simplicité unilinéaire et une scrupuleuse continuité. Trop scrupuleuse peut-être. L'art de Kessel est fort différent de celui de son neveu Druon. Ce dernier calcule ses ombres et ses silences, compose ses effets et sachant l'époque blasée procède en metteur en scène qu'inquiète la lassitude du public; Kessel travaille par grands sillons réguliers, en homme qui au sein de la violence même cherche patiemment à dégager pour lui-même quelque insaisissable vérité.

Voici un autre livre de guerre — de la guerre de 1940, cette fois. Un grand livre, très émouvant, qui nous vient d'Angleterre : *D'un*

Même Cœur, par Al. Baron [1]. C'est l'histoire d'un bataillon. Et pour commencer... de sa naissance. Dans le camp où l'unité est formée et entraînée il faut d'abord amalgamer ceux qui viennent de la charrue et ceux qui viennent de la ville (Le titre anglais est *From the City, from the Plough)* et faire naître l'âme du groupe. Cette parturition laisse d'ailleurs intacts les individus dont Al. Baron a tracé maints portraits excellents avec une délicatesse et une amitié qui touchent. Les hommes qu'il peint ne s'insurgent pas contre leur destin. Il faut faire la guerre, la gagner. Ils le savent et l'acceptent. Les protestations, les révoltes ne servent de rien. Aucun goût, chez eux, pour la tirade politico-philosophico-sociale, les grands éclats, les mots grossiers. C'est une humanité sans prétention, patriote sans vantardise, disciplinée sans exaltation. Elle a plus de goût pour l'humour que pour les énormes rigolades. Vigoureuse et paisible. Ne croyez pas pourtant que Baron travaille dans le conventionnel : ses hommes ne sont pas des enfants de chœur, mais simplement, pour la plupart, de braves gens, comme leur colonel, le courageux et compatissant Pothecary que tous les lecteurs se prendront à aimer. Pour nous, Français, le livre a aussi, sur le plan historique, valeur de révélation : il nous fait connaître cette qualité spéciale d'attente qui précéda le jour du départ ; les conditions dans lesquelles se firent l'embarquement, la traversée ; enfin les terribles épreuves que représentèrent la conquête de la côte normande et les combats qui suivirent. Mais jamais Baron ne s'engage dans ces peintures collectives qui cachent la mort derrière des chiffres. Sous les pommiers que hachent les obus, il ne perd de vue aucun des hommes qu'il nous a appris à connaître. La bataille se dissout en aventures individuelles, modestes et pathétiques, jusqu'au moment du moins, où dans un dernier assaut, le bataillon disparaît presque tout entier. Ultime épisode décrit avec une simplicité bouleversante. En qualité, ce beau livre pourrait bien être un *A l'Ouest rien de nouveau* anglais. Oui, très anglais, par sa sensibilité, sa mesure, sa discrétion.

MARCEL THIÉBAUT

1. Traduction (excellente) de J. et L. Allary (Hachette).



LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — Le mois de mars a vu se développer cette offensive de « guerre froide » que mène en France, sur l'ordre et au profit des Soviets, le parti communiste.

Elle a été menée sur un triple terrain : conventions collectives, envois d'armes aux troupes combattant en Indochine, accord franco-américain d'aide militaire. Le tout d'ailleurs lié et faisant partie du même plan.

L'établissement de conventions collectives devait très normalement s'accompagner de demandes tendant à l'augmentation des salaires. L'anormal a été que, dans beaucoup de cas, les grèves précédèrent toute négociation. Ainsi sont-elles aussitôt apparues moins comme des manifestations d'intérêt corporatif que comme des manœuvres à objet politique.

Ces grèves déclenchées par échelon sont d'ailleurs loin d'avoir obtenu l'adhésion enthousiaste de la majorité des travailleurs comme en a témoigné le nombre des réfractaires et aussi le nombre des abstentions qui se sont révélées à l'occasion des referendums préalables. Les cessations de travail qui se sont produites à la T.C.R.P. ont d'ailleurs suscité le mécontentement de la population parisienne et ont vite tourné court. D'autres grèves, comme celle du gaz, de l'électricité, de la métallurgie, des assurances, etc., encore que de plus longue durée, n'ont été que partielles.

Il serait cependant vain de se dissimuler qu'elles ont suscité, dans le monde ouvrier, un climat revendicatif qui restera d'autant plus perturbé que ni l'État patron ni les entreprises privées ne peuvent aller très loin dans l'octroi des hausses de salaires sans déterminer une hausse des prix et rouvrir du même coup le « cycle infernal ».

Entretenir dans le pays une agitation larvée : voilà un premier but

des moscoutaires. Il en est un second : discréditer les institutions libres.

C'est à l'atteindre que se sont fougueusement employés les communistes à l'occasion du débat sur la loi réprimant le sabotage (en pratique le sabotage du matériel militaire à destination de l'Indochine). Jamais le Palais-Bourbon n'avait été le lieu d'un tel déchaînement : aux injures et aux horions a succédé une véritable bataille rangée au cours de laquelle plusieurs députés et plusieurs huissiers ont été sérieusement blessés. Que cette fureur ait été l'effet d'un ordre venu de Moscou, la preuve s'en trouve dans les scènes identiques dont la Chambre italienne a été, quelques jours après, le théâtre.

Résultat inattendu de la bagarre : l'idée d'une réforme électorale ayant pour effet de réduire le nombre des élus communistes a fait, au Parlement, de sérieux progrès et le M.R.P. lui-même semble disposé à s'y résigner (le général de Gaulle reste, il est vrai, réticent).

Sans doute est-ce la crainte d'une telle réforme qui a conduit le groupe communiste à se montrer calme lors de la discussion de l'accord militaire franco-américain. Mais ce calme, consécutif lui aussi à une consigne, ne signifie nullement que l'agitation ne reprendra pas dans les ports lorsqu'y parviendront les premières armes expédiées des États-Unis. Que le pays retrouve son assiette, qu'il puisse travailler dans la sérénité, que les effets du raffermissement du franc finissent par entraîner une baisse des prix intérieurs, c'est ce que les serviteurs du Kremlin ne sauraient tolérer.

Parallèlement, la commission d'enquête sur « l'affaire des généraux » a, pesamment, poursuivi sa besogne. Affaire dans son principe assez simple : un général français (aidé par un autre général français) voulait devenir haut-commissaire en Indochine ; un général indochinois voulait supplanter l'empereur Bao-Daï. Tous deux, unis par des liens politiques et peut-être maçonniques, ont fait cause commune et, pour réussir, ont sollicité des concours divers. Notamment celui de Peyré, escroc « bien introduit » tant dans les milieux officiels qu'auprès d'une des nombreuses polices, inféodée chacune à un parti différent, qui nous protègent aujourd'hui.

Au cours de cette intrigue, un document important, imprudemment remis à Peyré, a été s'égarer, probablement par des canaux communistes, du côté de Ho-Chi-Minh. Mais ici « les généraux » ne semblent plus être en cause et on touche à un cas d'intelligence avec l'ennemi.

Des sanctions rapides et sévères eussent pu efficacement remettre tout en place. Au lieu de cautériser l'abcès, on a tenté de le comprimer et on l'a laissé s'envenimer, devenir purulent. Il sent aujourd'hui fort mauvais, et si les communistes se réjouissent de cette odeur, elle affecte péniblement les narines de tous ceux qui ont conservé quelque souci de la dignité française.

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.

L'Art médiéval yougoslave au Palais de Chaillot. — Le Musée des Monuments français a donné asile, au deuxième étage, à une remarquable exposition de l'art médiéval yougoslave. Après être passé devant les portails de Chartres et de Moissac et les fresques de Saint-Savin ou de Berzé-la-Ville, nous nous trouvons en présence du portail de la cathédrale de Troguir, des sarcophages Bogomils et des fresques de Sopotchani, ce qui nous permet de pouvoir comparer immédiatement notre art médiéval à celui des provinces serbes, macédoniennes, croates et slovènes en un temps où elles subissaient alternativement, ou simultanément, l'influence de Rome et de Byzance.

L'intérêt de plus en plus vif que nous prenons pour nos fresques romanes nous fait interroger avec passion ces copies des fresques yougoslaves qui échappent souvent, elles aussi, aux canons rigides de l'art byzantin pour une expression plus libre et plus humaine. La frise des Anges de l'église Sainte-Sophie-d'Okhride, en Macédoine, de la première moitié du XIe siècle, notamment, est d'une beauté de lignes et de formes, d'un mouvement absolument extraordinaires. La Cène de l'Église des Saints-Apôtres au Monastère de Petch, du début du XIIIe siècle, répond à certaines des préoccupations plastiques de nos peintres modernes : la coupe au poisson pourrait être signée de Braque, la femme à l'amphore de Matisse.

Les fresques yougoslaves n'ont pas encore été étudiées avec l'attention qu'elles méritent, certaines étaient d'ailleurs inconnues il y a quelque temps et ce n'est que ces derniers mois qu'on a retrouvé celles d'Okhride, que je considère comme les plus belles, sous le badigeon qui les recouvrait depuis que l'église avait été transformée en mosquée. Cette exposition aura le mérite de mettre en lumière une des provinces de cet art romano-byzantin si riche, si noble, si généreux et justement celle où les influences de l'Orient et de l'Occident se mêlent le plus intimement.

Mais il y a dans cette exposition une forme d'art qui n'est plus internationale, mais proprement locale, c'est l'art bogomil qui ne dépend ni de Rome, ni de Byzance, art purement autochtone, en dehors des influences religieuses, les bogomils étant en quelque sorte les hérétiques cathares, une secte manichéenne qui se maintint dans les montagnes de Bosnie et d'Herzégovine jusqu'au milieu du XVe siècle. Les monuments funéraires bogomils avec leurs frises d'animaux et de cavaliers, leurs scènes de chasses, leurs stylisations à la fois adroites et barbares, leur observation réaliste de la vie animale nous apparaissent en dehors des tendances artistiques de l'époque, témoignages mystérieux d'une façon de vivre et de penser dont nous soupçonnons à peine la grandeur.

GEORGES PILLEMENT

José Iturbi et l'Orchestre de Valence. — Qu'une vedette du clavier, de l'estrade et de l'écran se déplace, de ville en ville, suivie d'un orchestre de quatre-vingts musiciens transportés par cars — c'est, dans les temps difficiles où nous vivons, un événement assez remarquable pour être signalé. Ainsi José Iturbi, pianiste espagnol, dont l'Amérique a popularisé l'image et le talent, vient-il d'accomplir une tournée de concerts dans les grandes villes françaises : il se propose de poursuivre outre-Atlantique une expérience qui a donné en Europe les plus brillants résultats.

A Paris, avec deux programmes différents, il a empli par trois fois, l'immense salle du Palais de Chaillot. Il est vrai que la colonie espagnole était venue, nombreuse, applaudir les enfants du pays, ce qui accuse, soit dit en passant, l'importante contribution des publics internationaux aux manifestations parisiennes. D'ailleurs, l'attrait artistique se doublait, ici, d'une vive curiosité : fidèle à son habitude, Iturbi allait être, simultanément, le chef et le soliste des *Concertos* inscrits au programme. Nécessité esthétique, ou performance sportive — on ne saurait dire ce qui pousse Iturbi à suivre les traces de tels de ses aînés, Bruno Walter, Mitropoulos, Edwin Fischer. Ceux-là mêmes ont cueilli, avec cette formule, autant d'échecs que de succès. Bruno Walter ne s'y est d'ailleurs pas obstiné, mais Edwin Fischer s'y ancre. Ainsi nous offrait-il, le mois dernier, selon ce nouveau rite, les *Concertos* de Bach pour un, deux, trois, quatre pianos et orchestre : l'interprétation était superbe, l'exécution discutable. On imagine assez volontiers qu'en dirigeant au clavier, un soliste recherche l'indépendance absolue, et qu'en descendant de l'estrade au piano, un chef d'orchestre veuille éliminer un rival dangereux. Un souci d'unité pousse chacun de ces artistes à réunir dans une même main deux volontés souvent rivales.

La musique, ou les auditeurs, y trouvent-ils leur compte? Franchement non. Lancé le coup d'œil spectaculaire, on s'avise de bien des imperfections. Dans les *tutti* auxquels le piano ne participe pas, le soliste remplace avantageusement le chef absent, mais dès que ses mains s'affairent sur le clavier, de quels moyens dispose-t-il pour diriger l'effectif instrumental : ses yeux, son visage, le balancement de son buste, sa voix au besoin — tous moyens d'infortune qui amusent le public, plus qu'ils n'agissent efficacement sur les musiciens de l'orchestre. Il s'ensuit d'inévitables décalages dans les rythmes superposés ; ou bien, si, par hasard, le miracle de la simultanéité parfaite s'opère, on donne à l'auditoire le soupçon qu'un chef d'orchestre est un fonctionnaire bien inutile. Je conseille à Furtwaengler, à Münch et à Toscanini de se méfier : leurs confrères ont lancé une mode bien dangereuse. Il est grand temps de former la coalition des baguettes : leur existence est menacée!

BERNARD GAVOTY

Le " nouveau Faust " de René Clair. — La mode est aux vieux thèmes. Comme la littérature, qui le nourrit, le cinéma manque d'histoires. Est-ce bon ou mauvais signe? On ne sait. Racine, La Fontaine, souvent Corneille et Molière, pour ne citer qu'eux, ont fleuri dans les jardins d'autrui. Il a fallu le Romantisme pour croire à la nécessité de l'invention personnelle, et le Romantisme est peut-être une décadence. Laissons là un débat qui nous mènerait trop loin.

C'est Giraudoux qui a mis à la mode la *Variation XXe siècle*. Depuis *Amphitryon* 38, Cocteau a tourné un *Tristan*, Clouzot une *Manon*, Cayatte un *Roméo et Juliette*. Et voici enfin le *Faust* de René Clair.

Ce Faust s'appelle *la Beauté du Diable*. Encore que Salacrou ait collaboré à l'ouvrage et signé les dialogues, le film porte surtout l'empreinte de René Clair. Sans doute le sujet avec lequel Gœthe avait dormi pendant soixante ans a-t-il entraîné notre contemporain vers quelques horizons romantiques, mais c'est tout de même son ironie qui marque l'ouvrage. Faust, c'est un peu trop de choses pour le cinéma. C'est le problème de la destinée, de la marche du Temps, de la Terre, du Ciel et de l'Enfer, du vieillissement, de l'amour, de la puissance, de l'argent, de la science, que sais-je encore?... Gœthe lui-même n'a pu confronter tant d'idées sans quelque obscurité. René Clair a compris qu'il fallait seulement effleurer la métaphysique. Il le fait avec le sourire du lettré qui reconnaît des amis au passage ; il n'engage le fer qu'avec le seul problème du Destin. Cela, il le fait d'une façon très hardie, et avec les armes propres du cinéma, c'est-à-dire visuelles, dans la séquence du miroir, qui est remarquable et la plus originale du film. Ce problème du Destin, il parvient à en cristalliser le fantastique sous une forme à la fois poétique et satisfaisante pour l'esprit.

Le charme du reste naît de la comédie. Le personnage principal n'est plus Faust (encore que Gérard Philippe soit un adorable jeune Faust), mais Méphistophélès. Méphisto s'incarne ici sous les traits du docteur Faust — Michel Simon jouant les deux rôles — et il n'est qu'un modeste employé de la firme Lucifer. Il travaille pour obtenir la signature de son client, le docteur, avec le zèle d'un courtier d'assurances qui veut placer sa police. L'inimitable saveur de Michel Simon fait merveille. A la fin, le Diable est vaincu, non par les puissances de la lumière, mais parce qu'il perd son papier. Cette variation faustienne pourrait sans doute s'intituler *Occupe-toi de Méphisto*. Mais elle est divertissante et conduite par des esprits déliés, qui ont su se garder également des tentations de l'opérette et des clins d'œil de la trivialité.

JEAN FAYARD

Music-hall. — Il y a cinquante ans, si une artiste de music-hall avait eu le front de donner un récital à la salle Gaveau, j'imagine que les gens eussent crié au scandale et se seraient abstenus d'y aller. Ni Sulbac, ni Mayol, ni Fortugé, ni même Yvonne Georges un peu plus tard n'auraient osé ce putsch. Aujourd'hui Edith Piaf, comme hier Chevalier ou Montand, se produit salle Pleyel et la remplit trois soirs dans la même semaine. Ce qui ne l'empêchera pas le mois prochain d'attirer la grande foule à l'A.B.C. Pour cette petite bonne femme d'un mètre cinquante-deux ce n'est pas une question de vogue. Depuis le soir où nous la vîmes débuter au Gernys et faire la quête après son tour de chant, elle a gagné, imposé et maintenu ses galons de grande vedette. En ce temps on l'appelait la môme Piaf. Aujourd'hui on dit : Piaf, et même : la Piaf, ce qui est la gloire suprême.

Elle n'a rien perdu, au contraire, de sa force douloureuse. Notre Môme des Sept Douleurs ne craint pas de nous chanter de sa voix rauque et bouleversante tous les aspects de la misère humaine. Ne lui reprochons pas le nombre un peu lourd des cadavres dont elle parsème ses refrains. Marguerite Monnot, Michel Emer, Henri Contet, ses fournisseurs attitrés en crimes et en suicides, ne lui ont pas ménagé les moyens de mourir, par le gaz et par la corde, par le feu et par le chagrin. Chansons noires et chansons roses, elle voudrait bien faire un bon dosage des deux. Mais elle nous a souvent dit qu'elle ne trouvait pas de refrains souriants. Elle dut écrire elle-même, pour éclairer son tour de chant, cette fameuse *Vie en Rose* où pour une fois le héros ou l'héroïne ne meurent pas à la fin du dernier refrain. Mais on ne refait pas sa vie en rose tous les jours. Notons cependant une ravissante chanson : *Le Ciel est fermé*, où nous voyons les prières arriver au Paradis, un jour où le Bon Dieu est de sortie, et faire la queue au guichet tout en bavardant entre elles. C'est adorable, c'est plein d'espoir et de poésie, et c'est bien reposant. Edith, chère Edith, laissez un peu la fenêtre entr'ouverte sur du ciel bleu et sur de la mer verte.

SERGE VEBER

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

FRANCHET D'ESPEREY

par le général Paul AZAN

Au lendemain de la première guerre mondiale nombreux furent ceux qui se demandèrent s'il avait été opportun d'accorder aux Allemands, le 11 novembre 1918, l'armistice qu'ils avaient sollicité et s'il n'aurait pas été préférable de profiter de l'offensive de Lorraine prévue pour le 14 novembre et de la progression vers l'Autriche des armées alliées d'Orient aux ordres du maréchal Franchet d'Esperey, pour porter à l'Allemagne le coup de grâce et la contraindre à signer la capitulation de ses armées au cœur de ses territoires.

Pour sa part, le général Azan, collaborateur du maréchal d'Esperey et historien de haute valeur, estime que l'armistice du 11 novembre a sauvé l'Allemagne de la débâcle.

Il est aussi d'avis que le grand public et même les militaires n'ont pas compris l'importance du rôle de Franchet d'Esperey et de ses armées dans la défaite de l'Allemagne et qu'une injustice flagrante a été commise à l'égard de ce grand chef et de ses troupes.

Aucune voix ne s'étant élevée depuis la mort du maréchal pour rétablir la vérité, le général Azan a estimé de son devoir d'assumer cette mission. Et c'est pour cette raison qu'il vient de faire paraître un *Franchet d'Esperey* [1].

Basé sur des documents d'archives officiels souvent inédits, et sur la correspondance privée du maréchal dans laquelle il révélait toutes ses pensées, il retrace toute la longue et brillante carrière du grand chef.

Il s'attache cependant, avec un soin tout particulier, à faire ressortir le rôle trop méconnu que Franchet d'Esperey a joué pendant la campagne de 1914 à Dinant, à Guise comme commandant du 1er corps, et surtout pendant la bataille de la Marne, comme commandant de la Ve armée, quand il apporta par trois fois une aide efficace à la IXe armée de Foch, fortement pressée par l'ennemi.

Le général Azan, on le voit, a rempli le pieux devoir qu'il s'était assigné et il est à souhaiter que, comme il le désire, le maréchal d'Esperey retrouve dans la galerie de nos grands chefs militaires la juste place qui lui revient.

L. K.

1. Flammarion.

□ □

ARTILLERIE ATOMIQUE

par Maurice E. NAHMIAS

(Librairie polytechnique Béranger)

Sous le terme général « d'artillerie atomique », l'auteur groupe tous les « projectiles » électrisés ou non : électrons, positons, mésotons, neutrons, protons, deutons, hélions, ions de toutes sortes. Une étude approfondie de ces constituants infinitésimaux de la matière a mis en évidence leur importance pratique ; radioscopie et radiographie médicale et industrielle, microscopie électronique, curiethérapie, neutronthérapie, création de radioéléments artificiels utilisés en chimie, en biologie, en médecine. La possibilité de libérer en quantité de l'énergie intra-atomique n'est plus un rêve ; la réalité de la bombe atomique a des conséquences imprévisibles. L'exploitation industrielle de « l'énergie nucléaire » révolutionnera la structure économique du monde de demain.

Dans cette seconde édition figurent les nouveaux documents américains sur les techniques modernes d'accélération des particules électrisées (synchrotron, microtron) et sur les perfectionnements intéressant le cyclotron et le bêtatron. Les expériences effectuées par la marine américaine à Bikini, en juillet 1946, sont relatées. Une table des radio-éléments naturels ou artificiels actuellement connus indiquant la nature de la particule émise et la période rendra de grands services. Un appendice mathématique rappelle quelque lois et formules.

Comportant de nombreuses illustrations (147 figures), ce livre tout en étant technique est d'une lecture relativement facile pour des non-spécialistes.

A. TÉTRY.

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Grau-Sala, Christian Bérard, Malclès, Claude Tolmer Hannaux et Paul Bret.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 876-4-50.

JULIEN BENDA

Vient de paraître :

LES CAHIERS D'UN CLERC
(1936-1949)

Un volume in-8° couronne. . . . . **390** frs
50 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma. . . . **800** frs

★

Du même auteur :

BELPHÉGOR

ESSAI SUR L'ESTHÉTIQUE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XXe SIECLE

Nouvelle édition

Un volume . . . . . **180** frs

ÉMILE-PAUL

Avez-vous fait ce calcul ?

Si vous êtes acheteur

DE LA

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous déboursez chaque mois 140 Francs

Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à 108 Francs

et vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 380 frs

Abonnez-vous chez votre libraire ou directement à la

REVUE DE PARIS

114, Avenue des Champs-Élysées - PARIS-8^e

CONFERENCIA

Publie toutes les Conférences de l'Université des Annales

NUMÉRO DU 15 AVRIL

S. E. le Cardinal GERLIER

LE PAPE ET L'ANNÉE SAINTE

•

J. et J. THARAUD
de l'Académie française

COMMENT NOUS AVONS ÉCRIT « MARRAKECH »

•

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française

LA PLUS GRANDE DÉMOCRATIE DU MONDE : LE RÉGIME AMÉRICAIN

LE NUMÉRO : 45 FR.

Administration :
79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
Tél. : DANTON 97-40

CURIEUX

Le premier
GRAND HEBDOMADAIRE DE SUISSE FRANÇAISE

Abonnement de 6 mois pour la France :

765 francs français

S'adresser à :

O. ZELUCK
"La Presse française et étrangère"
11, rue Royale
PARIS - 8e

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : 3000 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Viennent de paraître

Collection "LE CHEMIN DE LA VIE"
dirigée par Maurice NADEAU

MARCEL JEAN
et
ARPAD MEZEI

GENÈSE DE LA PENSÉE MODERNE

Sade, Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé, Jarry, Apollinaire, Roussel

---

MARCELLO-FABRI

ŒDIPES SANS ENIGMES

Préface de Raymond BRAYER

Le problème éthique et ses aspects religieux, intellectuels, sociaux et sexuels

---

A. SCHAIKEVITCH

SERGE LIFAR ET LE BALLET CONTEMPORAIN

Préface et dessins de Jean COCTEAU

Voici enfin un grand livre de critique chorégraphique

CORRÉA

NOUVEAUTÉS

CYRILLE KALINOV

LES MARÉCHAUX SOVIÉTIQUES VOUS PARLENT...

Un témoignage sensationnel !

360 fr.

VICKI BAUM

GRAND OPÉRA

Son nouveau roman

300 fr.

ROBERT PAYNE

JOURNAL DE CHINE

Chine blanche, Chine rouge !

Du déclin de TCHANG-KAI-CHEK aux confidences de MAO-TSE-TOUNG !

480 fr.

M. CONSTANTIN-WEYER

DANS LES PAS DU NATURALISTE

Les passionnantes expériences du naturaliste AUDUBON dans les grandes solitudes canadiennes.

1 vol. de la collection *LES LIVRES DE NATURE.* 300 fr.

STOCK

CRAPOUILLOT

Directeur J. GALTIER-BOISSIÈRE

publie un

DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS

★

TOME I : A à G

300 biographies critiques parmi lesquelles celles de :

ACHARD ★ ALAIN ★ **ANOUILH** ★ ARAGON ★ **THIERRY D'ARGENLIEU** ★ AURIC ★ **AURIOL** ★ JEAN-LOUIS BARRAULT ★ **SIMONE DE BEAUVOIR** ★ MARIE BELL **BENDA** ★ BÉRAUD ★ **BERGERY** ★ BERNSTEIN **LÉON BLUM** ★ GEORGES BONNET ★ **PIERRE BOST** DENISE BOURDET ★ **MARIE-LOUISE BOUSQUET PIERRE BRASSEUR** ★ BRETON ★ **CAMUS** ★ CARCO **CHARDONNE** ★ RENÉ CLAIR ★ **CLAUDEL** COCTEAU ★ **COLETTE** ★ DARAGNES ★ **CHRISTIAN DIOR** DORGELÈS ★ **FABRE-LUCE** ★ FRESNAY ★ **GABIN** DE GAULLE ★ **GAUTIER** ★ GERALDY ★ **GIDE** ★ GIONO **GALLIMARD** ★ GRASSET ★ **GREEN,** etc...

96 pages in-4°, 140 portraits.. .. .. **300** frs

En vente dans tous les kiosques et les librairies

ABONNEMENT à 4 numéros spéciaux (un an) :
France : 1.200 frs - Colonies (envoi recommandé) : 1.400 frs
Étranger (envoi recommandé) : 1.500 frs
Luxe, France et colonies (recommandé) : 2.300 frs
Étranger (recommandé) : 2.500 frs

CRAPOUILLOT, 3, Place de la Sorbonne, PARIS-Ve

★

ÉDITIONS LA JEUNE PARQUE

136, Bd Haussmann - PARIS-8e • CAR. 10-42

CALMANN-LÉVY

HONORÉ DE BALZAC

LETTRES A L'ÉTRANGÈRE

Tome IV - 1847

La suite impatiemment attendue de cette passionnante correspondance qui constitue, au long de quinze années, le roman d'amour du grand écrivain et de Madame Hanska.

Un vol. grand in-8°.. .. .. 840 frs

ANATOLE FRANCE

LA VIE LITTÉRAIRE

Cinquième série

De magnifiques pages, inédites en volume, sur Beaudelaire, Renan, Zola, Verlaine, Mallarmé, Barrès, etc... qui permettront, à un demi-siècle de distance, d'apprécier l'étonnante sûreté de vue d'Anatole France comme critique littéraire.

Un volume.. .. .. 500 frs

PRESTON SCHOYER

FLEUVE SANS LIMITE

Un des meilleurs romans parus sur la Chine. Les curieuses expériences d'un officier de renseignements américain, aux prises avec le mystère, l'imprécision, l'incertitude chinoise.

Un volume.. .. .. 500 frs

LARDANCHET

PIERRE DOMINIQUE

LE QUATORZE JUILLET

UN VOLUME IN-8° ÉCU, 248 PAGES, COUVERTURE ILLUSTRÉE
COLLECTION **" HISTOIRE ET MÉMOIRES ".. .. .. 300 Frs**

Dans la même collection :

J. BERTAUT. - **La Vie Aventureuse de Louis XVIII** 390 Frs
— **Talleyrand .. ..** 250 Frs
J. D'ELBÉE. - **Le Miracle d'Henri IV .. ..** 250 Frs
— **Le Mystère de Louis XIII.. .. ..** 250 Frs
LE MARQUAND. - **Tourville. .. ..** 250 Frs

VIENT DE PARAITRE

MAURICE GENEVOIX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CEUX DE 14

Un volume : 725 francs

JULES ROMAINS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SALSETTE DÉCOUVRE L'AMÉRIQUE

suivi de

LETTRES A SALSETTE

Un volume : 350 francs

LES CAHIERS DES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

LE CRIME

L'Artiste et le Médecin devant le Crime	Georges Poyer
L'Interrogatoire et le Juge	Raymond Rambaur
Comment j'aurais défendu Quinette	Noël Félici
Le Prêtre devant le Crime	Abbé R. L.
Cinéma et Criminalité enfantine	A. L.
Le Revolver dans le placard du coin	Graham Greene
Drame humain ?	Gabriel Reuillard
Crimes de guerre	H. Donnadieu de Vabres
Mon ami Landru	Jules Romains
André Gide et le Crime gratuit	René Lalou
Le Crime dans le roman américain contemporain	M.-E. Coindreau, etc.

Un volume : 200 francs

FLAMMARION

LE MÉMORIAL DE ROOSEVELT

d'après les papiers secrets d'HARRY HOPKINS

par **ROBERT SHERWOOD**

TOME I

De la "Drôle de guerre" à Pearl Harbour (7 décembre 1941)

Traduit de l'anglais par Renée VILLOTEAU

In-8° carré. **450** fr.

YVES BOUTHILLIER

Ancien ministre des Finances

LE DRAME DE VICHY

TOME I

FACE A L'ENNEMI - FACE A L'ALLIÉ

In-8° carré. **420** fr.

DUC DE LA FORCE

de l'Académie française

LE MARÉCHAL DE LA FORCE

Un serviteur de sept Rois

1558-1652

In-8° carré, avec 5 illustrations. **450** fr.

ADOLPHE BOSCHOT

de l'Institut

LE CRÉPUSCULE D'UN ROMANTIQUE

HECTOR BERLIOZ

1842-1869

In-8° soleil. **480** fr.

PLON

ANDRÉ SUARÈS

MINOS ET PASIPHAÉ

avec un portrait de l'auteur en frontispice par GEORGES ROUAULT

Collection **"LE CHOIX"**, *tirage limité*

in-16 jésus, sous couverture rempliée alfa.. .. .. **840** fr.

vélin pur fil.. .. .. **1.200** fr.

LA TABLE RONDE

Exclusivité vente **PLON**

LES LIVRES DONT ON PARLE

HISTOIRE LITTÉRAIRE

JOSEPH BOLLERY

LÉON BLOY

Ses débuts littéraires du « CHAT NOIR » au « MENDIANT INGRAT ».

Un volume in-8°, ill.

ÉMILE MIREAUX
de l'Institut

LES POÈMES HOMÉRIQUES
ET L'HISTOIRE GRECQUE

L'ILIADE, L'ODYSSÉE ET LES RIVALITÉS COLONIALES.

Un volume in-8°.

HISTOIRE

LES PENSÉES DES ROIS DE FRANCE

Recueil général établi, annoté et commenté par
GABRIEL BOISSY

LA CLEF DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Un vol. in-8°.

C. DE GRUNWALD

BISMARCK

L'homme titanesque, symbole du génie politique de la race allemande.

Un vol. in-8°, ill.

MUSIQUE

ALFRED CORTOT

ASPECTS DE CHOPIN

L'illustre musicien romantique vu par son prestigieux interprète.

Un vol. in-16, ill.

LÉON VALLAS

VINCENT D'INDY

Un grand artiste. Un grand homme.

Un vol. in-8°, ill.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, rue du Saint-Gothard, PARIS-14e

NOUVEAUTÉS

"Les Grandes Études Historiques"

René Ristelhueber

HISTOIRE DES PEUPLES BALKANIQUES

L'auteur de cette **Histoire des Peuples balkaniques,** *après avoir pris chacun des peuples depuis ses origines, poursuit son étude jusqu'à nos jours... jusqu'à Tito. Des cartes nombreuses et des tableaux chronologiques permettent de suivre parfaitement cette véritable « excursion » derrière le « rideau de fer », sous la conduite d'un guide compétent.*

Un volume. . . . . **500** fr.

◆ ◆ ◆

"C'était hier"

Maurice Donnay
de l'Académie française

J'AI VÉCU 1900

Dans ce livre posthume du grand auteur est évoqué un moment pittoresque et à jamais révolu de la vie contemporaine. Un précieux document pour l'histoire de notre temps.

Un volume. . . . . **400** fr.

FRAGMENTS
D'UN ENSEIGNEMENT INCONNU

par P. D. OUSPENSKY
(STOCK 750 Frs)

— Comment l'évolution doit-elle être comprise ?

— L'évolution de l'homme, répondit G., peut-être comprise comme le développement en lui de ces facultés et de ces pouvoirs qui ne se développent jamais par eux-mêmes, c'est-à-dire mécaniquement. Seule, cette sorte de développement, ou de croissance, marque l'évolution réelle de l'homme. Il n'y a, et il ne peut y avoir, aucune autre sorte d'évolution.

"L'humanité ne progresse pas, et elle n'évolue pas davantage. L'humanité comme le reste de la vie organique, existe sur terre pour les buts propres de la terre. Et elle est exactement ce qu'elle doit être pour répondre aux besoins de la Terre à l'heure présente.

"Seule une pensée aussi théorique et aussi éloignée des faits que la pensée européenne moderne pouvait concevoir la possibilité d'une évolution de l'homme **indépendamment de la nature ambiante,** ou regarder l'évolution de l'homme comme une graduelle conquête de la nature. Il n'y a jamais d'évolution mécanique possible, l'évolution de l'homme est l'évolution de sa conscience. **Et la "conscience" ne peut évoluer inconsciemment.** L'évolution de l'homme est l'évolution de sa volonté, et la "volonté" ne peut pas évoluer involontairement. L'évolution de l'homme est l'évolution de son pouvoir de "faire", et "faire" ne peut pas être le résultat de ce qui "arrive"...

"... Mais l'homme comprendrait-il, même de la façon la plus claire, ses possibilités, cela ne saurait le faire progresser d'un pas vers leur réalisation. Pour être en mesure de réaliser ces possibilités, il doit avoir un ardent désir de libération, il doit être prêt à tout sacrifier, à tout risquer pour sa libération". (EXTRAITS DU CHAPITRE TROIS).

L'idée centrale de ce livre est donc l'idée d'évolution. Non point naturellement dans le sens d'une évolution mécanique, parce que celle-ci n'existe pas, mais dans le sens d'une évolution consciente et volontaire. Cf. G. Slocombe dans le New York Hérald du 1er février ; François Mauriac dans le Figaro du 20 février ; Maurice Nadeau dans Combat du 2 mars.